



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

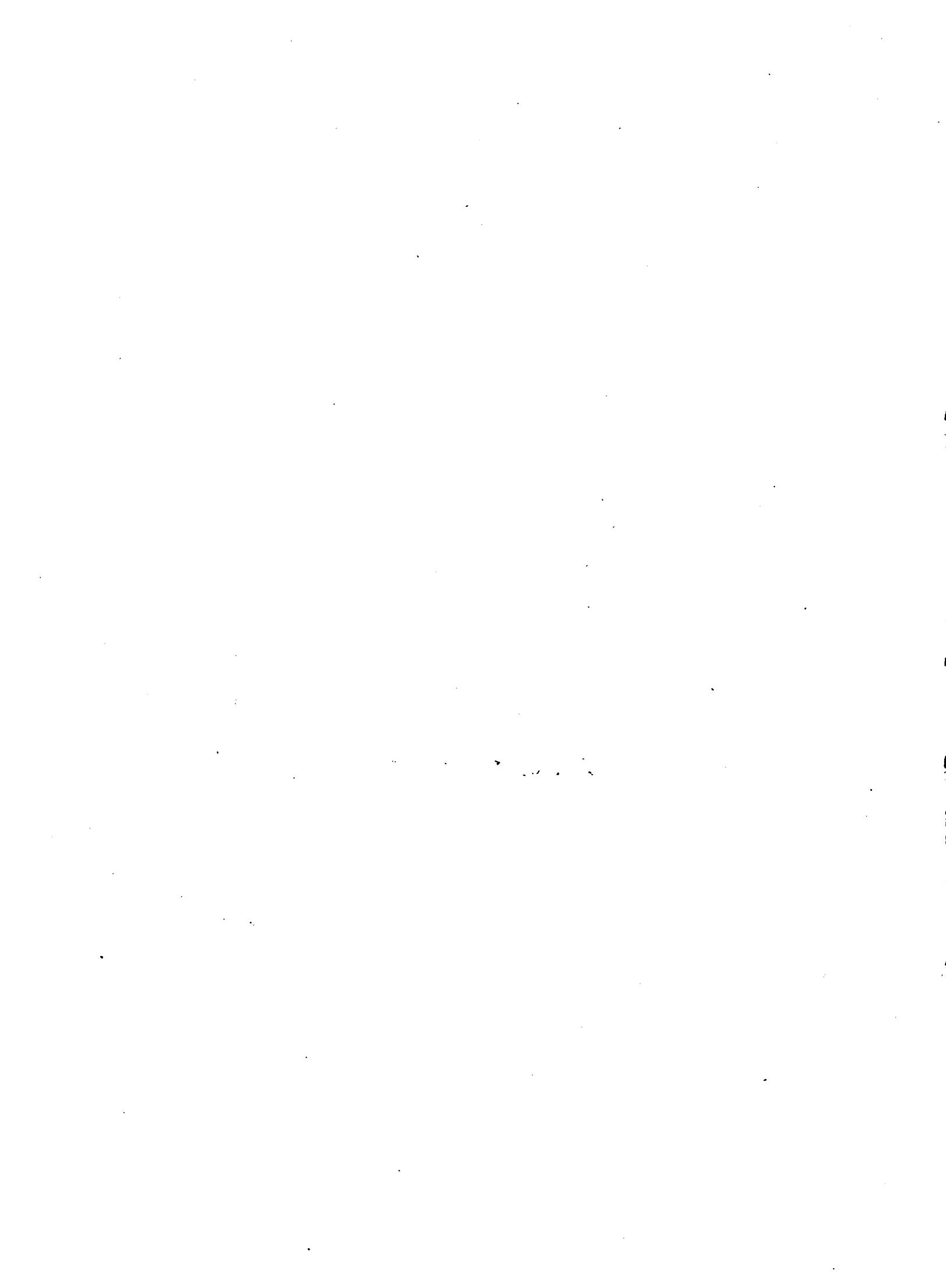
SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LUCRÈCE,

DE

LA NATURE DES CHOSES.

TOME PREMIER.







EPIPURE

LUCRECE

LUCRÈCE,
DE
LA NATURE DES CHOSES,
TRADUIT
Par LA GRANGE.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

A PARIS,

Chez BLEUET père, Libraire, pont S. Michel.

L'an deuxième de la République.

181312-D

1



A V E R T I S S E M E N T.

UNE traduction de Lucrèce était un ouvrage qui manquait à notre littérature. L'abbé de Marolles en donna une , écrite en style barbare , dans le temps * où la langue française commençait à acquérir de l'élégance et de la pureté. Celle du baron des Coutures, quoique postérieure, n'a pas mieux rempli les vœux des gens de lettres. Ces deux traducteurs ne connaissaient pas assez la philosophie d'Épicure , le génie de la langue latine et celui de leur propre langue. Mais le premier a au moins le mérite d'avoir senti quelquefois les beautés poétiques de son original , et d'avoir essayé de les rendre dans son langage gothique. On ne peut attribuer l'espèce de réputation dont a joui quelque temps la traduction du second, qu'aux éloges de Bayle crus sur parole ; et les éloges de Bayle ** ne peuvent s'expliquer que par une prévention aveugle , dont les plus grands hommes ne sont pas toujours exempts. On n'a donc trouvé aucune ressource dans les traductions françaises de Lucrèce. Celle de Marchetti,

* En 1650.

** Voyez *Nouvelles de la Rép. des Lettr.* tom. iv , pag. 852.

6 A V E R T I S S E M E N T.

estimée avec raison des Italiens, n'a été non plus d'aucun secours, parce que leur langue se prête avec tant de docilité à tous les tours de la latine, que les endroits les plus difficiles de Lucrèce, rendus mot à mot, ne sont pas plus intelligibles dans la traduction que dans l'original.

On en a donc été réduit aux commentateurs, ressource pénible, et trop souvent infructueuse. Quoiqu'on se soit imposé la loi de les consulter tous, l'édition de Creech est celle qu'on a suivie de préférence dans le cours de cette traduction. Ce savant Anglais était à la fois poète et philosophe. Sa paraphrase est claire, toutes les fois qu'il a entendu le texte. Ses notes sont un choix raisonné de toutes celles qui avaient paru avant lui; mais celles qu'il a ajoutées de son propre fonds, et dont l'objet est de développer l'ordre et l'enchaînement des idées de Lucrèce, sont infiniment plus utiles que toute l'érudition des commentateurs. Gassendi, ce restaurateur de la philosophie corpusculaire, ce vertueux prêtre, si consommé dans l'étude de la philosophie ancienne, a fait plus lui seul pour l'intelligence de Lucrèce, que tous les commentateurs réunis; et si la lecture de trois volumes *in-folio*, écrits en

A V E R T I S S E M E N T. 7

longues périodes latines dont quelques-unes ont une page, est un travail fastidieux, on en a souvent été dédommagé par les lumières qu'on reconnaît avoir tirées de cette fatigante lecture.

Malgré ces secours, combien ne restait-il pas encore de difficultés à vaincre? La meilleure édition de Lucrèce était bien éloignée de la perfection qu'on s'est proposé de donner à celle-ci. Des passages tronqués et altérés qu'il fallait rétablir, des ponctuations incorrectes qu'il fallait rectifier, des vers et des morceaux entiers déplacés qu'il fallait transposer, voilà la tâche qu'avaient encore laissée les travaux sans nombre des commentateurs. On n'a rien négligé pour la remplir; on s'est assujéti à toutes les recherches qu'exigeait ce genre de travail. Les passages les plus difficiles ont été discutés par des personnes éclairées, qui ont bien voulu nous aider de leurs lumières. Les explications les plus généralement adoptées, après un mûr examen, ont été suivies dans la traduction; celles qui ont tenu quelque temps la balance en équilibre ont été mises en notes, afin que le lecteur fût en état de juger lui-même de nouveau le procès. Mais on ne s'est permis de faire aucune correction ni aucune transposition, sans

8 A V E R T I S S E M E N T .

en avertir par une note où l'on expose les motifs qui ont porté à cette innovation. Avec ces soins et ces secours, on ose se flatter de donner au public le texte le plus correct et le plus clair qui ait encore paru de Lucrèce.

Quant à la traduction, on s'est proposé deux objets, la fidélité et l'élégance. Tant que le génie de la langue française l'a permis, on a copié trait pour trait l'original. Cette méthode, la plus sûre pour réussir, a encore procuré l'avantage de dispenser d'un grand nombre de notes : car la langue française ayant au dessus de la latine l'avantage de la clarté, souvent un passage obscur en latin, rendu mot à mot dans notre langue, est devenu assez clair pour n'avoir plus besoin d'être expliqué.

Enfin les arguments de chaque livre, qui dans un poème philosophique ne sont pas un objet indifférent, ont été travaillés avec le plus grand soin. S'ils excèdent quelquefois la mesure ordinaire, c'est qu'on s'est moins proposé d'indiquer les matières que traite le poète, que d'en suivre le fil et d'en montrer l'enchaînement ; de sorte que ces six arguments réunis seraient une analyse de la doctrine d'Épicure.

A B R É G É

D E L A

V I E D E L U C R È C E .

UN poète philosophe, livré par goût à la retraite, éloigné par principes de l'administration publique, et dont les actions ne sont liées avec aucun des événements de l'état, ne peut être connu de la postérité que par les ouvrages qu'il lui transmet. Aussi l'on ignore presque tous les détails de la vie de Lucrèce. On n'est pas même d'accord sur la date de sa naissance¹ : on sait uniquement, qu'il vécut dans les temps les plus orageux de la république, lorsque Rome commençait à s'instruire et à se corrompre, à se soumettre au joug de la tyrannie et à l'empire des arts, à perdre à la fois sa barbarie et sa liberté. La noblesse de sa famille² l'aurait mis en état de jouer, au milieu de ces troubles, un aussi grand rôle que

¹ Eusèbe de Pamphlie le fait naître la cent soixante-onzième olympiade, sous le consulat de Cn. Domit. Ahenobarbus et de L. Cassius Longinus, l'an de Rome 656. D'autres rapportent sa naissance à la cent soixante-douzième olympiade, sous le consulat de L. Licinius Crassus et de Q. Mucius Scævola, l'an de Rome 657.

² La famille de Lucrèce était ancienne. Cicéron parle de Q. Lucretius Vespillo, fameux jurisconsulte, et de Q. Lucretius Ofella, qu'il dit avoir été plus propre à être juge qu'orateur. Velleius Paterculus fait mention d'un autre *Vespillo*, dont parlent aussi Cicéron et César, et auquel ce dernier donne le titre de sénateur.

Cicéron, s'il avait eu autant d'ambition que l'orateur romain; mais son aversion pour les affaires publiques le fit toujours rester dans l'ordre des chevaliers, quoiqu'il eût pu aspirer au rang de sénateur. On croit qu'il alla à Athènes, puiser sous Zénon une connaissance profonde du système d'Épicure, qu'il regardait comme la seule philosophie digne de ses concitoyens. Quelle perfection n'aurait-il pas donnée à son poème, quel monument n'aurait-il pas laissé à la postérité, si sa santé lui avait permis de déployer tout le génie qu'il avait reçu de la nature? Mais il eut avec le plus grand poète de l'Italie moderne³ le rapport singulier d'avoir composé son poème dans les intervalles que lui laissaient de fréquents accès de folie. Que cette folie ait été causée par un filtre amoureux que lui donna Lucilia, sa femme ou sa maîtresse, c'est un conte ridicule que se sont transmis successivement tous ceux qui ont écrit la vie de ce poète. L'époque de sa mort n'est pas mieux fixée que celle de sa naissance⁴. On convient généralement qu'il se tua lui-même dans un âge peu avancé; mais on dis-

³ Voyez la vie du Tasse, à la tête de la traduction de la Jérusalem délivrée, par M. Mirabaud.

⁴ Les uns disent qu'il mourut à 42 ans, l'an de Rome 701, sous le troisième consulat de Cneius Pompeius Magnus. Donat veut qu'il soit mort

à 39 ans, sous le consulat de Cneius Pompeius Magnus, et de M. Licinius Crassus pour la seconde fois. Eusèbe le fait vivre jusqu'à 44 ans. *Propriè se manu interfecit anno ætatis quadragésimo quarto*, dit S. Jérôme *in Chronic. Euseb.*

pute sur le motif qui lui inspira cette funeste résolution. Les uns l'attribuent aux troubles qui agitaient la république : mais y prenait-il assez de part pour en être affecté jusqu'à ce point ? D'autres prétendent qu'il ne voulut pas survivre à l'exil de Memmius. Le surnom de *Carus* que portait Lucrèce, prouve qu'il était sensible à l'amitié : mais un exil qui rendait au repos, à la retraite et à la méditation un ami éclairé et philosophe , pouvait-il être regardé par Lucrèce comme un coup bien terrible ? Il est plus probable , ou qu'il se tua dans un accès de frénésie , ou que l'ennui d'une vie troublée sans cesse par le délire et la douleur, le détermina à y renoncer. Voilà le peu de lumières que l'histoire nous fournit sur la personne de Lucrèce. Finissons par un passage de Virgile , bien glorieux à la mémoire de notre poète , et dont l'application est fort simple , quoiqu'elle n'ait encore été faite par personne.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas ;
 Atque metus omnes et inexorabile fatum
 Subjecit pedibus , strepitumque Acheruntis avari !
 Fortunatus et ille deos qui novit agrestes ,
 Panaque , Sylvanumque senem , Nymphasque sorores !

Georg. lib. ij, v. 490.

Il est clair que Virgile , dans ce passage , se compare à Lucrèce ; c'est comme s'il disait : Un autre avant moi

s'est immortalisé en approfondissant les causes des phénomènes de la Nature, en foulant aux pieds les terreurs de la superstition, et en bravant le vain bruit de l'avare Achéron; mais celui qui a célébré les divinités champêtres, Pan, le vieux Sylvain, et les Nymphes ses sœurs, n'est pas non plus sans mérite.

DE LA FAMILLE MEMMIENNE.

LE poème de Lucrèce étant dédié à Memmius, on a cru nécessaire de faire connaître en peu de mots cette famille, sur laquelle Gifanius nous a laissé une longue dissertation. La famille des Memmius était très-ancienne, s'il faut en croire Virgile qui la fait remonter jusqu'à Mnesthée: *Mox Italus Mnestheus, genus à quo nomine Memmi.* (Æneid. lib. v.) Mais avec une origine aussi ancienne, cette famille eût-elle été plébéienne? Or c'est un fait dont on ne peut douter, puisqu'il y a eu des Memmius tribuns du peuple.

Le premier Memmius dont il soit parlé dans l'histoire est C. Memmius¹, qui fut préteur de Sardaigne sous le consulat de C. Claudius Pulcher et de T. Sempronius Gracchus, six ans avant la guerre de Persée, et qui quatre ans après, sous le consulat de C. Popilius Lænas

¹ Vid. Tit. Liv. lib. 41—42.

et de P. Ælius Ligur, fut préteur en Sicile. Il eut deux fils, C. et L. Memmius, orateurs qui fleurirent du temps de Jugurtha et de Sylla, et dont parlent Cicéron et Salluste. Le premier fut assommé à coups de bâton dans le champ de Mars par Saturninus, tribun du peuple, son ennemi, sous le consulat de C. Marius pour la sixième fois, et de Val. Flaccus. Ce fut ce C. Memmius qui accusa de concussion L. Calpurnius Bestia, qui, pendant son consulat, envoyé en Numidie à la tête d'une armée, s'était laissé corrompre par l'argent de Jugurtha, et avait pillé celui des Alliés. Ce fut encore lui qui pendant son consulat ordonna par une loi de faire venir Jugurtha à Rome. Enfin on croit qu'il fut l'auteur de la fameuse loi *Memmia*, par laquelle il était défendu de citer en justice les citoyens absents pour les affaires de la république, et ordonné d'imprimer la lettre *K* sur le front des calomniateurs et des accusateurs subornés. On ne dit rien de Lucius, frère de Caius. L'histoire parle encore d'un M. Memmius qui fut, dans la guerre de Sertorius, questeur de Pompée dont il avait épousé la sœur: on soupçonne qu'il était frère ou cousin-germain de ceux-ci.

Enfin C. Memmius Gemellus, celui auquel Lucrèce a dédié son poème, était fils de Lucius. On croit qu'il étudia à Athènes sous les mêmes maîtres que Lucrèce. A son retour à Rome, il obtint la préture et eut le gou-

vernement de Bithynie. Il mena avec lui le poète Catulle, Curtius Nicéas, grammairien célèbre, auxquels on soupçonne que se joignit aussi Lucrèce. A son retour il fut accusé par César, mais on ignore quelle fut l'issue du jugement. Quelque temps après, sous le consulat de L. Domitius et d'Ap. Claudius, il accusa à son tour de concussion Gabinius, et la même année C. Rabirius Posthumus, défendu par Cicéron dont nous avons le plaidoyer. Il brigua inutilement le consulat; et, ayant été condamné en vertu de la loi Pompeia *de ambitu*, il se retira en exil dans la Grèce, où il mourut peu d'années après. Il fallait que ce Memmius fût un homme d'un grand mérite, pour avoir mérité l'amitié de Lucrèce et la dédicace de son poème. Cicéron le loue de sa profonde connaissance dans les lettres grecques, mais lui reproche son trop de mépris pour les latines. Il lui accorde de la finesse dans l'esprit et de la douceur dans l'expression; mais il le blâme d'avoir craint la fatigue de parler, et même de penser, ajoutant que ses talents se rouillèrent peu à peu par le défaut d'exercice. *C. Memmius, Lucii filius, perfectus litteris sed græcis, fastidiosus sanè latinarum, argutus orator, verbisque dulcis, fugiens non modò dicendi sed etiam cogitandi laborem, tantùm sibi de facultate detraxit, quantum imminuit industricæ.* Cic. de clar. orat. ad Brutum.

I N V O C A T I O N

A V É N U S ,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS

Par H E S N A U L T .

DÉESSE dont le sang a formé nos aïeux ,
Toi qui fais le plaisir des hommes et des dieux ,
Qui , par un doux pouvoir régissant sur tout le monde ,
Rends et la mer peuplée et la terre féconde ,
Je t'invoque , ô Vénus ! ô mère de l'Amour !
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour :
Un seul de tes regards écarte les nuages ,
Chasse les aquilons , dissipe les orages ,
Redonne un air riant à Neptune irrité ,
Et répand dans les airs une vive clarté.

Dès le premier beau jour que ton astre ramène ,
Les zéphyr font sentir leur amoureuse haleine ,
La terre orne son sein de brillantes couleurs ,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs .
On entend les oiseaux , frappés de ta puissance ,
Par mille tons lascifs célébrer ta présence .
Pour la belle génisse on voit les fiers taureaux
Ou bondir dans la plaine , ou traverser les eaux .
Enfin les habitants des bois et des montagnes ,
Des fleuves et des mers , et des vertes campagnes ,
Brûlant à ton aspect d'amour et de desir ,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir :
Tant on aime à te suivre , et ce charmant empire
Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire !

Donc , puisque la Nature est toute sous ta loi ,
 Que rien dans l'univers ne voit le jour sans toi ,
 Que sans toi rien n'est beau , rien n'aime et n'est aimable ,
 Vénus , deviens ma Muse , et sois-moi favorable.
 Je vais de l'univers étaler les secrets ;
 J'écris pour un héros comblé de tes bienfaits ;
 Memmius eut de toi les graces en partage :
 Fais-les en sa faveur briller dans cet ouvrage.

Cependant des mortels arrête les terreurs ,
 Écarte loin de nous la guerre et ses horreurs.
 Tu peux tout mettre en paix et sur mer et sur terre ;
 Car que ne peux-tu point sur le dieu de la guerre ?
 Souvent ce dieu si fier , vaincu par tes appas ,
 Dépose sa fierté pour languir dans tes bras.
 Sa tête est sur ton sein nonchalamment penchée ,
 Et l'amour tient son ame à ta bouche attachée ;
 Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps ,
 Et nourrissent ses feux en pillant tes trésors :
 Tant tu sais avec art bien placer tes caresses ,
 Allumer les desirs , provoquer les tendresses !
 Parle pour les Romains dans ces moments si doux :
 Nous demandons la paix , demande-la pour nous.
 Le dessein que je prends veut un esprit tranquille ;
 Puis-je le posséder dans ce temps difficile ?
 Et de tant de héros Memmius digne fils ,
 Peut-il donner des soins qu'au bien de son pays ?

Non , brave Memmius , n'apporte à cette étude
 Qu'un esprit affranchi de toute inquiétude ;
 Autrement tous mes soins seraient hors de saison.
 En vain j'entreprendrais d'éclairer ta raison ;
 Bien loin de pénétrer ce que je vais t'apprendre ,
 Tu te ralentirais avant que de l'entendre.

Je vais d'un vol hardi m'élever dans les cieux,
 Et là te faire voir quel est l'emploi des dieux ;
 Te ramener après dans la source des choses,
 Et des plus grands effets te dévoiler les causes.
 Tu sauras de quel fonds la Nature fait tout,
 De quoi tout s'entretient, en quoi tout se résout ;
 Quels sont ces simples corps, cette simple matière
 Qu'on nomme premiers corps et matière première,
 Parceque tout vient d'eux et qu'ils sont éternels.
 Car, loin de notre esprit ces pensers criminels
 Qui dégradent des dieux l'immortelle nature,
 Et les font ouvriers de chaque créature !
 Si ces dieux ne vivaient dans la tranquillité,
 A quoi leur servirait leur immortalité ?
 A rien qu'à les livrer à d'éternelles peines.
 C'est trop les intriguer dans les choses humaines ;
 Ils sont toujours puissants, toujours heureux sans nous,
 Et ne sentent jamais ni pitié ni courroux.

On a vu les mortels traîner long-temps leur vie,
 Sous la religion durement asservie ;
 Long-temps, du haut du ciel, ce phantôme effrayant
 A lancé sur la terre un regard foudroyant :
 Mais un Grec le premier, plein d'une sage audace,
 L'osa voir d'un œil fixe et l'insulter en face.
 Tout ce qu'on dit des dieux ne put l'en détourner :
 La terre eut beau frémir, le ciel eut beau tonner ;
 Il n'en fut que plus vif à percer l'imposture,
 Et plus prompt à s'ouvrir le sein de la Nature.
 Dans l'enceinte du monde il se crut trop serré ;
 Le ciel ne fut pas même assez vaste à son gré ;
 Rien ne lui fit obstacle, et ce puissant génie
 Courut de l'univers la carrière infinie.
 Après avoir su tout, il nous a tout appris :

18 INVOCATION A VÉNUS.

Nul être , nul pouvoir ne surprend nos esprits ;
On sait jusqu'où s'étend tout pouvoir et tout être ,
Et ce qui le termine , et ce qu'il en peut naître .
Ainsi , par la raison il surmonta la peur ;
Ainsi , l'erreur mourante aux pieds de son vainqueur ,
Et la religion terrassée avec elle ,
Attire à ce mortel une gloire immortelle .

Peut-être , Memmius , peut-être croiras-tu
Que ma philosophie attaque ta vertu ,
Que de l'impiété je fonde les maximes ,
Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux crimes :
Mais regarde plutôt quels crimes odieux
A produits autrefois ce vain culte des dieux .
On maltraite en Aulide une jeune princesse ;
Et qui sont les bourreaux ? tous les chefs de la Grèce ,
Son père . Mais Diane a soif de ce beau sang :
Agamemnon le livre , et Calchas le répand .
La belle Iphigénie au temple est amenée ,
Et d'un voile aussitôt la victime est ornée .
Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour la voir ;
Son père est auprès d'elle , outré de désespoir :
Un prêtre auprès de lui couvre un fer d'une étole .
A ce spectacle affreux elle perd la parole ,
S'agenouille en tremblant , se soumet à son sort ,
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort .
Il ne lui sert de rien , à cette heure fatale ,
D'être le premier fruit de la couche royale :
On l'enlève de terre , on la porte à l'autel ;
Et bien loin d'accomplir un hymen solennel ,
Au lieu de cet hymen , sous les yeux de son père ,
On l'égorge , on l'immole à Diane en colère ,
Pour la rendre propice au départ des vaisseaux .
Tant la religion peut enfanter de maux !

LUCRÈCE,
DE LA
NATURE DES CHOSES,
LIVRE PREMIER.



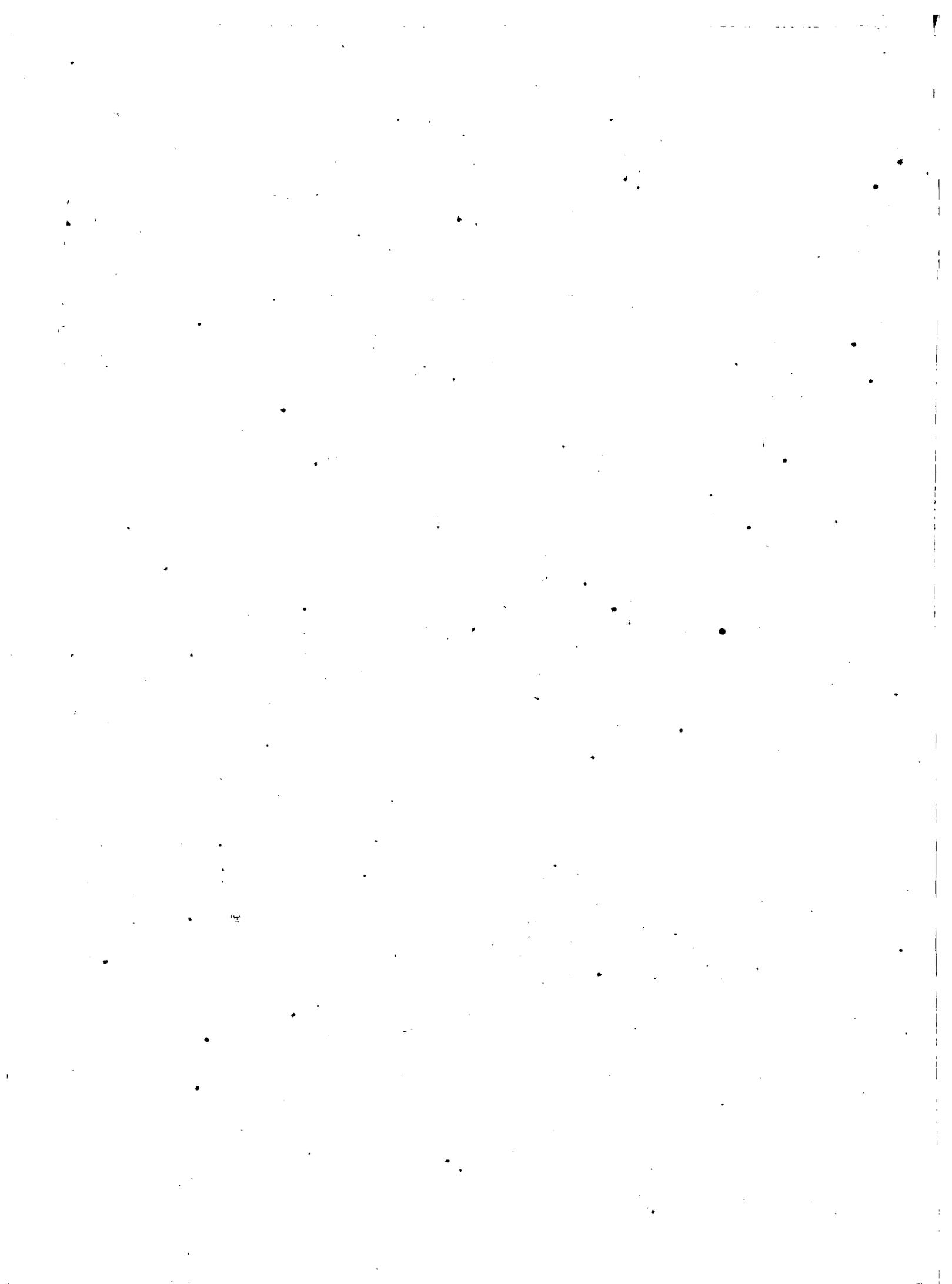




W. H. Sturt & Co. London

W. H. Sturt & Co. London





S U J E T

D U P R E M I E R L I V R E.

Le Poète débute par une magnifique invocation à Vénus. Viennent ensuite, 1°. la dédicace de son poème à Memmius; 2°. l'exposition du sujet; 3°. l'éloge d'Épicure; 4°. la réfutation des objections générales qu'on pourrait faire contre la doctrine du philosophe grec, et contre la hardiesse du poète latin d'oser la rendre en sa langue. Après cette espèce de préface éloquente, Lucrèce entre en matière, et établit pour premier principe, que *l'être ne peut sortir du néant ni y rentrer*. Il existe donc des *corpuscules primitifs* dont tous les corps sont formés, et dans lesquels ils se résolvent : quoique invisibles, leur existence n'en est pas moins incontestable. Mais ils ne pourraient agir, se mouvoir, ni même exister sans vide. L'univers est donc le résultat de ces deux choses, *la matière et le vide*. Tout ce qui n'est ni l'un ni l'autre, en est *propriété ou accident*, et non pas une troisième classe d'êtres à part. Les premiers étant la base des ouvrages de la Nature, doivent être parfaitement solides, indivisibles et éternels. C'est donc à tort qu'Héraclite donne aux corps pour principe, le feu; d'autres philosophes, l'eau, l'air ou la terre; et Empédocle, les quatre éléments. L'*Homéomérie* d'Anaxagore n'explique pas mieux la formation des êtres. Le *grand-tout* indestructible dans ses principes, est infini dans sa masse; il n'y a donc pas de centre où tendent les corps graves; la doctrine des *Antipodes* est donc une folie.

T. LUCRETII

C A R I

D E R E R U M N A T U R A ,

L I B E R P R I M U S .

ÆNEADUM genetrix, hominum divûmque voluptas,
Alma Venus¹, cœli subter labentia signa,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras; per te quoniam genus omne animantûm
Concipitur, visitque exortum lumina solis:
Te, Dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum; tibi suaves dædala tellus
Summittit flores; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.

NAM, simul ac species patefacta est verna diei,
Et reserata viget genitabilis aura Favonî;
Aëriæ primûm volucres te, Diva, tuumque
Significant initum, percussæ corda tuâ vi:
Inde feræ pecudes persultant pabula læta,
Et rapidos tranant amnes: ita capta lepore
Illecebrisque tuis, omnis natura animantûm
Te sequitur cupidè, quò quamque inducere pergis:
Denique per maria, ac montes, fluviosque rapaces,

LUCRÈCE ,

DE LA

NATURE DES CHOSES ,

LIVRE PREMIER.

MÈRE des Romains, charme des hommes et des dieux, ô Vénus ! ô déesse bienfesante ! du haut de la voûte étoilée tu répands la fécondité sur les mers qui portent les navires, sur les terres qui donnent les moissons. C'est par toi que les animaux de toute espèce sont conçus et ouvrent leurs yeux à la lumière. Tu paraïs, et les vents s'enfuient, les nuages sont dissipés, la terre déploie la variété de ses tapis, l'océan prend une face riante, le ciel devenu serein répand au loin la plus vive splendeur.

A PEINE le printemps a ramené les beaux jours, à peine le zéphyr a recouvré son haleine féconde, déjà les habitants de l'air ressentent ton atteinte, et se pressent d'annoncer ton retour ; aussitôt les troupeaux enflammés bondissent dans leurs pâturages et traversent les fleuves rapides. Épris de tes charmes, saisis de ton attrait, tous les êtres vivants brûlent de te suivre partout où tu les entraînes. Enfin, dans les mers, sur les montagnes, au milieu des fleuves impétueux, des bocages touffus,

Frondiferasque domos avium, camposque virentes,
 Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
 Efficis ut cupidè generatim sæcla propagent.

QUÆ quoniam rerum naturam sola gubernas,
 Nec sine te quidquam dias in luminis oras
 Exoritur, neque fit lætum nec amabile quidquam;
 Te sociam studeo scribundis versibus esse,
 Quos ego de RERUM NATURA pangere conor
 Memmiadæ nostro, quem tu, Dea, tempore in omni
 Omnibus ornatum voluisti excellere rebus:
 Quò magis æternum da dictis, Diva, leporem.

EFFICE ut interea fera mœnera militiai
 Per maria ac terras omnes sopita quiescant:
 Nam tu sola potes tranquillâ pace juvare
 Mortales; quoniam belli fera mœnera Mavors
 Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
 Rejicit, æterno devinctus volnere amoris;
 Atque ita suspiciens, tereti cervice repostâ,
 Pascit amore avidos, inhians in te, Dea, visus,
 Èque tuo pendet resupini spiritus ore.
 Hunc tu, Diva, tuo recubantem corpore sancto,
 Circumfusa super, suaves ex ore loquelas
 Funde, petens placidam Romanis, Inclita, pacem;
 Nam neque nos agere hoc, patriai tempore iniquo,
 Possumus æquo animo; neque Memmi clara propago,
 Talibus in rebus, communi deesse saluti.

des vertes campagnes , ta douce flamme pénètre tous les cœurs , anime toutes les espèces du desir de se perpétuer.

PUISQUE tu es l'unique souveraine de la nature , la créatrice des êtres , la source des graces et du plaisir , daigne , ô Vénus ! t'associer à mon travail , et m'inspirer ce Poème sur LA NATURE. Je le consacre à ce Memmius que tu as orné en tous temps de tes dons les plus rares , et qui nous est également cher à tous deux. C'est en sa faveur que je te demande pour mes vers un charme qui ne se flétrisse jamais.

Cependant , assoupis et suspends sur la terre et l'onde les fureurs de la guerre. Toi seule peux faire goûter aux mortels les douceurs de la paix. Du sein des alarmes le dieu des batailles se rejette dans tes bras : là , retenu par la blessure d'un amour éternel , les yeux levés vers toi , la tête posée sur ton sein , la bouche entr'ouverte , il repaît d'amour ses regards avides , et son ame reste comme suspendue à tes lèvres. Dans ce moment d'ivresse , où tes membres sacrés le soutiennent , ô Déesse ! penchée tendrement sur lui , abandonnée à ses embrassements , verse dans son ame la douce persuasion , et sois la puissante médiatrice de la paix. Hélas ! dans les troubles de ma patrie m'est-il permis de chanter , et l'illustre Memmius manquera-t-il à la défense de l'état pour prêter l'oreille à mes sons ?

QUOD superest, vacuas aures mihi, Memmiada, et te
 Semotum à curis adhibe veram ad rationem ;
 Ne mea dona , tibi studio dispôsta fideli ,
 Intellecta priùs quàm sint , contempta relinquo ;
 Nam tibi de summa cœli ratione deùmque
 Disserere incipiam , et rerum primordia pandam
 Unde omnes Natura creet res , auctet alatque ;
 Quòve eadem rursùm Natura perempta resolvat :
 Quæ nos *materiem*, et *genitalia corpora* rebus
 Reddendâ in ratione vocare, et *semina* rerum
 Appellare suemus, et hæc eadem usurpare
Corpora prima, quòd ex illis sunt omnia primis.

OMNIS enim per se divùm natura necesse est
 Immortali ævo summa cum pace fruatur ,
 Semota ab nostris rebus ², sejunctaque longè ;
 Nam privata dolore omni, privata periculis,
 Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostrî,
 Nec bene promeritis capitur ³, nec tangitur irâ.

HUMANA ante oculos sædè cùm vita jaceret
 In terris, oppressa gravi sub religione,
 Quæ caput à cœli regionibus ostendebat,
 Horribili super aspectu mortalibus instans ;
 Primùm Graius homo mortales tollere contrà
 Est oculos ausus, primusque obsistere contrà :
 Quem nec fama deùm, nec fulmina, nec minitanti
 Murmure compressit cœlum ; sed eò magis acrem

PUISSIEZ-VOUS donc bientôt, ô Memmius ! délivré de ces tristes soins , apporter un esprit libre à l'étude de la sagesse , et ne point rejeter ces fruits d'une étude pénible avant de les avoir connus ! Je vous dévoilerai le système du ciel , et la nature des dieux ; je vous ferai connaître les principes à l'aide desquels la Nature forme , accroît et nourrit les êtres , et dans lesquels elle les résout après leur destruction : parties élémentaires , auxquelles je donnerai , dans le cours de cet ouvrage , les noms de *matière* , de *corps générateurs* , de *principes* et de *corps premiers* , parcequ'ils précèdent et produisent tout.

EN EFFET, les dieux, par le privilège de leur nature, doivent jouir dans une profonde paix de leur immortalité ; hors de la sphère de nos événements , éloignés de notre monde , à l'abri de la douleur et du danger , se suffisant à eux-mêmes , indépendants de nous , ils ne sont ni sensibles à nos vertus, ni accessibles à la colère.

DANS le temps où l'homme avili rampait sous les chaînes pesantes du fanatisme, ce tyran farouche qui, du milieu des nues, montrait sa tête épouvantable, et dont l'œil effrayant menaçait d'en haut les mortels ; un homme né dans la Grèce osa le premier lever contre lui ses regards, et refuser de s'incliner. Ni ces dieux si vantés, ni leurs foudres, ni le bruit menaçant du ciel en courroux, ne purent l'intimider. Son courage s'irrita

Virtutem inritât animi , confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret :
Ergo vivida vis animi pervicit , et extra
Processit longè flammantia mœnia mundi ,
Atque⁴ omne immensum peragravit mente animoque ;
Unde refert nobis victor , quid possit oriri ,
Quid nequeat ; finita potestas denique quoique
Quânam sit ratione , atque altè terminus hærens :
Quare relligio pedibus subjecta vicissim
Obteritur , nos exæquat victoria cœlo.

ILLUD in his rebus vereor , nè fortè rearis
Impia te rationis inire elementa , viamque
Endogredi sceleris ; quod contrà , sæpiùs olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta :
Aulide quo pacto Triviaï virginis aram ,
Iphianassai turpârunt sanguine fœdè ,
Ductores Danaûm delecti , prima virorum :
Cui simul infula virgineos circumdata comptus ,
Ex utraque pari malarum parte profusa est ,
Et mœstum simul ante aras adstare parentem
Sensit , et hunc propter ferrum celare ministros ,
Aspectuque suo lacrymas effundere cives ;
Muta metu , terram genibus summissa petebat ,
Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat ,
Quòd patrio princeps donârat nomine regem ;
Nam sublata virûm manibus tremebundaque , ad aras

par les obstacles. Impatient de briser l'étroite enceinte de la Nature , son génie vainqueur s'élança au-delà des bornes enflammées du monde , parcourut à pas de géant les plaines de l'immensité , et eut la gloire d'enseigner aux hommes ce qui peut ou ne peut pas naître , et comment la puissance des corps est bornée par leur essence même. Ainsi , la superstition fut à son tour foulée aux pieds , et sa défaite nous rendit égaux aux dieux.

MAIS je crains , ô Memmius ! que vous ne m'accusiez de vous ouvrir une école d'impiété , et de conduire vos pas dans la route du crime. C'est au contraire la superstition , qui trop souvent inspira des actions impies et criminelles. Ainsi l'élite des chefs de la Grèce , les premiers héros du monde , souillèrent jadis en Aulide , l'autel de Diane du sang d'Iphigénie. Quand le bandeau funèbre eut paré la chevelure de la jeune princesse , et flotté le long de ses joues innocentes ; quand elle vit son père au pied de l'autel , debout , l'œil triste , et l'air morne ; à côté de lui les sacrificateurs cachant sous leurs robes le couteau sacré , et un grand peuple en larmes autour d'elle : à ce spectacle , muette d'effroi , elle tombe sur ses genoux , comme une suppliante. Que lui servait , dans cet instant fatal , d'avoir la première donné le nom de père au roi de Mycènes ? Des prêtres impietoyables la soulèvent et la portent tremblante à l'autel ,

Deducta est , non ut , solenni more sacrorum
 Perfecto , posset claro comitari hymenæo ;
 Sed casta , incestè , nubendi tempore in ipso ,
 Hostia concideret mactatu mœsta parentis ;
 Exitus ut classi felix faustusque daretur.
 Tantum relligio potuit suadere malorum !

TUTEMET⁵ à nobis jam , quovis tempore vatum
 Terriloquis victus dictis desciscere quæres ;
 Quippe etenim quàm multa tibi jam fingere possum
 Somnia , quæ vitæ rationes vertere possint ,
 Fortunasque tuas omnes turbare timore ?
 Et meritò ; nam si certam finem esse viderent
 Ærumnarum homines , aliquâ ratione valerent ,
 Relligionibus atque minis obsistere vatum :
 Nunc ratio nulla est restandi , nulla facultas ;
 Æternas quoniam pœnas in morte timendum :
 Ignoratur enim quæ sit natura animai ;
 Nata sit , an contrà nascentibus insinuetur ;
 Et simul intereat nobiscum morte dirempta ,
 An tenebras Orci visat vastasque lacunas ,
 An pecudes alias divinitùs insinuet se ;
 Ennius ut noster cecinit , qui primus amœno
 Detulit ex Helicone perenni fronde coronam ,
 Per gentes Italas hominum quæ clara clueret ;
 Etsi præterea tamen esse Acherusia templa
 Ennius æternis exponit versibus edens ;

non pour la reconduire au milieu d'un pompeux cortège après la cérémonie de l'hyménée, mais pour la faire expirer sous les coups de son père, au moment même que l'amour destinait à son mariage. Et pourquoi ? afin d'obtenir un heureux départ pour la flotte des Grecs. Tant la superstition inspire aux hommes de barbarie ?

VOUS-MÊME, ô Memmius ! fatigué par les récits effrayants des poètes de tous les siècles, vous me fuirez peut-être, craignant de trouver aussi dans mon poème des songes lugubres, capables de troubler tout le système de votre vie, et d'empoisonner votre bonheur par la crainte. Et vous auriez raison : car si l'homme voyait un terme fixe à ses maux, il aurait au moins quelque ressource contre les menaces de la superstition et des poètes. Mais quel moyen lui reste-t-il de se défendre, aujourd'hui qu'il a des peines éternelles à redouter après la mort ? C'est que la nature de son ame est un problème pour lui. Il ignore si elle naît avec le corps, ou s'y insinue au moment de la naissance ; si elle meurt avec nous par la dissolution de ses parties, ou si elle va visiter les sombres bords ; ou si enfin l'ordre des dieux la fait passer dans des corps d'animaux, ainsi que l'a chanté Ennius, le premier qui, du riant sommet de l'Hélicon, soit descendu dans le Latium, le front ceint d'une couronne immortelle. Néanmoins il décrit dans son poème divin

Quò neque permanent animæ neque corpora nostra ,
Sed quædam ⁶ simulacra modis pallentia miris ;
Unde sibi exortam semper-florentis Homeri
Commemorat speciem, lacrymas et fundere salsas
Cœpisse, et rerum naturam expandere dictis.

QUAPROPTER bene, cùm superis de rebus habenda
Nobis est ratio, solis lunæque meatus
Quâ fiant ratione, et quâ vi quæque genantur
In terris; tum cumprimis, ratione sagaci,
Unde anima atque animi constet natura videndum,
Et quæ res nobis vigilantibus obvia, mentes
Terrificet morbo affectis somnoque sepultis;
Cernere uti videamur eos, audireque coram,
Morte obitâ, quorum tellus amplectitur ossa.

NEC me animi fallit, Graiorum obscura reperta
Difficile illustrare latinis versibus esse;
Multa novis verbis præsertim cùm sit agendum,
Propter egestatem linguæ et rerum novitatem:
Sed tua me virtus tamen, et sperata voluptas
Suavis amicitia, quemvis perferre laborem
Suadet, et inducit noctes vigilare serenas,
Quærentem dictis quibus et quo carmine demùm,
Clara tuæ possim præpandere lumina menti,
Res quibus occultas penitùs convisere possis.
Hunc igitur terrorem animi tenebrasque, necesse est

un séjour habité , non par des corps ou des esprits , mais par des ombres pâles et légères , entre lesquelles le fantôme de l'immortel Homère lui apparut , versa des larmes amères à sa vue , et lui dévoila les secrets de la nature.

AVANT donc de porter nos regards au dessus de nos têtes , de suivre le cours du soleil et de la lune , et d'approfondir la cause des phénomènes terrestres , il est surtout essentiel de rechercher les principes constitutifs de l'esprit et de l'ame , et la nature des objets qui , après l'avoir frappée pendant le jour , l'effrayent de nouveau dans le sommeil ou la maladie , avec une telle vérité , qu'on croit voir et entendre ceux que la mort a moissonnés , et dont la terre enferme les dépouilles.

JE n'ignore pas , d'un autre côté , que notre langue ne se prête qu'avec peine aux recherches obscures de la Grèce. La disette des mots et la nouveauté du sujet m'obligeront souvent de créer des termes ; mais votre mérite , mon cher Memmius , et le plaisir que me promet une amitié si douce , me rendent capable des travaux les plus pénibles. J'aime à chercher , dans le calme d'une nuit tranquille , des tours heureux , des images brillantes qui puissent porter la lumière dans votre ame , et vous dévoiler le système entier de l'univers. Car , pour dissiper les terreurs de la superstition et les ténèbres de

Non radii solis neque lucida tela diei
Discutiant, sed Naturæ species ratioque.

PRINCIPIUM hinc cujus nobis exordia sumet,
Nullam rem⁷ e nihilo gigni divinitus unquam:
Quippe ita formido mortales continet omnes,
Quòd multa in terris fieri cæloque tuentur,
Quorum operum causas nullâ ratione videre
Possunt, ac fieri divino numine rentur;
Quas ob res, ubi viderimus nil posse creari
De nihilo, tum quod sequimur jam rectiùs inde
Perspiciemus, et unde queat res quæque creari,
Et quo quæque modo fiant opera sine divùm.

NAM si de nihilo fierent, ex omnibu' rebus
Omne genus nasci posset, nil semine egeret;
È mare primùm homines, è terra posset oriri
Squammigerum genus et volucres, erumpere cælo
Armenta atque aliæ pecudes, genus omne ferarum,
Incerto partu, culta ac deserta teneret;
Nec fructus iidem arboribus constare solerent,
Sed mutarentur; ferre omnes⁸ omnia possent:
Quippe, ubi non essent genitalia corpora cuique,
Quì posset mater rebus consistere certa?
At nunc, seminibus quia certis quidque creatur;
Inde enascitur atque oras in luminis exit,

l'ignorance, il est besoin, non des rayons du soleil et de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature.

ÉCOUTEZ donc sa voix. Elle vous apprendra d'abord que *la divinité même ne peut tirer l'être du néant*. En effet, la crainte subjugué tellement les cœurs des mortels, qu'à la vue des phénomènes du ciel et de la terre dont ils ne pouvaient pénétrer les causes, ils ont soumis la Nature à des dieux créateurs. Quand nous nous serons assurés que rien ne se fait de rien, nous distinguerons plus aisément le but où nous tendons, la source d'où sortent les êtres, et la manière dont chaque chose peut se former sans le secours des dieux.

Si quelque chose s'engendrait de rien, les êtres de toute espèce pourraient naître indifféremment de toute sorte de corps, sans avoir besoin de germes particuliers. L'homme pourrait naître dans les ondes, les poissons et les oiseaux se former dans la terre, les troupeaux s'élan- cer des nues, et les bêtes féroces, enfants du hasard, se plaire également dans les lieux cultivés ou dans les déserts. Les arbres n'offriraient pas constamment les mêmes fruits; ils en changeraient chaque jour; tous les corps pourraient produire des fruits de toute espèce: car, s'il n'y a point de germes, dès-lors plus d'ordre ni d'uniformité dans les générations. Mais, comme toutes les productions de la nature ont pour base des semences déterminées, elles ne naissent qu'à l'endroit où se trouve la matière qui

Materies ubi inest cujusque et corpora prima :
 Atque hâc re nequeunt ex omnibus omnia gigni ,
 Quòd certis in rebus inest secretâ facultas.

PRÆTEREA cur vere rosam , frumenta calore ,
 Vites autumnò fundi sudante 9 videmus ?
 Si non , certa suo quia tempore semina rerum
 Cùm confluerunt , patefit quodcunque creatur ;
 Dum tempestates adsunt , et vivida tellus
 Tutò res teneras effert in luminis oras :
 Quòd si de nihilo fierent , subito exorerentur ,
 Incerto spatio , atque alienis partibus anni ;
 Quippe ubi nulla forent primordia , quæ genitâli
 Concilio possent arceri tempore iniquo.

NEC porrò augendis rebus spatio foret usus
 Seminis ad coïtum , è nihilo si crescere possent ;
 Nam fierent juvenes subito ex infantibu' parvis ,
 È terraque exorta repente arbusta salirent :
 Quorum nil fieri manifestum est ; omnia quando
 Paulatim crescunt , ut par est , semine certo ,
 Crescendoque genus servant ; ut noscere possis ,
 Quæque sua de materia grandescere alique.

HUC accedit , uti sine certis imbribus anni ,
 Lætificos nequeat fœtus summittere tellus ;
 Nec porro secreta cibo natura animantùm ,

leurest propre, les éléments qui leur conviennent; et c'est cette énergie, différente selon les principes, qui circonscrit les générations et entretient l'ordre dans la nature.

NE voyez-vous pas la rose naître au printemps, les moissons jaunir en été, la vigne mûrir dans les beaux jours de l'automne? C'est que, dans le temps fixe, les semences se rassemblent, les productions se développent, et la terre, au moment marqué par la saison, expose avec assurance ses tendres nourrissons à l'impression de l'air. Mais si l'être sortait du néant elles naîtraient tout-à-coup, dans des temps indéterminés, dans des saisons contraires, puisqu'il n'y aurait pas d'éléments dont le vice des saisons pût empêcher l'assemblage.

ALLONS plus loin : les corps tirés du néant n'auraient pas besoin pour croître, du temps et de la réunion de leurs germes; l'enfance ne serait pas séparée de l'adolescence; et l'arbuste à peine éclos s'élancerait tout-à-coup vers la nue. Ce n'est pas là la marche de la Nature. La fixité des éléments assujettit les corps à des progrès lents, et leur imprime un caractère spécifique qu'ils conservent en croissant : preuve évidente que chaque être a sa matière propre qui sert à le nourrir et à le développer.

SI vous considérez, d'un autre côté, que sans les pluies réglées de l'année, la terre ne vous offrirait pas ses utiles productions, et que les animaux, privés d'aliments, ne

Propagare genus possit, vitamque tueri:
 Ut potiùs multis communia corpora rebus
 Multa putes esse; ut verbis elementa videmus,
 Quàm sine principiis ullam rem existere posse.

DENIQUE cur homines tantos Natura parare
 Non potuit, pedibus qui pontum per vada possent
 Transire, et magnos manibus divellere montes,
 Multaque vivendo vitalia vincere sæcla?
 Si non materies quia rebus reddita certa est
 Gignundis, è qua constat quid possit oriri.
 Nil igitur fieri de nilo posse fatendum est,
 Semine quando opus est rebus, quo quæque creatæ
 Aëris in teneras possint proferrier auras.

POSTREMO, quoniam incultis præstare videmus
 Culta loca, et manibus meliores reddier fœtus;
 Esse ^{1º} videlicet in terris primordia rerum,
 Quæ nos, fœcundas vertentes vomere glebas
 Terraïque solum subigentes, cimus ad ortus:
 Quòd si nulla forent, nostro sine quæque labore
 Sponte suâ multò fieri meliora videres.

HUC accedit, uti quidque in sua corpora rursùm
 Dissolvat Natura, neque ad nihilum interimat res:
 Nam, si quid mortale è cunctis partibus esset,
 Ex oculis res quæque repentè erepta periret;
 Nullâ vi foret usus enim, quæ partibus ejus

pourraient se conserver ni se propager ; bien loin de refuser des principes aux corps , vous reconnaîtrez des éléments communs à plusieurs individus , comme des lettres communes à plusieurs mots.

ENFIN , pourquoi la Nature n'a-t-elle pas pu faire des hommes assez grands pour passer à gué l'océan , assez forts pour déraciner de la main les plus hautes montagnes , assez robustes pour survivre à la révolution de plusieurs siècles ? sinon , parceque la nature fixe des éléments déterminé les qualités des individus. Avouons donc que rien ne se peut faire de rien , puisque chaque corps a besoin , pour naître , d'un germe particulier.

EN UN MOT , ne voyons-nous pas les terres cultivées plus fertiles que les déserts , et les productions de la nature s'améliorer sous la main du laboureur ? Il y a donc dans le sol des parties élémentaires dont nous excitons l'énergie en remuant les glèbes et en déchirant le flanc de la terre. Sans cela , qu'aurions-nous besoin de nous tourmenter ? tous les êtres tendraient d'eux-mêmes à la perfection.

A CETTE vérité joignons-en une autre ; c'est que la Nature n'anéantit rien , mais réduit simplement chaque tout en ses parties élémentaires. Si les éléments étaient destructibles , les corps disparaîtraient en un moment ; il ne serait pas nécessaire qu'une action lente troublât

Discidium parere , et nexus exsolvere posset :
 At nunc , æterno quia constant semine quæque ,
 Donec vis obiit quæ res diverberet ictu ,
 Aut intùs penetret per inania dissolüatque ,
 Nullius exitium patitur Natura videri.

PRÆTEREA , quæcumque vetustate amovet ætas ,
 Si penitùs perimit consumens materiem omnem ,
 Unde animale genus generatim in lumina vitæ
 Redducit Venus? aut reductum dædala tellus
 Unde alit atque auget , generatim pabula præbens?
 Unde mare ingenui fontes externaque longè
 Flumina suppeditant? unde æther ¹¹ sidera pascit?
 Omnia enim debet , mortali corpore quæ sunt
 Infinita ætas consumpse anteacta diesque :
 Quòd si in eo spatio atque anteactâ ætate fuere ,
 È quibus hæc rerum consistit summa , relecta ;
 Immortali sunt naturá prædita certè :
 Haud igitur possunt ad nilum quæque reverti.

DENIQUE res omnes eadem vis causaque volgò
 Conficeret , nisi materies æterna teneret
 Inter se nexas , minùs aut magis endopeditè.
 Tactus enim lethi satis esset causa profectò :
 Quippe , ubi nulla forent æterno corpore , eorum
 Contextum vis deberet dissolvere quæque :
 At nunc , inter se quia nexus principiorum
 Dissimiles constant , æternaque materies est ;

l'union des principes , en rompît les liens : au lieu que la Nature , ayant rendu éternels les éléments de la matière , ne nous présente l'image de la destruction , que quand une force étrangère a frappé la masse ou pénétré le tissu des corps.

D'AILLEURS , si le temps anéantissait tout ce qui disparaît à nos yeux , dans quelle source la Nature puiserait-elle ses reproductions ? comment la terre pourrait-elle nourrir les espèces régénérées ? de quel réservoir les rivières et les fontaines tireraient - elles ce tribut continuel qu'elles viennent de si loin payer à l'océan ? de quels aliments se repaîtraient les feux du ciel ? Si les éléments étaient périssables , la révolution de tant de siècles écoulés devrait en avoir tari la source. Si au contraire , aussi anciens que les temps , ils travaillent de toute éternité aux reproductions de la Nature , il faut qu'ils soient immortels , et que rien dans l'univers ne puisse s'anéantir.

ENFIN la même cause ferait périr tous les corps , si leurs éléments n'étaient éternels , et liés par des nœuds plus ou moins serrés : le tact seul suffirait pour les détruire. Quelle résistance opposerait un frêle assemblage de parties destructibles ? Au lieu que les liens des corps étant dissemblables et la matière éternelle , chaque être subsiste , jusqu'à ce qu'il éprouve un choc

Incolumi remanent res corpore, dum satis acris
 Vis obeat pro textura cujusque reperta:
 Haud igitur redit ad nihilum res ulla, sed omnes
 Discidio redeunt in corpora materiai.

POSTREMO pereunt imbres, ubi eos pater æther
 In gremium matris terrai præcipitavit?
 At nitidæ surgunt fruges, ramiq̄ue virescunt
 Arboribus; crescunt ipsæ, sætuque gravantur:
 Hinc alitur porro nostrum genus, atque ferarum;
 Hinc lætas urbes pueris florere videmus,
 Frondiferasque novis avibus canere undique sylvas;
 Hinc fessæ pecudes pingues per pabula læta
 Corpora deponunt, et candens lacteus humor
 Uberibus manat distentis; hinc nova proles
 Artubus infirmis teneras lasciva per herbas
 Ludit, lacte mero mentes percussa novellas.
 Haud igitur penitùs pereunt quæcunque videntur;
 Quando alið ex alio reficit Natura, nec ullam
 Rem gigni patitur, nisi morte adjutam alienâ.

NUNC age, res quoniam docui non posse creari
 De nihilo, neque item genitas ad nil revocari;
 Ne quâ fortè tamen cœptes diffidere dictis,
 Quòd nequeunt oculis rerum ¹² primordia cerni;
 Accipe præterea, quæ corpora tute necesse est
 Confiteare esse in rebus, nec posse videri.

proportionné à l'union de ses principes. Rien donc ne s'anéantit , et la destruction n'est que la dissolution des éléments.

CES pluies que l'air fécond verse à grands flots dans le sein de notre mère commune vous paraissent perdues ? Mais par elles la terre se couvre de moissons , les arbres reverdissent , leur cîme s'élève , leurs rameaux se courbent sous le poids des fruits. Ce sont ces pluies salutaires qui fournissent aux hommes leurs aliments , et aux animaux leur pâture. De là cette jeunesse florissante qui peuple nos villes , ce nouvel essaim de chantres harmonieux qui font retentir nos bois. Voyez les troupeaux reposer dans les riants pâturages leurs membres fatigués d'embonpoint , et des ruisseaux d'un lait pur s'échapper de leurs mamelles tendues. Enivrés de cette douce liqueur , les tendres agneaux s'égayent sur le gazon , et essayent entre eux mille jeux folâtres. Les corps ne sont donc pas anéantis en disparaissant à nos yeux : la Nature forme de nouveaux êtres de leurs débris ; et ce n'est que par la mort des uns qu'elle accorde la vie aux autres.

Vous êtes convaincu maintenant , Memmius , que l'être ne peut sortir du néant , ni s'y perdre : mais pour dissiper les doutes que pourrait laisser dans votre esprit l'invisibilité des atomes , apprenez qu'il est des corps que l'œil n'aperçoit pas , et dont toutefois la raison reconnaît l'existence.

PRINCIPIO, venti vis verberat incita pontum,
Ingentisque ruit navis, et nubila differt;
Interdum rapido percurrens turbine campos,
Arboribus magnis sternit, montesque supremos
Sylvifragis vexat flabris; ita perfurit acri
Cum fremitu, sævitque minaci murmure pontus.
Sunt igitur venti nimirum corpora cæca,
Quæ mare, quæ terras, quæ denique nubila cœli
Verrunt, ac subito vexantia turbine raptant:
Nec ratione fluunt aliâ stragemque propagant,
Ac cùm mollis aquæ fertur natura repentè
Flumine abundantanti, quod largis imbribus auget
Montibus ex altis magnus decursus aquai,
Fragmina conjiciens sylvarum arbustaque tota;
Nec validi possunt pontes venientis aquai
Vim subitam tolerare: ita magno turbidus imbri,
Molibus incurrens validis cum viribus amnis,
Dat sonitu magno stragem, volvitque sub undis
Grandia saxa, ruit quæ quidquid fluctibus obstat.
Sic igitur debent venti quoque flamina ferri,
Quæ, veluti validum flumen, cùm procubuère,
Quamlibet in partem trudunt res ante, ruuntque
Impetibus crebris, interdum vortice torto
Corripiunt, rapidoque rotantia turbine portant.
Quare etiam atque etiam sunt venti corpora cæca;
Quandoquidem factis ac moribus, æmula magnis
Amnibus inveniuntur, aperto corpore qui sunt.

TEL est le vent, cet élément terrible dont la fureur soulève les ondes, submerge la masse des vaisseaux et disperse les nuages; dont les tourbillons rapides s'élancent dans les plaines, et couvrent la terre de la dépouille des plus grands arbres; dont le souffle destructeur tourmente la cime des monts, et fait bouillonner l'océan avec un affreux murmure. Le vent, quoique invisible, est donc un corps, puisqu'il balaye à la fois le ciel, la terre et la mer, et parsème l'air de leurs débris. C'est un fluide semblable à un fleuve dont le lit tranquille est gonflé tout-à-coup par les pluies abondantes qui roulent en torrent du haut des monts, chargées de la dépouille des forêts. Les ponts les plus solides ne peuvent soutenir le choc de l'onde déchainée : ces redoutables masses d'eau heurtent les digues, les font écrouler avec bruit, en emportent les rochers flottants, et renversent tous les obstacles qui s'opposent à leur fureur. C'est ainsi que les vents en courroux font tout plier sous l'effort de leur haleine : ils chassent leur proie devant eux, la terrassent, lui livrent mille assauts, l'enveloppent dans leurs tourbillons, et la font tourner rapidement dans le vague de l'atmosphère. Je le répète donc, le vent, quoique invisible, est un corps, puisqu'il ressemble dans sa nature et dans ses effets aux grands fleuves dont l'existence est sensible à tous les yeux.

TUM porro varios rerum sentimus odores;
 Nec tamen ad nares venientes cernimus unquam:
 Nec calidos æstus tuimur, nec frigora quimus
 Usurpare oculis, nec voces cernere suemus;
 Quæ tamen omnia corporeâ constare necesse est
 Naturâ, quoniam sensus impellere possunt:
 TANGERE ENIM ET TANGI, NISI CORPUS, NULLA POTEST RES.

DENIQUE fluctifrago suspensæ in littore vestes
 Uvescunt, eadem dispansæ in sole serescunt.
 At neque quo pacto persederit humor aquai
 Visu' est, nec rursum quo pacto fugerit æstu:
 In parvas igitur partes dispergitur humor,
 Quas oculi nullâ possunt ratione videre.
 Quin etiam, multis solis redeuntibus annis,
 Annulus in digito subtertenuatur habendo;
 Stillicidi casus lapidem cavat; uncus aratri
 Ferreus occultè decrescit vomer in arvis;
 Strataque jam volgi pedibus detrita viarum
 Saxea conspicimus; tum portas propter aliena
 Signa manus dextras ostendunt attenuari,
 Sæpe salutantùm tactu præterque meantùm:
 Hæc igitur minui, cum sint detrita, videmus;
 Sed quæ corpora decedant in tempore quoque,
 Invida præclusit speciem Natura videndi.
 Postremo quæcunque dies Naturaque rebus
 Paulatim tribuit moderatim crescere cogens,

NOUS n'apercevons pas les molécules déliées qui viennent frapper l'odorat; nous sentons pourtant les odeurs. L'œil humain ne saisit point la chaleur, le froid, le son; toutefois on ne peut leur refuser la nature des corps, puisqu'ils agissent sur les sens, et que LES CORPS SEULS ONT LE POUVOIR DE TOUCHER ET D'ÊTRE TOUCHÉS.

EXPOSEZ une étoffe au bord de la mer; l'humidité la pénètre: étendez-la au soleil; l'humidité s'en évapore. Cependant vous n'avez pas vu de fluide pénétrer le tissu de l'étoffe, ni s'en dégager à l'aide de la chaleur; c'est qu'alors l'eau, divisée en parties insensibles, échappe à la vue la plus perçante. Après un certain nombre de soleils, l'anneau qui brille à votre doigt s'amincit, les gouttes de la pluie cavent la pierre sous nos toits, le soc de la charrue s'émousse dans le sillon, les pierres dont nos rues sont pavées s'usent sous les pas du peuple, et aux portes de la ville la main droite des statues d'airain diminue sous les baisers continuels de la foule qui entre et qui sort. Nous remarquons avec le temps que ces corps ont souffert des pertes; mais des parties qui s'en séparent à tout moment, la Nature jalouse nous en a interdit la vue. Elle dérobe à nos yeux, et les molécules insensibles qui font croître lentement les corps, et les parties subtiles que leur ôte la vieillesse,

Nulla potest oculorum acies contenta tueri ;
 Nec porro quæcunque ævo macieque senescunt ;
 Nec mare quæ impendent vesco sale saxa peresa ,
 Quid quoque amittant in tempore cernere possis :
 Corporibus cæcis igitur Natura gerit res.

NEC tamen undique corporeâ stipata tenentur
 Omnia naturâ ; namque est in rebus ¹³ *inane*.
 Quod tibi cognôsse in multis erit utile rebus ,
 Nec sinet errantem dubitare , et quærere semper
 De summa rerum , et nostris diffidere dictis.

QUAPROPTER locus est intactus, inane vacansque :
 Quod si non esset , nullâ ratione moveri
 Res possent ; namque officium quod corporis extat ,
 Officere atque obstare , id in omni tempore adesset
 Omnibus : haud igitur quidquam procedere posset ,
 Principium quoniam cedendi nulla daret res :
 At nunc per maria ac terras sublimaque cœli ,
 Multa modis multis variâ ratione moveri
 Cernimus ante oculos ; quæ , si non esset inane ,
 Non tam sollicito motu privata carerent ,
 Quàm genita omnino nullâ ratione fuissent ;
 Undique materies quoniam stipata quiêsset.

PRÆTEREA , quamvis solidæ res esse putentur ,
 Hinc tamen esse licet raro cum corpore cernas :
 In saxis ac speluncis permanat aquarum

et les atomes imperceptibles que le sel rongeur de la mer enlève à ces rochers orgueilleux qui menacent son onde. La Nature n'agit donc qu'à l'aide de corps imperceptibles.

NE croyez pas cependant que tout l'espace soit rempli par la matière. Il existe du *vide*, mon cher Memmius. C'est une vérité dont vous sentirez plus d'une fois l'importance, qui fixera vos doutes, préviendra vos difficultés, et vous inspirera une juste confiance en mes écrits.

IL Y A donc un espace impalpable qu'on nomme le vide, sans lequel on ne peut concevoir le mouvement. Car le propre des corps étant de résister, ils ne cesseraient de se faire obstacle, et le mouvement serait impossible, parcequ'aucun corps ne commencerait à se déplacer. Cependant, sur la terre, dans l'onde, au ciel, mille mouvements divers frappent nos yeux; et sans vide, non-seulement les corps seraient privés de cette continuelle agitation, mais ils n'auraient pas même pu être engendrés, parceque la matière comprimée de toutes parts aurait languie dans une éternelle inertie.

D'AILLEURS, les corps les plus compactes ne sont-ils pas pénétrables? L'eau s'ouvre une issue à travers les rochers, et les voûtes des grottes sont humectées

50 L U C R E T I I L I B. I.

Liquidus humor, et uberibus flent omnia guttis:
 Dissupat in corpus sese cibus omne animantùm;
 Crescunt arbusta, et fœtus in tempore fundunt;
 Quòd cibus in totas usque ab radicibus imis
 Per truncos ac per ramos diffunditur omnes;
 Inter septa meant voces, et clausa domorum
 Transvolitant; rigidum permanat frigus ad ossa:
 Quod, nisi inania sint, quà possint corpora quæque
 Transire, haud ullâ fieri ratione videres.

DENIQUE, cur alias aliis præstare videmus
 Pondere res rebus, nihilo majore figurâ?
 Nam, si tantundem est in lanæ glomere quantum
 Corporis in plumbo est, tantundem pendere par est;
 Corporis officium est quoniam premere omnia deorsum,
 Contrà autem natura manet sine pondere inanis.
 Ergo quod magnum est æquè, leviusque videtur,
 Nimirum plus esse sibi declarat inanis;
 At contrà gravius plus in se corporis esse
 Dedicat, et multo vacui minùs intùs habere:
 Est igitur nimirum, id quod ratione sagaci
 Quærimus, admistum rebus quod inane vocamus.

ILLUD in his rebus, ne te deducere vero
 Possit, quod quidam fingunt, præcurrere cogor.
 Cedere squammigeris latices nitentibus aïunt,
 Et liquidas aperire vias; quia post loca pisces
 Linqunt, quò possint cedentes confluere undæ:

de larmes abondantes. Les aliments se répandent dans toutes les parties du corps de l'animal. Si les arbres croissent et se couvrent de fruits au temps marqué, c'est que , par des canaux invisibles, les sucres nourriciers se sont distribués des racines à la tige, et de la tige à tous les rameaux. Le son pénètre les murs et perce l'enclos des maisons : le froid se fait sentir jusqu'aux os. Pourrez-vous expliquer tous ces effets, sans admettre des vides par où les fluides s'insinuent ?

ENFIN, pourquoi cette différence sensible de pesanteur sous le même volume ? Si un flocon de laine contient autant de parties solides qu'une masse de plomb, elle doit tenir la balance en équilibre, puisque le propre de la matière est de tendre en bas, et que le vide seul est par sa nature dépourvu de pesanteur. Ainsi, de deux corps compris sous la même surface, le plus léger est celui qui renferme le plus de vide, et le plus pesant celui qui a le moins d'interstices et le plus de densité. La raison vous montre donc clairement en eux l'existence d'un vide disséminé.

MAIS, pour ne vous laisser aucun nuage, je me hâte de prévenir un raisonnement captieux dont s'appuient quelques philosophes. Ils soutiennent que, comme l'onde ouvre au poisson une voie liquide, en lui succédant dans l'espace qu'il abandonne, les corps peuvent

Sic alias quoque res inter se posse moveri,
Et mutare locum, quamvis sint omnia plena.

SCILICET id falsâ totum ratione receptum est:
Nam quò squammigeri poterunt procedere tandem,
Ni spatium dederint latices? concedere porrò
Quò poterunt undæ, cùm pisces ire nequibunt?
Aut igitur motu privandum est corpora quæque,
Aut esse admistum dicendum est rebus inane,
Unde initum primum capiat res quæque movendi.

POSTREMO duo de concursu corpora lata
Si cita dissiliant, nempe aër omne necesse est
Inter corpora quod fuvat, possidat inane;
Is porrò quamvis circùm celerantibus auris
Confluat, haud poterit tamen uno tempore totum
Compleri spatium; nam primùm quemque necesse est
Occupet ille locum, deinde omnia possideantur.

QUOD ¹⁴ si fortè aliquis, cùm corpora dissiluère,
Tum putat id fieri, quia se condenseat aër,
Errat; nam vacuum tum fit quod non fuit ante,
Et repletur item vacuum quod constitit ante;
Nec tali ratione potest densariet aër;
Nec, si jam posset, sine inani posset, opinor,
Se ipse in se trahere et partes conducere in unum:
Quapropter, quamvis causando multa moreris,
Esse in rebus inane tamen fateare necesse est.

se mouvoir de la même manière, et se déplacer au milieu du plein.

MAIS ce reflux de l'onde suppose un premier mouvement. Car, comment les poissons pourront-ils avancer, si les eaux ne leur ont laissé un espace vide? et où les eaux reflueront-elles, si les poissons n'ont pu avancer? Il faut donc ou priver les corps de leur mouvement, ou reconnaître un espace vide qui en soit le principe.

SÉPAREZ rapidement deux surfaces planes appliquées l'une sur l'autre; il se forme entre elles un vide que l'air ne peut remplir tout entier à la fois. Malgré la vitesse de cet élément subtil, il n'occupe tout l'espace qu'après s'être emparé d'abord des extrémités.

EN VAIN prétendez-vous qu'après la séparation des deux surfaces, l'espace intermédiaire ne se remplit qu'en vertu d'une condensation antérieure : car il se forme un vide qui n'existait pas auparavant, et le vide déjà existant se remplit. D'ailleurs l'air ne peut se condenser, comme vous le supposez; et quand cela serait possible, il ne pourrait sans vide rapprocher ses parties, et les ramasser sous un volume beaucoup moindre. Ainsi, par quelques objections que vous cherchiez à vous échapper, vous ne pouvez méconnaître l'existence du vide.

MULTAQUE præterea tibi possum commemorando
 Argumenta, fidem dictis conradere nostris;
 Verùm animo satis hæc vestigia parva sagaci
 Sunt, per quæ possis cognoscere cætera tutè:
 Namque canes ut montivagæ persæpe ferai
 Naribus inveniunt intectas fronde quietes,
 Cùm semel institerunt vestigia certa viai;
 Sic aliud ex alio per te tutè ipse videre
 Talibus in rebus poteris, cæcasque latebras
 Insinuare omnes, et verum protrahere inde.
 Quod si pigrâris, paulumve abscesseris ab re,
 Hoc tibi de plano possum promittere, Memmî;
 Usque adeo largos haustus de fontibu' magnis,
 Lingua meo suavis diti de pectore fundet,
 Ut verear ne tarda prius per membra senectus
 Serpat, et in nobis vitaï claustra resolvat,
 Quam tibi de quâvis unâ re versibus omnis
 Argumentorum sit copia missa per aures.

SED nunc jam repetam cœptum pertexere dictis.
 Omnis, ut est, igitur per se Natura ¹⁵ duabus
 Consistit rebus; nam corpora sunt, et inane,
 Hæc in quo sita sunt, et quâ diversa moventur:
 Corpus enim per se communis dedit esse
 Sensus, quo nisi prima fides fundata valebit,
 Haud erit occultis de rebus quo referentes,
 Confirmare animi quidquam ratione queamus.

JE POURRAIS à ces preuves joindre d'autres raisons qui donneraient un nouveau poids à la vérité ; mais ces traces légères suffisent à votre pénétration , et vous pourrez sans moi découvrir le reste. Ainsi que l'animal élevé pour la chasse , après avoir saisi la trace de la proie , va la surprendre sous l'épais feuillage qui lui sert d'asyle ; de même , en marchant de conséquences en conséquences , vous pénétrerez tous les secrets de la Nature , et vous forcerez la vérité dans ses retraites. Mais si votre esprit hésite à me suivre et se refuse encore à la conviction , apprenez à quoi s'engage votre ami. Les grandes sources où mon génie s'est abreuvé s'ouvriront pour vous ; la vérité coulera de mes lèvres à grands flots ; et la vieillesse à pas lents aura gagné nos membres et délié les principes de notre vie , avant que j'aie épuisé cette multitude de choses qu'il me reste à vous développer.

MAIS reprenons la chaîne de nos raisonnements. La Nature résulte donc de deux principes existants par eux-mêmes ; les corps , et le vide où nagent les corps , et à l'aide duquel ils se meuvent. L'existence des corps nous est démontrée par le témoignage des sens ; fondement inébranlable de la certitude , sans lequel la raison abandonnée à elle-même nous égare dans un dédale d'obscurités. Quant à l'espace que nous appelons *vide* , s'il

Tum porrò locus ac spatium quod *inane* vocamus,
 Si nullum foret, haud usquam sita corpora possent
 Esse; neque omnino quàquam diversa meare,
 Id quod jam supera tibi paulo ostendimus ante.

PRÆTEREA nihil est, quod possis dicere ab omni
 Corpore sejunctum, secretumque esse ab inani,
 Quod quasi tertia sit numero natura reperta;
 Nam quodcunque erit, esse aliquid debet id ipsum
 Augmine vel grandi, vel parvo denique, dum sit;
 Cui si tactus erit, quamvis levis exiguusque,
 Corporum augebit numerum summamque sequetur;
 Sin intactile erit, nullâ de parte quod ullam
 Rem prohibere queat per se transire meantem:
 Scilicet hoc id erit vacuum, quod *inane* vocamus.

PRÆTEREA, per se quodcunque erit, aut faciet quid,
 Aut aliis fungi debet agentibus ipsum,
 Aut erit ut possint in eo res esse gerique:
 At facere et fungi sine corpore nulla potest res,
 Nec præbere locum porro, nisi inane vacansque.
 Ergo præter inane et corpora, tertia per se
 Nulla potest rerum in numero natura relinqui,
 Nec quæ sub sensus cadat ullo tempore nostros,
 Nec ratione animi quam quisquam possit apisci.

NAM quæcunque cluent, aut his conjuncta duabus
 Rebus ea invenies, aut horum eventa videbis:

n'existait pas, les corps ne seraient situés nulle part et ne pourraient se mouvoir, comme je viens de vous en convaincre.

OUTRE l'espace et le vide, nous ne connaissons point dans la Nature une troisième classe d'êtres, indépendante de ces deux principes. Car tout ce qui existe a nécessairement une étendue grande ou petite, sans quoi il n'existerait pas. Cette étendue est-elle sensible au toucher? quoique déliée et imperceptible, elle sera rangée au nombre des corps, elle en suivra les lois. Si au contraire elle est impalpable, si aucun de ses points ne résiste à la pénétration, nous l'appelons *vide*.

EN GÉNÉRAL, tous les êtres connus sont actifs, ou soumis à l'action des autres, ou fournissent un espace à l'existence et au mouvement. Il n'y a que les corps qui soient actifs ou passifs : il n'y a que le vide qui ouvre un champ à leur activité. Il n'existe donc pas dans la Nature un troisième ordre d'êtres : les sens ne peuvent l'apercevoir, ni l'esprit humain s'en former une idée.

TOUT ce qui n'est ni matière ni vide, est propriété ou accident de l'un ou de l'autre. *Les propriétés* sont

I.

P

Conjunctum est id, quod nunquam sine pernicali
 Discidio potis est sejungi seque gregari;
 Ponderis uti saxi, calor ignibus, liquor aquarum,
 Tactus corporibus cunctis, intactus inani:
 Servitium contra, libertas, divitiarumque,
 Paupertas, bellum, concordia, cetera quorum
 Adventu manet incolumis Natura, abituque
 Haec soliti sumus, ut par est, *eventa* vocare.

TEMPUS¹⁶ item per se non est, sed rebus ab ipsis
 Consequitur sensus, transactum quid sit in aëvo,
 Tum quæ res instet, quid porro deinde sequatur;
 Nec per se quemquam tempus sentire fatendum est,
 Semotum ab rerum motu placidaque quiete.

DENIQUE Tyndaridem raptam, belloque subactas
 Trojugenas gentes cum dicunt¹⁷ esse, videndum est
 Ne fortè hæc per se cogant nos esse fateri;
 Quando ea sæcla hominum, quorum hæc eventa fuere,
 Irrevocabilis abstulerit jam præterita ætas?
 Namque aliud rebus, aliud regionibus ipsis
 Eventum dici poterit, quodcumque erit actum.

DENIQUE materies si rerum nulla fuisset,
 Nec locus ac spatium res in quo quæque geruntur,
 Nunquam Tyndaris formæ conflatus amore,
 Ignis Alexandri Phrygio sub pectore gliscens,
 Clara accendisset sævi certamina belli;

inséparables du sujet, et ne cessent que par sa destruction : telle est la pesanteur dans les pierres, la chaleur dans le feu, la fluidité dans l'eau, la tangibilité dans les corps, sa négation dans le vide. *Les accidents*, comme la servitude et la liberté, les richesses et la pauvreté, la paix et la guerre, ne sont que des manières d'être dont la présence ou l'absence n'altère pas le fonds du sujet.

LE TEMPS n'est pas non plus un être subsistant par lui-même. C'est par l'existence continuée des corps, que l'esprit s'accoutume à distinguer le passé du présent et de l'avenir. Personne ne conçoit la durée isolée et indépendante du mouvement ou du repos de la matière.

ENFIN, quand on vous parle de l'enlèvement d'Hélène et du sort malheureux des Troyens, observez qu'il ne s'agit pas d'êtres actuels, puisque le temps a englouti sans retour les siècles marqués par ces événements, et que les accidents se rapportent tous ou aux corps ou à l'espace.

SANS matière et sans vide, jamais l'amour n'eût embrasé le cœur du prince phrygien ; jamais la beauté d'Hélène n'eût allumé l'incendie fameux d'une guerre cruelle ; et jamais une machine énorme, construite à l'insu des Troyens, n'eût vomi de son flanc des ba-

Nec clam durateus Trojanis Pergama partu
 Inflammasset equus nocturno Grajugenarum :
 Perspicere ut possis res gestas funditùs omnes,
 Non ita uti corpus per se constare nec esse,
 Nec ratione cluere eâdem quâ constat inane;
 Sed magis ut meritò possis eventa vocare
 Corporis atque loci res in quo quæque gerantur.

CORPORA sunt porro partim primordia rerum,
 Partim concilio quæ constant principiorum;
 Sed quæ sunt rerum primordia, nulla potest vis
 Stringere; nam solido vincunt ea corpore demum.

ETSI difficile esse videtur credere, quidquam
 In rebus solido reperiri corpore posse;
 Transit enim fulmen cæli per septa domorum,
 Clamor ut ac voces; ferrum candescit in igne,
 Dissiliuntque fero ferventia saxa vapore;
 Conlabefactatus rigor auri solvitur æstu;
 Tum glacies æris flammâ devicta liquescit;
 Permanat calor argentum penetræque frigus,
 Quando utrumque, manu retinentes pocula ritè :
 Sensimus infuso lympharum rore supernè :
 Usque adeo in rebus solidi nihil esse videtur.

SED quia vera tamen ratio naturaque rerum
 Cogit, ades, paucis dum versibus expediamus,

taillons armés pour la destruction de Pergame. Vous voyez donc que tous ces événements qui troublent notre globe, n'ont pas une existence réelle comme les corps, ni la même nature que le vide, mais sont de simples modifications de ces deux principes.

Nous comprenons sous le nom de corps, soit les éléments de la Nature, soit les composés qui en résultent. Les éléments sont inaltérables et indestructibles; leur solidité triomphe de toutes les attaques.

ON AURA peut-être de la peine à concevoir dans la Nature, des corps parfaitement solides, sur-tout en considérant que la foudre, ainsi que le son, perce l'épaisseur des murs, que le fer blanchit dans la fournaise, que la pierre vole en éclats du sein des volcans, que l'or perd sa dureté et devient fluide dans le creuset, que l'airain domté par la flamme fond comme la glace, que la chaleur et le froid des liqueurs se font sentir à travers les parois d'une coupe d'argent, qu'enfin nous n'avons l'expérience d'aucun corps parfaitement solide.

MAIS puisque la philosophie, ou plutôt la Nature elle-même nous mène à cette vérité, apprenez en peu

Esse ea quæ solido atque æterno corpore constant,
 Semina quæ rerum primordiaque esse docemus,
 Unde omnis rerum nunc constet summa creata.

PRINCIPIO, quoniam duplex natura duarum
 Dissimilis rerum longè constare reperta est,
 Corporis atque loci res in quo quæque geruntur,
 Esse utramque sibi per se puramque necesse est;
 Nam quâcunque vacat spatium, quod inane vocamus,
 Corpus, eâ non est; quâ porro cumque tenet se
 Corpus, eâ vacuum nequaquam constat inane.
 Sunt igitur solida ac sine inani corpora prima.

PRÆTEREA quoniam genitis in rebus inane est;
 Materiem circùm solidam constare necesse est,
 Nec res ulla potest verâ ratione probari
 Corpore inane suo celare atque intùs habere,
 Si non, quod cohibet, solidum constare relinquant:
 Id porro nihil esse potest, nisi materiai
 Concilium, quod inane queat rerum cohibere:
 Materies igitur, solido quæ corpore constat,
 Esse æterna potest, cùm cætera dissolvantur.

TUM porro si nil esset quod inane vacaret,
 Omne foret solidum; nisi contrâ corpora cæca
 Essent quæ loca complerent quæcunque tenerent,
 Omne quod est spatium vacuum constaret inane:
 Alternis igitur nimirum corpus inani

de mots , que les principes de la matière , les éléments du grand tout , sont solides et éternels.

D'ABORD , comme le corps et l'espace sont entièrement opposés par leur nature , il est nécessaire qu'ils existent l'un et l'autre purs et sans mélange. Il n'y a donc point de matière où s'étend l'espace , ni de vide dans le lieu qu'occupe la matière. Les éléments des corps ne renferment donc pas de vide dans leur tissu , c'est-à-dire , qu'ils sont parfaitement solides.

COMMENT les corps pourraient-ils être mêlés de vide , si ces vides n'étaient environnés de parties solides ? Ne serait-ce pas une contradiction de supposer du vide dans les corps , et de refuser la solidité aux cloisons qui environnent les vides ? Or , ces cloisons que sont-elles , sinon l'assemblage des éléments de la matière ? Ainsi , tandis que les corps se détruisent , les éléments , en vertu de leur solidité , subsistent éternellement.

EN TROISIÈME lieu , s'il n'y avait pas de vide , ce grand tout serait un solide parfait ; et au contraire , s'il n'existait pas des corpuscules qui remplissent exactement le lieu qu'ils occupent , l'univers ne serait qu'un vide immense. Le corps et l'espace sont donc respecti-

Distinctum est, quoniam nec plenum naviter extat,
 Nec porro vacuum. Sunt ergo corpora cæca,
 Quæ spatium pleno possint distinguere inane.

HÆC neque dissolvi¹⁸ plagis extrinsecùs icta
 Possunt, nec porro penitùs penetrata retexi,
 Nec ratione queunt alià tentata labare,
 Id quod jam superà tibi paulo ostendimus ante;
 Nam neque conlidi sine inani posse videtur
 Quidquam, nec frangi, nec findi in bina secando,
 Nec capere humorem neque item manabile frigus
 Nec penetralem ignem, quibus omnia conficiuntur;
 Et quàm quæque magis cohibet res intùs inane,
 Tam magis his rebus penitùs tentata labascit.
 Ergo si solida ac sine inani corpora prima
 Sunt, ita uti docui, sint hæc æterna necesse est.

PRÆTEREA, nisi materies æterna fuisset,
 Antehac ad nihilum penitùs res quæque redissent,
 De nihiloque renata forent quæcunque videmus:
 At, quoniam superà docui nil posse creari
 De nihilo, neque quod genitum est ad nil revocari;
 Esse immortalia primordia corpore debent,
 Dissolvi quò quæque supremo tempore possint,
 Materies ut suppeditet rebus reparandis:
 Sunt igitur solidà primordia simplicitate;
 Nec ratione queunt alià servata per ævum
 Ex infinito jam tempore res reparare.

vement distincts, puisqu'il n'existe ni plein ni vide parfait. Or ce sont les éléments de la matière, qui, par leur solidité, forment cette distinction.

LA SURFACE de ces corps premiers ne peut être endommagée par le choc, ni leur tissu par la pénétration : nulle action étrangère ne peut les altérer, comme je vous l'ai enseigné. En effet, on ne conçoit pas que sans vide un corps puisse être brisé, décomposé, ou même simplement divisé : il est inaccessible à l'humidité, au froid et à la chaleur, qui sont les agents ordinaires de la destruction. Aussi remarquons-nous que les corps sont d'autant plus en prise à ces causes de dépérissement, qu'ils renferment plus de vide dans leur tissu. Ainsi, de la solidité des éléments, suit nécessairement leur éternité.

S'ILS N'ÉTAIENT éternels, le monde serait déjà plus d'une fois tombé dans le néant, et en serait plus d'une fois ressorti. Mais, comme je vous ai enseigné que le néant ne produit et n'engloutit point les êtres, il est nécessaire que les éléments soient éternels, étant le terme de toute dissolution et le principe de toute reproduction. Ils sont donc simples et solides, sans quoi ils n'auraient pu se conserver pendant tant de siècles, bien loin de fournir de toute éternité à la renaissance des êtres.

DENIQUE, si nullam finem Natura parâsset
 Frangendis rebus, jam corpora materiaï
 Usque redacta forent, ævo frangente priore,
 Ut nihil ex illis à certo tempore posset
 Conceptum, summum ætatis pervadere florem:
 Nam quidvis citiùs dissolvi posse videmus,
 Quàm rursùs refici; quapropter longa diei
 Infinitæ ætas anteacti temporis omnis,
 Quod fregisset adhuc disturbans dissolvensque,
 Id nunquam reliquo reparari tempore posset.
 At nunc nimirum frangendi reddita finis
 Certa manet; quoniam refici rem quamque videmus,
 Et finita simul generatim tempora rebus
 Stare, quibus possint ævi contingere florem.

HUC accedit uti, solidissima materiaï
 Corpora cùm constant, possint tamen omnia reddi
 Mollia, quæ fiant aër, aqua, terra, vapores,
 Quo pacto fiant et quâ vi cumque genantur;
 Admistum quoniam simul est in rebus inane.
 At contrà, si mollia sint primordia rerum,
 Unde queant validi silices ferrumque creari,
 Non poterit ratio reddi; nam funditùs omnis
 Principio fundamenti Natura carebit:
 Sunt igitur solidâ pollentia simplicitate,
 Quorum condenseo magis omnia conciliatu
 Arctari possunt, validasque ostendere vires.

ENFIN, si la Nature n'avait prescrit des bornes à la divisibilité de la matière, les éléments du grand tout, minés par la révolution de tant de siècles écoulés, seraient réduits à un tel degré d'épuisement, que les corps résultants de leur union ne pourraient parvenir à la maturité. La dissolution des corps étant plus prompte que leur reproduction, les pertes que les siècles précédents leur auraient fait subir, ne pourraient être réparées par les temps qui suivraient. Mais, comme dans la nature nous voyons constamment les réparations proportionnées aux pertes, et tous les êtres arriver dans des temps fixes à leur degré de perfection, il faut en conclure que la divisibilité de la matière a des limites invariables et nécessaires.

MALGRÉ cette solidité des éléments, comme tous les corps sont mêlés de vide, il n'y en a pas un qui ne puisse s'amollir, et prendre la nature de l'eau, de l'air, de la terre et du feu. Au contraire, avec des principes mous, il serait impossible d'expliquer la formation des cailloux et du fer. La Nature n'aurait plus de base solide dans ses ouvrages. Les éléments de la matière sont donc simples et solides; et c'est leur union plus ou moins étroite qui donne aux corps leur dureté et leur résistance.

DENIQUE jam quoniam generatim reddita finis
 Crescendi rebus constat vitamque tuendi,
 Et quid quæque queant per fœdera Naturai,
 Quid porro nequeant, sancitum quandoquidem exstat,
 Nèc commutatur quidquam, quin omnia constant
 Usque adeo, variæ volucres ut in ordine cunctæ
 Ostendant maculas generales corpori inesse;
 Immutabile materiæ quoque corpus habere
 Debent nimirum: nam si primordia rerum
 Commutari aliquâ possent ratione revicta,
 Incertum quoque jam constet, quid possit oriri,
 Quid nequeat, finita potestas denique cuique
 Quânam sit ratione atque altè terminus hærens;
 Nec toties possent generatim sæcla referre
 Naturam, motus, victum, moresque parentum.

TUM porro quoniam extremum cujusque cacumen
 Corporis ¹⁹ est aliquod, nostri quod cernere sensus
 Jam nequeunt; id nimirum sine partibus exstat,
 Et minimâ constat naturâ; nec fuit unquam
 Per se secretum, neque posthac esse valebit;
 Alterius quoniam est ipsum pars primaque et ima;
 Inde aliæ atque aliæ similes ex ordine partes,
 Agmine condenso naturam corporis explent:
 Quæ quoniam per se nequeunt constare, necesse est
 Hære, ut nequeant ullâ ratione revelli:
 Sunt igitur solidâ primordia simplicitate,

ENFIN la Nature a prescrit des bornes à l'accroissement et à la durée des corps; elle a réglé la mesure de leur pouvoir. Les espèces ne changent jamais; les générations se suivent sans altération; les différentes classes d'oiseaux ont constamment certaines taches affectées à leur espèce, qui la caractérisent. Pourquoi les éléments ne seraient-ils pas immuables comme les espèces? Si une force étrangère peut en triompher, on n'entend plus rien à la marche de la Nature; on ne sait ce qui peut ou ne peut point être produit, comment la puissance des êtres est bornée par leur nature même, ni pourquoi les siècles ramènent les mêmes tempéraments, les mêmes mouvements, la même manière de vivre et les mêmes mœurs dans les générations différentes.

EN UN MOT, l'extrémité d'un atome étant un point délicat qui échappe aux sens, doit être dépourvu de parties: c'est le plus petit corps de la nature, ou plutôt ce n'est pas un corps, puisqu'il n'a jamais existé et n'existera jamais isolé; ce n'est qu'une partie extrême, qui, jointe à d'autres parties de même nature, forme la masse de l'atome. Si donc les éléments de l'atome ne peuvent exister à part, il faut que leur union soit si intime, qu'aucune force ne les puisse séparer. Ainsi les éléments de la matière sont simples et solides, étant composés de parties infiniment déliées, dont l'union est

Quæ minimis stipata cohærent partibus arcè;
 Non ex ullorum conventu conciliata,
 Sed magis æternâ pollentia simplicitate,
 Unde neque avelli quidquam, neque deminui jam
 Concedit Natura, reservans semina rebus.

PRÆTEREA, nisi erit minimum, parvissima quæque
 Corpora constabunt ex partibus infinitis;
 Quippe ubi dimidiæ partis pars semper habebit
 Dimidiam partem, nec res perfiniet ulla :
 Ergo rerum inter summam minimamque quid escit?
 Non erit ut distent; nam, quamvis funditùs omnis
 Summa sit infinita, tamen parvissima quæ sunt
 Ex infinitis constabunt partibus æquè :
 Quoi quoniam ratio reclamat vera, negatque
 Credere posse animum; victus fateare necesse est,
 Esse ea quæ nullis jam prædita partibus exstent,
 Et minimâ constant naturâ; quæ quoniam sunt,
 Illa quoque esse tibi solida atque æterna fatendum.

DENIQUE, nî minimas in partes cuncta resolvi
 Cogere consuèssset rerum Natura creatrix,
 Jam nihil ex illis eadem reparare valeret;
 Propterea quia, quæ multis sunt partibus aucta,
 Non possunt ea quæ debet genitales habere
 Materies, varios connexus, pondera, plagas,
 Concursus, motus, per quæ res quæque geruntur.

le fruit, non pas d'un assemblage hétérogène, mais de l'éternelle simplicité des atomes. Ainsi la Nature, voulant en faire la base de ses ouvrages, n'a pas permis qu'aucune partie pût se détacher ou s'échapper de ces corps si essentiels à ses vues.

D'AILLEURS, si vous n'admettez dans la nature un dernier terme de division, les plus petits corps seront composés d'une infinité de parties, puisqu'il y aura un progrès de moitiés divisibles en d'autres moitiés, jusqu'à l'infini. Quelle différence y aura-t-il donc entre la masse la plus énorme et le plus petit corps? Quand vous supposeriez d'un côté le grand tout, l'atome imperceptible ne lui cède en rien, étant lui-même composé d'une infinité de parties. Mais, comme la raison se récrie contre une conséquence aussi insensée, vous êtes forcé de reconnaître des corpuscules simples, qui soient les derniers termes de la division; et cet aveu vous conduit à celui de leur solidité et de leur éternité.

ENFIN si la Nature, en détruisant les êtres, ne les réduisait en leurs parties extrêmes, ces débris ne pourraient lui servir à former d'autres corps: car étant encore susceptibles de division, ils n'auraient pas la sorte de liens, de pesanteur, de choc, de rencontres et de mouvements, qui convient à la matière générante, et sans laquelle il ne peut y avoir de composition.

PORRO, si nulla est frangendis reddita finis
 Corporibus, tamen ex æterno tempore quædam
 Nunc etiam superare necesse est corpora rebus,
 Quæ nondum clueant ullo tentata periclo :
 At quoniam fragili naturâ prædita constant,
 Discrepat æternum tempus potuisse manere,
 Innumerabilibus plagis vexata per ævum.

QUAPROPTER qui materiem rerum esse putarunt
 Ignem, atque ex igni summam consistere solo,
 Magnoperè à vera lapsi ratione videntur.
 Heraclitus 2º inquit quorum dux prælia primus,
 Clarus ob obscuram linguam, magis inter inanes
 Quàmde graves inter Graïos qui vera requirunt :
 OMNIA enim stolidi magis admirantur amanteque,
 Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt;
 Veraque constituunt, quæ bellè tangere possunt
 Aures, et lepido quæ sunt fucata sonore.

NAM cur tam variæ res possent esse, requiro
 Ex vero si sunt igni puroque creatæ;
 Nil prodesset enim calidum densarier ignem
 Nec rarefieri, si partes ignis eamdem
 Naturam, quam totus habet super ignis, haberent;
 Acrior ardor enim conductis partibus esset,
 Languidior porro disjectis disque supatis;
 Amplius hoc fieri nihil est quod posse rearis,

MAIS supposons que la divisibilité des éléments n'ait pas de bornes ; au moins vous ne pouvez nier qu'il n'existe de toute éternité, des corps qui n'ont jamais reçu d'atteinte. Mais, s'ils sont fragiles de leur nature, comment ont-ils pu résister aux assauts continuels que les siècles leur ont livrés ?

AINSI, ceux qui ont regardé le feu comme le seul principe de cet univers, sont tombés dans une erreur bien grossière. A la tête de ces philosophes marche Héraclite, auquel un langage obscur attira dans la Grèce la vénération des hommes superficiels, mais non pas des sages accoutumés à réfléchir. Car LA STUPIDITÉ n'admire que les opinions cachées sous des termes mystérieux : une harmonie agréable et un coloris brillant sont pour elle le sceau de la vérité.

JE DEMANDE donc à Héraclite, comment le feu seul, avec les propriétés que nous lui connaissons, peut avoir produit cette variété de corps qui frappe nos yeux ? Condensez ou raréfiez la flamme tant que vous voudrez, si les parties ont la même nature que le tout, vous n'en obtiendrez qu'une chaleur plus considérable en rapprochant les éléments, ou moins sensible en les éloignant ; bien loin de former tant de

Talibus in causis; nedum variantia rerum
Tanta queat densis rarisque ex ignibus esse.

ATQUE hi si faciant admistum rebus inane,
Densari poterunt ignes rarisque relinqui:
Sed, quia multa sibi cernunt contraria, mussant,
Et fugitant in rebus inane relinquere purum, et
Ardua dum metuunt, amittunt vera viai;
Nec rursus cernunt, exempto rebus inani,
Omnia densari, fierique ex omnibus unum
Corpus, nil ab se quod possit mittere raptim,
Æstifer ignis uti lumen jacet atque vaporem;
Ut videas non è stipatis partibus esse.

QUOD si fortè ullâ credunt ratione potesse
Ignes in cœtu stingui mutareque corpus,
Scilicet ex ulla facere id si parte reparcent,
Occidet ad nihilum nimirum funditùs ardor
Omnis, et ex nihilo fient quæcunque creantur;
Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuò hoc mors est illius quod fuit ante:
Proinde aliquid superare necesse est incolume ollis,
Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes,
De nihiloque renata virescat copia rerum.

NUNC igitur, quoniam certissima corpora quædam
Sunt, quæ conservant naturam semper eandem,
Quorum aditu aut abitu, mutatoque ordine, mutant

corps divers par la condensation ou la raréfaction du feu.

ENCORE si ces philosophes reconnaissaient le vide, on leur accorderait la condensation et la raréfaction du feu ; mais, comme ce principe heurte de front leur système et les conduit à des contradictions, ils n'osent l'admettre, et ils s'écartent du vrai chemin par les difficultés qu'ils y rencontrent. Ils ne voient pas qu'en bannissant le vide de la nature, tous les corps n'en forment plus qu'un, dont les parties fortement condensées ne peuvent s'échapper comme la lumière et la chaleur, qui, en s'élançant du feu, détruisent évidemment le système de la condensation absolue.

D'UN autre côté, s'obstiner à soutenir que les parties du feu s'éteignent et changent de nature en se réunissant, c'est anéantir visiblement le feu élémentaire, et par conséquent faire sortir les corps du néant ; puisqu'un être ne peut franchir les bornes de son essence par voie de transmutation, sans cesser d'être ce qu'il était auparavant. Il faut donc conserver aux éléments du feu leur nature, sans quoi tous les corps auront été anéantis, et ce grand tout sera le produit du néant.

PUIS donc qu'il existe dans la nature des corpuscules dont l'essence est immuable, dont l'augmentation, la diminution et les différentes combinaisons font changer

Naturam res et convertunt corpora sese,
 Scire licet non esse hæc ignea corpora rerum;
 Nil referret enim quædam decedere, abire,
 Atque alia attribui mutarique ordine quædam,
 Si tamen ardoris naturam cuncta tenerent;
 Ignis enim foret omnimodis quodcunque crearent.

VERUM, ut opinor, ita est; sunt quædam corpora quorum
 Concursus, motus, ordo, positura, figuræ
 Efficiunt ignes, mutatoque ordine, mutant
 Naturam; neque sunt igni simulata, neque ullæ
 Præterea rei, quæ corpora mittere possit
 Sensibus, et nostros adjectu tangere tactus.

DICERE porro ignem res omnes esse, neque ullam
 Rem veram in numero rerum constare, nisi ignem,
 (Quod facit hic idem) perdelirum esse videtur;
 Nam contrà sensus ab sensibus ipse repugnat,
 Et labefactat eos unde omnia credita pendent,
 Unde hic cognitus est ipsi, quem nominat ignem:
 Credit enim sensus ignem cognoscere verè;
 Cætera non credit, nihilo quæ clara minùs sunt:
 Quod mihi cùm vanum, tum delirum esse videtur.
 Quò referemus enim? Quid nobis certius ipsis
 Sensibus esse potest, quo vera ac falsa notemus?

PRÆTEREA, quare quisquam magis omnia tollat,
 Et velit ardoris naturam relinquere solam,

d'essence aux corps, on peut en conclure que ces corpuscules ne sont pas le feu. Qu'importerait d'y ajouter, d'en retrancher, ou d'en changer l'ordre, puisqu'ils n'en conserveraient pas moins leur brûlante nature, et ne pourraient engendrer que du feu?

VOICI donc, je pense, comment on doit concevoir la formation des êtres. Il existe des corps qui par leurs rencontres, leurs mouvements, leur ordre et leur situation, forment le feu, ou en changent la nature en changeant eux-mêmes de combinaisons. Ces éléments ne tiennent ni de la nature du feu, ni de celle d'aucun des corps dont les émanations frappent les sens et affectent nos organes.

DIRE, avec Héraclite, que le feu est tout, que le feu seul mérite le nom de corps, me paraît le comble de la folie : c'est combattre les sens par les sens mêmes ; c'est ébranler ces inébranlables fondements de la certitude, à la faveur desquels il a connu lui-même ce feu dont il abuse. Pourquoi ajoute-t-il foi au témoignage des sens quand il s'agit du feu, s'il le récuse pour les autres corps aussi sensibles ? Dans quelle source faut-il donc puiser la vérité ? Qui, mieux que les sens, nous fait distinguer le vrai du faux ?

D'AILLEURS, pourquoi reconnaître l'existence du feu au préjudice de celle des autres corps, plutôt que l'existence des autres corps au préjudice de celle du feu ?

Quam neget esse ignis, summam tamen esse relinquat?
 Æqua videtur enim dementia dicere utrumque.

QUA PROPTER, ²¹ qui materiem rerum esse putârunt
 Ignem, atque ex igni summam consistere posse;
 Et qui principium gignendis aëra rebus
 Constituere; aut humorem quicumque putârunt
 Fingere res ipsum per se; terramve creare
 Omnia, et in rerum naturas vertier omnes,
 Magnoperè à vero longèque errâsse videntur.
 Adde etiam qui conduplicant primordia rerum;
 Aëra jungentes igni, terramque liquori;
 Et qui quatuor ex rebus posse omnia rentur,
 Ex igni, terrâ atque animâ procreescere, et imbri.

QUORUM Acragantinus cum primis Empedocles est,
 Insula quem triquetris terrarum gessit in oris,
 Quam fluitans circùm magnis amfractibus æquor
 Ionium, glaucis aspergit virus ab undis,
 Angustoque fretu rapidum mare dividit undis
 Italiæ terrâi oras à finibus ejus:
 Hic est vasta Charybdis, et hîc Ætnæa minantur
 Murmura flammaram rursum se colligere iras,
 Faucibus eruptos iterum ut vis evomat ignes;
 Ad cœlumque ferat flammai fulgura rursum:
 Quæ cùm magna, modis multis miranda videtur
 Gentibus humanis regio; visendaque fertur
 Rebus opima bonis, multâ munita virûm vi;

Je ne vois pas qu'il y ait plus d'absurdité dans la seconde de ces exclusions, que dans la première.

C'EST DONC s'écarter de la vérité, que de donner le feu pour principe du grand tout. Portons le même jugement des philosophes qui ont attribué à l'air la formation de tous les corps; de ceux qui ont regardé l'eau comme la source des êtres; de ceux qui ont enseigné que la terre peut prendre la forme et la nature de tous les corps. Mettez encore dans la même classe ceux qui doublent les éléments, joignant l'air au feu, et l'eau à la terre; et ceux enfin qui les prennent tous les quatre, persuadés que la terre, l'eau, l'air et le feu réunis, peuvent produire tous les êtres.

A LA TÊTE de ces derniers est Empédocle d'Agri-gente, né sur les bords triangulaires de cette île fameuse que l'azur des flots ioniens baigne en serpentant, et sépare de l'Italie par un canal étroit et rapide. Là, mugit l'implacable Charybde; là, bouillonnant au fond de ses abîmes, l'Étna donne le signal d'une nouvelle guerre, menace de vomir un nouveau déluge de flammes, et de lancer encore au ciel les éclairs de sa bouche. Cette région féconde en prodiges, digne à jamais de la curiosité des voyageurs et de l'admiration du genre humain, ce séjour enrichi de tous les biens et défendu par un rempart de héros, n'a pourtant rien produit de plus

Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se,
 Nec sanctum magis et mirum carumque videtur;
 Carmina quin etiam divini pectoris ejus
 Vociferantur et exponunt præclara reperta,
 Ut vix humanâ videatur stirpe creatus:
 Hic tamen et superâ quos diximus, inferiores
 Partibus egregiè multis multòque minores,
 Quanquam multa bene ac divinitùs invenientes,
 Ex adyto tanquam cordis, responsa dedere
 Sanctiùs et multò certâ ratione magis, quàm
 Pythia, quæ tripode ex Phœbi lauroque profatur;
 Principiis tamen in rerum fecêre ruinas,
 Et graviter magni magno cecidêre ibi casu.

PRIMUM, quòd motus, exempto rebus inani,
 Constituunt, et res molles rarasque relinquunt,
 Aëra, solem, ignem, terras, animalia, fruges;
 Nec tamen admiscent in eorum corpus inane.

DEINDE quòd omnino finem non esse secandis
 Corporibus faciunt, neque pausam stare fragori,
 Nec prorsum in rebus minimum consistere quidquam;
 Cùm videamus id extremum cujusque cacumen
 Esse, quod ad sensus nostros minimum esse videtur;
 Conjicere ut possis, ex hoc quod cernere non quis
 Extremum quod habent, minimum consistere rebus.

HUC accedit item, quòd jam primordia rerum
 Mollia constituunt, quæ nos nativa videmus

estimable, de plus étonnant, de plus grand qu'Empédocle. Les vers qu'enfanta son génie divin, font retentir encore aujourd'hui l'univers de ses sublimes découvertes, et laissent en doute la postérité s'il eut une origine mortelle. Cependant ce fameux sage, et d'autres beaucoup moins illustres que lui, oracles plus surs et plus respectables que la Sibylle couronnée de lauriers sur le trépied d'Apollon, après avoir étonné le monde par la grandeur de leurs découvertes, ont erré dans l'explication des principes de la matière, écueil fatal où leur génie fit un naufrage mémorable.

D'ABORD ils supposent le mouvement en rejetant le vide; ils reconnaissent des corps mous et rares, tels que l'air, le soleil, le feu, la terre, les animaux, les végétaux, sans mêler de vide dans leur tissu.

ENSUITE ils ne bornent point la divisibilité de la matière, ni la section des corps, et ne reconnaissent pas dans la nature de parties extrêmes. Or, si l'extrémité des corps nous paraît leur dernier terme de division, l'extrémité de cette extrémité, que nous ne pouvons apercevoir, ne doit-elle pas être regardée comme le dernier terme de division de la nature?

AJOUTEZ que les principes qu'ils donnent à la matière sont des corps mous, dont la nature est de naître

Esse, et mortali cum corpore funditùs; atqui
Debeat ad nihilum jam rerum summa reverti,
De nihiloque renata virescere copia rerum:
Quorum utrumque quid à vero jam distet, habebas.

DEINDE inimica modis multis sunt atque venena
Ipsa sibi inter se; quare aut congressa peribunt,
Aut ita diffugient, ut, tempestate coortâ,
Fulmina diffugere atque imbres ventosque videmus.

DENIQUE quatuor ex rebus si cuncta creantur,
Atque in eas rursum res omnia dissolvuntur,
Qui magis illa queunt rerum primordia dici,
Quàm contrà res illorum retroque putari?
Alternis gignuntur enim, mutantque colorem
Et totam inter se naturam, tempore ab omni.

SIN ita fortè putas, ignis terræque coire
Corpus et aërias auras roremque liquorum,
Nil in concilio naturam ut mutet eorum;
Nulla tibi ex illis poterit res esse creata,
Non animans, non exanimo quid corpore, ut arbos;
Quippe suam quidque in cœtu variantis acervi
Naturam ostendet, mistusque videbitur aër
Cum terra simul, atque ardor cum rore manere.
At primordia gignundis in rebus oportet
Naturam clandestinam cæcamque adhibere;
Emineat ne quid, quod contrà pugnet, et obstet
Quò minùs esse queat propriè, quodcunque creatur.

et de périr. Ainsi ce grand tout aurait déjà été anéanti, et retiré de l'abîme du néant : deux erreurs que nous avons solidement réfutées.

D'AILLEURS, ces éléments sont ennemis et se détruisent les uns les autres. Ainsi, en se choquant, ils s'anéantiraient ou se dissiperaient, comme la foudre, les vents et la pluie poussés par un orage impétueux.

ENFIN, si les quatre éléments sont le centre de la formation et de la dissolution des êtres, quelle raison avez-vous de les donner pour principes des corps, plutôt que de leur donner les corps mêmes pour principes? Ne s'engendrent-ils pas tour-à-tour? ne changent-ils pas tour-à-tour de nature, de forme et d'essence?

SI VOUS prétendez au contraire que le feu, l'eau, la terre et l'air se réunissent sans changer de nature, il n'en pourra résulter aucun être, soit animé, soit végétant; vous n'aurez qu'un mélange confus d'air, d'eau, de terre et de feu, substances incompatibles qui déploieront chacune en particulier leurs propriétés. Or il est nécessaire que les principes agissent d'une manière secrète et invisible, de peur que leur nature dominant trop, n'empêche les corps qui en sont formés d'avoir un caractère propre et spécifique.

QUIN etiam repetunt à cælo atque ignibus ejus,
 Et primùm faciunt ignem se vertere in auras
 Aëris; hinc imbrem gigni; terramque creari
 Ex imbri; retroque à terra cuncta reverti,
 Humorem primùm, post aëra, deinde calorem,
 Nec cessare hæc inter se mutare, meare
 De cælo ad terram, de terra ad sidera mundi:
 Quod facere haud ullo debent primordia pacto;
 Immutabile enim quiddam superare necesse est,
 Nè res ad nihilum redigantur funditùs omnes;
 Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
 Continuò hoc mors est illius, quod fuit ante:
 Quapropter, quoniam, quæ paulò diximus ante,
 In commutatum veniunt, constare necesse est
 Ex aliis ea, quæ nequeant convertier unquam,
 Nè tibi res redeant ad nilum funditùs omnes:
 Quin potiùs tali naturâ prædita quædam
 Corpora constituas, ignem si fortè crearint,
 Posse eadem demptis paucis, paucisque tributis,
 Ordine mutato et motu, facere aëris auras;
 Sic alias aliis rebus mutarier omnes.

AT manifesta palam res indicat, inquis, in auras
 Aëris è terra res omnes crescere, alique;
 Et nisi tempestas indulget tempore fausto,

MAIS suivons la marche de leur système. Le premier élément, selon eux, est le feu qui prend sa source au ciel, et se change en air. De l'air est formée l'eau qui s'épaissit et devient terre. De la terre naissent en rétrogradant les autres éléments; l'eau d'abord, ensuite l'air et le feu. Cette chaîne de métamorphoses n'est jamais interrompue; et les éléments ne cessent de voyager du ciel à la terre, et de la terre au ciel. Or ces changements de formes sont incompatibles avec la nature des principes : le fonds doit en être immuable, si l'on n'aime mieux précipiter l'univers dans le néant; puisqu'un corps ne peut franchir les bornes de son essence, sans cesser aussitôt d'être ce qu'il était. Ainsi vos quatre éléments subissant, comme nous venons de le dire, des métamorphoses continuelles, il faut qu'ils soient eux-mêmes composés d'autres éléments immuables, ou que le monde tombe anéanti. Reconnaissez donc plutôt des corps tels, qu'après avoir formé le feu, en augmentant et en diminuant leur nombre, en changeant leur situation ou leur mouvement, de cette nouvelle combinaison puisse naître le fluide de l'air, ou toute autre substance.

MAIS il est évident, dites-vous, que tous les corps naissent de la terre, se nourrissent de ses sucs, et que, si la saison ne communique à l'air une température favorable, si la cime des arbres n'est mollement agitée par les pluies rafraîchissantes, si le soleil à son tour

Imbribus et tabe nimborum arbusta vacillant,
 Solque suâ pro parte fovet tribuitque calorem :
 Crescere non possint fruges, arbusta, animantes.

SCILICET, et nisi nos cibus aridus et tener humor
 Adjuvet, amisso jam corpore, vita quoque omnis
 Omnibus è nervis atque ossibus exsolvatur ;
 Adjutamur enim, dubio procul, atque alimur nos
 Certis ab rebus, certis aliæ atque aliæ res,
 Nimirum quia multa modis communia multis
 Multarum rerum in rebus primordia mista
 Sunt, ideò variis variæ res rebus aluntur ;
 Atque eadem magni refert primordia sæpe
 Cum quibus, et quali positurâ contineantur,
 Et quos inter se dent motus accipiantque ;
 Namque eadem cælum, mare, terras, flumina, solem
 Constituunt, eadem fruges, arbusta, animantes ;
 Verùm aliis alioque modo commista moventur :
 Quin etiam passim, nostris in versibus ipsis,
 Multa elementa vides multis communia verbis ;
 Cùm tamen inter se versus ac verba necesse est
 Confiteare et re et sonitu distare sonanti :
 Tantùm elementa queunt permutato ordine solo.
 At rerum quæ sunt primordia, plura ²² adhibere
 Possunt, unde queant variæ res quæque creari.

n'échauffe de ses feux les productions de la terre; ni les grains, ni les arbres, ni les animaux ne peuvent croître et se fortifier.

J'EN CONVIENS; et nous-mêmes si une nourriture solide, détremée dans une boisson salubre, ne nous soutient, nos membres s'épuisent bientôt, et le sentiment s'éteint dans tous les ressorts de la machine. Il faut à l'homme, ainsi qu'à tous les autres corps, des aliments propres à se nourrir; et si dans cet univers la moitié des êtres vit aux dépens de l'autre, c'est que chacun renferme en soi des principes communs à plusieurs. Il importe donc de considérer non seulement la nature des éléments, mais encore leur mélange, leur situation et leurs mouvements réciproques; car les principes à l'aide desquels ont été construits le ciel, la mer, la terre, les fleuves et le soleil, sont les mêmes qui, mêlés avec d'autres et diversement arrangés, ont formé les grains, les arbres et les animaux. Ne remarquez-vous pas dans ces vers que vous lisez, les mêmes lettres communes à plusieurs mots? Cependant les vers et les mots diffèrent beaucoup, soit par les idées qu'ils présentent, soit par le son qu'ils font entendre. Telle est la différence que met entre les corps l'arrangement seul des éléments. Mais les principes de la matière ont encore mille autres circonstances qui doivent jeter une variété infinie dans les résultats.

NUNC et ²³ Anaxagoræ scrutemur *Homæomeriam*,
 Quam Græci memorant, nec nostrâ dicere linguâ
 Concedit nobis patrii sermonis egestas;
 Sed tamen ipsam rem facilè est exponere verbis,
 Principium rerum quam dicit *Homæomeriam*.
 Ossa videlicet è paucillis atque minutis
 Ossibu'; sic et de paucillis atque minutis
 Visceribus viscus gigni, sanguenque creari
 Sanguinis inter se multis coeuntibu' guttis;
 Ex auriq̄ue putat micis consistere posse
 Aurum, et de terris terram concrecere parvis;
 Ignibus ex ignem, humorem ex humoribus esse:
 Cætera consimili fingit ratione putatq̄ue.

NEC tamen esse ullâ parte idem in rebus inane
 Concedit, neque corporibus finem esse secandis:
 Quare in utraque mihi pariter ratione videtur
 Errare, atque illi superâ quos diximus ante.

ADDE quòd imbecilla nimis primordia fingit,
 Si primordia sunt, simili quæ prædita constant
 Naturâ, atque ipsæ res sunt, æquèque laborant
 Et pereunt, neque ab exitio res ulla refrenat;
 Nam quid in oppressu valido durabit eorum,
 Ut mortem effugiat, lethi sub dentibus ipsis;
 Ignis? an humor? an aura? quid horum? sanguis? an ossa?
 Nil, ut opinor, ubi ex æquo res funditùs omnis
 Tam mortalis erit, quàm quæ manifesta videmus

APPROFONDISSONS maintenant l'*Homœométrie* d'Anaxagore : c'est le nom que lui donnent les Grecs ; et la disette de notre langue ne nous en fournit point. Mais il est facile de donner une idée claire de son système , de ce principe de la nature qu'il appelle *Homœométrie*. Les os , suivant lui , sont formés d'un certain nombre de petits os ; les viscères , d'un certain nombre de petits viscères : plusieurs gouttes de sang réunies donnent naissance au fluide qui coule dans nos veines ; plusieurs molécules d'or composent ce métal précieux ; le feu et l'eau naissent de particules de feu et d'eau ; et tous les corps , en un mot , de l'assemblage d'éléments similaires.

MAIS ce même philosophe ne donne pas d'accès au vide , ni de bornes à la divisibilité des corps : deux erreurs qui lui sont communes avec les philosophes que nous venons de réfuter.

AJOUTEZ que ses éléments sont trop fragiles ; si pourtant le nom d'éléments convient à des corpuscules de même nature que les corps , dont les ressorts sont aussi faibles et le tissu aussi exposé à la destruction. Supposez une attaque violente , et dites-moi lequel de vos éléments résistera au choc , se soutiendra contre les assauts du trépas ? Sera-ce le feu ? l'air ? l'eau ? le sang ? les os ? Non sans doute , puisque tous ces corps sont périssables comme ceux qui disparaissent tous les jours à nos

Ex oculis nostris aliquâ vi victa perire :
 At neque recidere ad nihilum res posse , neque autem
 Crescere de nihilo , testor res ante probatas.

PRÆTEREA, quoniam cibus auget corpus alitque ,
 Scire licet nobis venas, et sanguen, et ossa,
 Et nervos alienigenis ex partibus esse :
 Sive cibus omnes commisto corpore dicent
 Esse , et habere in se nervorum corpora parva ,
 Ossaque et omninò venas partesque cruoris ;
 Fiet uti cibus omnis et aridus, et liquor ipse ,
 Ex alienigenis rebus constare putetur ,
 Ossibus et nervis venisque et sanguine misto.

PRÆTEREA, quæcunque è terra corpora crescunt,
 Si sunt in terris, terras constare necesse est
 Ex alienigenis quæ terris exoriuntur ;
 Transfer item, totidem verbis utare licebit ;
 In lignis si flamma latet, fumusque, cinisque ,
 Ex alienigenis consistent ligna necesse est.

LINQUITUR hîc tenuis latitandi copia quædam,
 Id quod Anaxagoras sibi sumit, ut omnibus omnes
 Res putet immistas rebus latitare, sed illud
 Apparere unum cujus sint plura mista ,
 Et magis in promptu primâque in fronte locata ;
 Quod tamen à vera longè ratione repulsum est :
 Conveniebat enim fruges quoque sæpe minutas,

yeux. Il ne me reste donc qu'à vous renvoyer aux raisonnements par lesquels j'ai prouvé que rien ne naît de rien et ne se réduit à rien.

D'AILLEURS , puisque les aliments accroissent le corps en le nourrissant , il s'ensuit nécessairement que nos veines , notre sang , nos os et nos nerfs sont formés de parties hétérogènes. Si vous prétendez que les aliments sont des substances mélangées , qui contiennent en petit des nerfs , des os , des veines et des gouttes de sang ; alors ce seront nos nourritures et nos boissons elles-mêmes qui seront composées de parties hétérogènes.

ENSUITE , si tous les corps qui naissent de la terre sont renfermés en petit dans son sein , voilà donc la terre composée d'autant de parties diverses , qu'elle enfante de différentes productions. Vous pouvez raisonner de même de tous les autres composés. Si la flamme , la fumée et la cendre sont contenues dans le bois , les éléments du bois sont évidemment hétérogènes.

ANAXAGORE n'a plus qu'un moyen de se mettre à couvert : il en use , et prétend que les corps renferment en eux les éléments de mille autres ; mais que ceux-là seuls paraissent à l'œil , qui , répandus en plus grand nombre dans les corps et placés à la surface , sont par

Robore cum saxi franguntur, mittere signum
 Sanguinis, aut aliùm nostro quæ corpore aluntur;
 Cùm lapidi lapidem terimus, manare cruorem;
 Consimili ratione herbas quoque sæpe decebat,
 Et laticis dulces guttas, similique sapore
 Mittere, lanigeræ quali sunt ubera lactis;
 Scilicet et glebis terrarum sæpe friatis
 Herbarum genera, et fruges, frondesque videri
 Dispertita, atque in terris latitare minutè,
 Postremò in lignis cinerem fumumque videri,
 Cùm præfracta forent, ignesque latere minutos:
 Quorum nil fieri quoniam manifesta docet res,
 Scire licet non esse in rebus res ita mistas;
 Verùm semina multimodis immista latere
 Multarum rerum in rebus communia debent.

AT sæpe in magnis ²⁴ fit montibus, inquis, ut altis
 Arboribus vicina cacumina summa terantur
 Inter se, validis facere id cogentibus Austris,
 Donec fulserunt flammæ, fulgore coorto.
 Scilicet; et non est lignis tamen insitus ignis,
 Verùm semina sunt ardoris multa, terendo
 Quæ cùm confluxère, creant incendia silvis:
 Quòd si tanta foret silvis abscondita flamma,
 Non possent ullum tempus celarier ignes;
 Conficerent vulgò sylvas, arbusta cremarent.

cette raison plus exposés à la vue. Mais cette ressource lui est interdite par la saine philosophie : car il faudrait que les grains broyés par la meule laissassent apercevoir des traces ou de sang, ou des autres parties de notre corps auxquelles le blé s'unit ; il faudrait que deux cailloux heurtés fissent jaillir du sang, et que les herbes distillassent un lait aussi pur et aussi savoureux que celui de nos brebis. Il faudrait en divisant les glèbes y trouver en petit des herbes, des grains et des arbres ; et en brisant le bois, en tirer des parties imperceptibles de fumée, de cendre et de flamme. Mais, comme l'expérience se refuse à ces phénomènes, avouons que les éléments, sans être ainsi mélangés dans les corps, sont communs à tous, et arrangés diversement dans les êtres divers.

C E P E N D A N T , dites-vous, sur le sommet des hautes montagnes, les arbres poussés par un vent impétueux, entre-choquent souvent leur cîme, prennent feu, et font briller au loin des tourbillons de flamme. J'en conviens : mais il n'y a pas pour cela du feu dans le bois ; seulement un grand nombre de parties inflammables qui, rassemblées par le frottement, causent l'incendie des forêts. Si le bois renfermait tant de flamme, son ardeur ne pourrait un moment se contenir ; tous les jours elle consumerait les arbres et réduirait les forêts en cendre.

JAMNE vides igitur, paulò quod diximus ante,
 Permagni referre, eadem primordia sæpe
 Cum quibus, et quali positurâ contineantur,
 Et quos inter se dent motus accipiantque?
 Atque eadem paulò inter se mutata creare
 Ignes è lignis, quo pacto verba quoque ipsa
 Inter se paulò mutatis sunt elementis,
 Cùm *ligna* atque *ignes* distinctâ voce notemus?

DENIQUE jam quæcunque in rebus cernis apertis,
 Si fieri non posse putas, quin materiai
 Corpora consimili naturâ prædita fingas,
 Hâc ratione tibi pereunt primordia rerum;
 Fiet uti risu tremulo concussa cachinnent,
 Et lacrymis salsis humectent ora genasque.

NUNC age, quod superest cognosce et clarius audi;
 Nec me animi fallit quàm sint obscura; sed acri
 Percussit thyrsos laudis spes magna meum cor,
 Et simul incussit suavem mihi in pectus amorem
 Musarum, quo nunc instinctus, mente vigenti
 Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
 Trita solo; juvat integros accedere fontes,
 Atque haurire; juvatque novos decerpere flores,
 Insignemque meo capiti petere inde coronam,
 Unde prius nulli velârint tempora Musæ:
 Primum, quòd magnis doceo de rebus, et arctis

SENTEZ-VOUS maintenant la vérité que j'établissais tout-à-l'heure, qu'il est important de considérer le mélange des éléments, leurs dispositions, leurs mouvements réciproques; puisque avec un léger changement les éléments du bois formeront le feu, comme les mots latins *ligna* et *ignes*, composés presque des mêmes lettres, forment cependant deux sons très-distincts?

ENFIN, si vous ne pouvez expliquer les différents phénomènes de l'univers qu'en attribuant aux éléments la nature des êtres qu'ils composent, ç'en est fait des principes de la matière. Il faudra que vos éléments rient comme vous, et se baignent de larmes amères.

APPRENEZ maintenant, ô Memmius! les vérités qui me restent à vous découvrir. Je n'ignore pas qu'une nuit épaisse en dérobe la connaissance; mais l'espérance de la gloire aiguillonne mon courage, et verse dans mon ame la passion des Muses, cet enthousiasme divin qui m'élève sur la cîme du Parnasse, dans des lieux jusqu'alors interdits aux mortels. J'aime à puiser dans des sources inconnues; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles, et à ceindre ma tête d'une couronne brillante, dont les Muses n'ont encore paré le front d'aucun poète; d'abord, parceque mon sujet est grand, et que j'affranchis

Relligionum animos nodis exsolvere pergo;
 Deinde, quòd obscurâ de re tam lucida pango
 Carmina, Musæo contingens cuncta lepore:
 Id quoque enim non ab nulla ratione videtur;
 Sed veluti pueris absinthia tetra medentes
 Cùm dare conantur, priùs oras pocula circùm
 Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
 Ut puerorum ætas improvida ludificetur,
 Labrorum tenus, interea perpotet amarum
 Absinthî laticem, deceptaque non capiatur,
 Sed potiùs tali facto recreata valeat.
 Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur
 Tristior esse, quibus non est tractata, retroque
 Volgus abhorret ab hac, volui tibi suaviloquenti
 Carmine Pierio rationem exponere nostram,
 Et quasi Musæo dulci contingere melle;
 Si tibi fortè animum tali ratione tenere
 Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem
 Naturam rerum, quâ constet compta figurâ.

SED quoniam docui, solidissima materiai
 Corpora perpetuò volitare invicta per ævum,
 Nunc age, summa²⁵ ecquænam sit finis eorum,
 Nec ne sit, evolvamus; item, quod inane repertum est,
 Seu locus ac spatium res in quo quæque genantur,
 Pervideamus utrùm finitum funditùs omne
 Constet, an immensum pateat vel adusque profundum.

les hommes du joug de la superstition ; ensuite , parce que je répands des flots de lumière sur les matières les plus obscures , et les fleurs de la poésie sur les épines d'une philosophie aride . Et n'ai-je pas raison d'imiter ces médecins habiles , qui , pour engager les jeunes enfants à boire l'absinthe amère , dorent d'un miel pur les bords de la coupe , afin que leurs lèvres séduites par cette douceur trompeuse avalent sans défiance le noir breuvage ? innocent artifice , qui rend à leurs jeunes membres la vigueur de la santé . Ainsi , le sujet que je traite étant trop sérieux pour ceux qui n'y ont pas réfléchi , et rebutant pour le commun des hommes , j'ai emprunté le langage des Muses , j'ai corrigé l'amertume de la philosophie avec le miel de la poésie . Heureux si , séduit par les charmes de l'harmonie , vous ne quittez mon ouvrage qu'après y avoir puisé une profonde connaissance de la Nature !

JE VOUS ai enseigné que les solides éléments de la matière se meuvent de toute éternité à l'abri de la destruction . Examinons maintenant si la somme de ces éléments est infinie ou limitée ; si le vide dont nous avons établi l'existence , ce lieu , cet espace , ce théâtre éternel de l'action des corps , est fini , ou si son immensité et sa profondeur n'ont point de bornes .

OMNE quod est igitur nullâ regione viarum
 Finitum est; namque extremum debebat habere;
 Extremum porro nullius posse videtur
 Esse, nisi ultra sit quod finiat, ut videatur
 Quò, ²⁶ non longiùs, hæc sensûs natura sequatur:
 Nunc extra summam quoniam nihil esse fatendum est,
 Non habet extremum; caret ergo fine modoque;
 Nec refert quibus assistas regionibus ejus;
 Usque adeo quem quisque locum possedit, in omnes
 Tantundem partes infinitum omne relinquit.

PRÆTEREA, si jam finitum constituatur
 Omne quod est spatium, si quis procurrat ad oras
 Ultimus extremas, jaciatque volatile telum;
 Id validis utrùm contortum viribus ire,
 Quò fuerit missum, mavis, longèque volare,
 An prohibere aliquid censes, obstareque posse?
 Alterutrum fatearis enim, sumasque necesse est;
 Quorum utrumque tibi effugium præcludit, et omne
 Cogit ut exemptâ concedas fine patere;
 Nam sive est aliquid quod prohibeat officiatque
 Quo minu' quò missum est veniat, finique locet se;
 Sive foràs fertur; non est ea fini' profectò:
 Hoc pacto sequar, atque oras ubicunque locâris
 Extremas, quæram quid telo denique fiat:
 Fiet uti nusquam possit consistere finis,
 Effugiumque fugæ prolatet copia semper.

CE grand tout est infini ; car autrement il devrait avoir une extrémité. Mais un corps ne peut avoir d'extrémité, s'il n'a hors de lui quelque chose qui le termine, de manière que l'œil voie clairement qu'il ne peut se porter plus loin sur ce corps. Or, comme vous êtes forcé d'avouer qu'il n'y a rien au-delà du grand tout, vous ne pouvez non plus lui assigner d'extrémité, ni par conséquent lui prescrire de bornes. Il n'importe donc en quel lieu du monde vous soyez placé, puisque de tous côtés vous avez un espace infini en tout sens à parcourir.

EN SECOND lieu, si l'espace est borné, et que quelqu'un, placé à ses limites, lance avec force une flèche rapide, pensez-vous que le trait, après avoir fendu l'air, suivra sa direction, ou aimez-vous mieux qu'un obstacle extérieur lui ferme le passage et suspende son vol ? Car vous ne pouvez vous dispenser de choisir dans cette alternative. Or, quelque parti que vous preniez, vous êtes forcé d'ôter au grand tout les limites que vous osez lui assigner. Car, soit qu'un obstacle extérieur empêche le trait de parvenir au but, soit qu'il s'élançe plus loin, il est évident que vous n'avez pas trouvé l'extrémité. Je vous poursuivrai de cette manière, et partout où vous fixerez des bornes, je vous demanderai ce que deviendra la flèche. Ainsi, jamais vous ne trouverez les limites du monde : son immensité laissera toujours au trait un espace à parcourir.

PRÆTEREA spatium summaï totius omne ,
 Undique si inclusum certis consisteret oris ,
 Finitumque foret , jam copia materiaï
 Undique ponderibus solidis confluxêt ad imum ;
 Nec res ulla geni sub cœli tegmine posset ;
 Nec foret omninò cœlum neque lumina solis ;
 Quippe ubi materies omnis cumulata jaceret ,
 Ex infinito jam tempore subsidendo .

At nunc nimirum requies data principiorum
 Corporibus nulla est , quia nil est funditùs imum ,
 Quò quasi confluere , et sedes ubi ponere possint ;
 Semper et assiduo motu res quæque genuntur
 Partibus in cunctis , æternaque suppeditantur
 Ex infinito cita corpora materiaï .

POSTREMO ante oculos rem res finire videtur :
 Aër dissepit colles , atque aëra montes ;
 Terra mare , et contrà mare terras terminat omnes ;
 Omne quidem verò nihil est quod finiat extra :
 Est igitur natura loci spatiumque profundi ,
 Quod neque clara suo percurrere flumina cursu
 Perpetuo possint ævi labentia tractu ,
 Nec prorsum facere , ut restet minùs ire , meando :
 Usque adeo passim patet ingens copia rebus ,
 Finibus exemptis , in cunctas undique partes .

IPSA modum porro sibi rerum summa parare
 Ne possit , Natura tenet ; quia corpus inani ,

OUTRE cela, si la Nature avait environné de bornes le grand tout, la matière par sa pesanteur se serait rassemblée dans les lieux les plus bas. Dès-lors plus de productions sous la voûte des cieux; nous ne verrions plus ni l'azur du firmament, ni la lumière du soleil; la matière affaissée depuis tant de siècles ne serait plus qu'un amas d'atomes sans énergie. Au contraire, les principes élémentaires ne connaissent point le repos, parcequ'il n'y a point de lieu inférieur où ils puissent se rassembler et s'établir dans l'inaction. Ainsi, un mouvement continuél crée à chaque instant des êtres dans tous les points de l'espace, et l'infini est la source qui fournit sans cesse des flots d'une matière active et éternelle.

ENFIN nous voyons tous les corps bornés par d'autres corps; les montagnes par l'air, et l'air par les montagnes: la terre donne des rivages à la mer, qui à son tour environne les continents; mais ce vaste univers n'a rien hors de lui qui le termine. Telle est donc la nature de l'espace et du lieu, qu'un grand fleuve, après avoir coulé pendant l'éternité, bien loin d'arriver aux bornes de l'univers, ne serait pas plus avancé qu'au commencement de son cours. Ainsi le monde, dégagé de limites, s'étend à l'infini en tout sens.

D'AILLEURS, l'essence même de l'univers ne lui permet pas d'être fini : la Nature a voulu que la matière fût bornée par le vide, et le vide par la matière, afin de

Et quod inane autem est , finiri corpore cogit ;
 Ut sic alternis infinita omnia reddat :
 Aut etiam , alterutrum nisi terminet alterum eorum ;
 Simplice naturâ et pateat tantûm immoderatum ;
 Nec mare , nec tellus , nec cœli lucida templa ,
 Nec mortale genus , nec Divûm corpora sancta
 Exiguum possent horaï sistere tempus :
 Nam dispulsa suo de cœtu materiaï
 Copia ferretur , magnum per inane soluta ,
 Sive adeo potiùs nunquam concreta creâsset
 Ullam rem , quoniam cogi disjecta nequisset .

NAM certè neque consilio primordia rerum ,
 Ordine se quæque , atque sagaci mente locârunt ,
 Nec quos quæque darent motus pepigère profectò ;
 Sed quia multimodis multis mutata , per omne ,
 Ex infinito , vexantur percita plagis ,
 Omne genus motûs et cœtûs experiundo ,
 Tandem deveniunt in tales disposituras ,
 Qualibus hæc rebus consistit summa creata :
 Et multos etiam magnos servata per annos ,
 Ut semel in motus coniecta est convenientes ,
 Efficat , ut largis avidum mare fluminis undis
 Integrent amnes , et solis terra vapore
 Fota novet fœtus , summissaque gens animantûm
 Floreat , et vivant labentes ætheris ignes :
 Quod nullo facerent pacto , nisi materiaï

rendre ainsi tout son ouvrage infini. Si le vide seul était sans bornes , et que la matière en eût ; ni la mer , ni la terre , ni le palais brillant du ciel , ni l'espèce humaine , ni le corps auguste des dieux , ne pourraient un instant subsister. La matière n'étant plus assujettie , se disperserait dans l'immensité du vide : ou plutôt , jamais elle ne se fût réunie ; jamais la somme des atomes n'eût acquis la consistance nécessaire pour former un corps.

CAR vous ne direz sûrement pas que les principes de la matière se soient placés avec intelligence dans l'ordre où nous les voyons , ni qu'ils aient concerté entre eux les mouvements qu'ils voulaient se communiquer. Mais après un grand nombre de combinaisons diverses , mus de toute éternité dans l'espace par des chocs étrangers , en essayant toute sorte de mouvements et d'assemblages particuliers , ils se sont rangés dans l'ordre dont notre monde est le résultat ; et c'est en conséquence de cet ordre , auquel ils sont demeurés fidèles depuis un grand nombre de siècles , que nous voyons constamment les grands fleuves abreuver l'immense océan , l'astre du jour renouveler par sa chaleur les productions de la terre , la fleur de la santé se répandre sur toutes les espèces vivantes , et les flambeaux éthérés se repaître de leurs éternels aliments. Cet éclatant concert de la Nature serait bientôt interrompu , si une infinité d'éléments ne travaillait sans cesse à la reproduction des êtres. Les animaux , privés de

Ex infinito suboriri copia posset,
 Unde amissa solent reparari in tempore quoque:
 Nam veluti privata cibo natura animantùm
 Diffluit amittens corpus; sic omnia debent
 Dissolvi, simul ac defecit suppeditare
 Materies rectâ regione aversa viaï.

NEC plagæ possent extrinsecùs undique summam
 Conservare omnem, quæcunque est conciliata:
 Cudere enim crebrò possunt, partemque morari,
 Dum veniant aliæ ac suppleri summa queatur;
 Interdum resilire tamen coguntur, et unâ
 Principiis rerum spatium tempusque fugai
 Largiri, ut possint à cœtu libera ferri:
 Quare etiam atque etiam suboriri multa necesse est:
 Et tamen ut plagæ quoque possint suppetere ipsæ,
 Infinita opus est vis undique materiaï.

ILLUD in his rebus longè fuge credere, Memmî,
 In medium summæ (quod dicunt) omnia niti,
 Atque ideo mundi naturam stare sine ullis
 Ictibus externis, neque quòquam posse resolvi
 Summa atque ima, quòd in medium sint omnia nixa;
 (Ipsam si quidquam posse in se sistere credis,
 Et quæ pondera sunt sub terris, omnia sursùm
 Nitier, in terrâque retro requiescere pôsta,
 Ut per aquas quæ nunc rerum simulacra videmus;)
 Et simili ratione animalia subtu' vagari

nourriture, languissent et meurent; ce grand tout périra de même, aussitôt que la matière, détournée de son cours naturel, cessera de fournir aux reproductions.

NE DITES pas que les atomes extérieurs, par leur pression, retiennent l'amas de la matière et l'empêchent de se disperser : ils peuvent bien par des coups répétés arrêter la désunion d'une partie, et donner à de nouveaux atomes le temps de survenir et de compléter la masse; mais, forcés de rejaillir après le choc, ils laisseront aux corps un nouvel espace à gagner, et un temps suffisant pour se désunir. Il est donc nécessaire que les atomes se succèdent sans interruption. Ajoutez que cette pression extérieure suppose elle-même l'infinité de la matière.

EN EFFET, gardez-vous de croire, ô Memmius! avec quelques philosophes, que tous les corps tendent vers le centre du monde, que l'univers n'a pas besoin d'être retenu par des chocs extérieurs, et qu'il n'est pas à craindre que les extrémités supérieures ou inférieures s'échappent, ayant toutes la même tendance vers un centre commun. Qui peut concevoir qu'un être se soutienne sur lui-même; que sous nos pieds les corps pesants exercent leur gravitation en haut, et soient portés sur la terre dans une direction opposée à la nôtre, comme nos images représentées dans l'eau? C'est pourtant d'après de pareils principes, qu'on explique comment un monde d'animaux de toute espèce va et vient sous nos pieds, sans être ex-

Contendunt, neque posse è terris in loca cœli
 Recidere inferiora magis, quàm corpora nostra
 Sponte suâ possint in cœli templa volare;
 Illi cùm videant solem, nos sidera noctis
 Cernere, et alternis nobiscum tempora cœli
 Dividere, et noctes pariles agitare diesque.

SED vanus stolidis hæc omnia finxerit error,
 Amplexi quod habent perversè prima viaï;
 Nam medium nihil esse potest, ubi inane locusque
 Infinita; neque omninò, si jam medium sit,
 Possit ibi quidquam hâc potiùs consistere causâ,
 Quàm quâvis aliâ longè regione manere;
 Omnis enim locus ac spatium, quod inane vocamus,
 Per medium, per non medium, concedat oportet
 Æquis ponderibus, motus quâcunque feruntur;
 Nec quisquam locus est, quò corpora cùm venère,
 Ponderis amissâ vi, possint stare in inani;
 Nec quod inane autem est, illis subsistere debet,
 Quin, sua quod natura petit, concedere pergat:
 Haud igitur possunt tali ratione teneri
 Res in concilio, mediæ cuppedine victæ.

PRÆTEREA quoque jam non omnia corpora fingunt
 In medium niti, sed terrarum atque liquorum,
 Humorem ponti magnisque è montibus undas,
 Et quasi terreno quæ corpore contineantur;
 At contrâ tenues exponunt aëris auras,

posés à tomber de la terre dans les régions inférieures, comme nous ne pouvons nous élever de nous-mêmes vers la voûte céleste. On ajoute que ces peuples voient le soleil, quand les flambeaux nocturnes nous éclairent ; qu'ils partagent alternativement avec nous les saisons de l'année ; que leurs jours et leurs nuits ont la même durée que nos nuits et nos jours.

VOILA les erreurs grossières où sont tombés des philosophes, pour être partis d'après de faux principes. Ils ne comprenaient pas qu'il ne peut y avoir de milieu dans une étendue infinie, et que, quand il y en aurait, les corps ne seraient pas plus nécessités à s'y arrêter que dans toute autre partie de l'espace. En effet, la nature du vide est de céder aux corps graves, quelque part qu'ils tendent, au centre ou non. Il n'y a point de lieu dans l'univers où les corps une fois arrivés s'arrêtent et perdent leur pesanteur. Le vide ne cessera jamais d'ouvrir un passage à leur chute, parce qu'ainsi l'exige sa nature. Cet amour supposé du centre ne suffit donc pas pour empêcher la désunion du grand tout.

UNE autre contradiction est que, suivant les mêmes philosophes, la tendance vers le centre n'est pas commune à tous les corps, et n'a lieu que dans ceux qui sont composés de terre ou d'eau, tels que le fluide de l'océan, les fleuves qui jaillissent des hautes montagnes, et tous les êtres qui participent à la nature terrestre. Au contraire,

Et calidos simul à medio differrier ignes ;
 Atque ideo totum circumtremere æthera signis ,
 Et solis flammam per cœli cœrula pasci ,
 Quòd calor à medio fugiens ibi colligat ignes :
 (Quippe etiam vesci è terra mortalia sæcla ,
 Nec prorsum arboribus summos frondescere ramos
 Posse , nisi à terris paulatim cuique cibatum
 Terra det :) at suprâ circùm tegere omnia cœlum ,
 Nè , volucrum ritu flammaram , mœnia mundi
 Diffugiant subitò , magnum per inane soluta ,
 Et nè cœtera consimili ratione sequantur ,
 Nève ruant cœli tonitralia templa supernè ,
 Terraque se pedibus raptim subducat , et omnes
 Inter permistas terræ cœlique ruinas
 Corpora solventes , abeant per inane profundum ;
 Temporis ut puncto nihil extet relliquiarum ,
 Desertum præter spatium et primordia cæca ;
 Nam quâcunque priùs de parti corpora cêsse
 Constitues , hæc rebus erit pars janua lethi ,
 Hâc se turba foràs dabit omnis materiai .

HÆC si pernosces , parvâ perfunctus opellâ ,
 (Namque alid ex alio clarescet) non tibi cæca
 Nox iter eripiet , quin ultima Naturai
 Pervideas ; ita res accendent lumina rebus .

l'air subtil et la flamme légère tendent à s'éloigner du centre ; et si nous voyons toute la voûte du ciel étinceler de feux, et la féconde lumière du soleil se nourrir au milieu de l'azur éthéré, c'est que les éléments de la flamme s'y réunissent sans cesse en fuyant le centre ; de même que, sans les sucs nourriciers qui s'élèvent de la terre, les animaux seraient privés d'aliments et les arbres de verdure. Au dessus des étoiles les mêmes philosophes placent le firmament, enveloppe impénétrable sans laquelle les feux du ciel, pour s'éloigner du centre, franchiraient les limites du monde. Le même désordre gagnerait toute la nature ; le ciel avec ses foudres s'écroulerait sur nos têtes ; la terre s'ouvrirait sous nos pieds, et nos corps décomposés tomberaient engloutis dans l'abîme, avec les débris mêlés du ciel et de la terre. Bientôt il ne resterait plus de cet immense univers, qu'un amas d'atomes sans énergie, une vaste solitude. Car, en quelque lieu que commence la dissolution, ce sera une porte de destruction toujours ouverte, par où tous les atomes en foule se hâteront de s'échapper.

Si vous avez compris ces premières vérités que vous offre ma faible Muse, la philosophie n'aura plus de ténèbres, la nature plus de secrets pour vous ; vos principes s'éclairciront l'un par l'autre ; et les connaissances acquises vous serviront de flambeau pour en acquérir de nouvelles.

FIN DU PREMIER LIVRE.

N O T E S

D U P R E M I E R L I V R E .

Page 22. ¹ O N a beaucoup raisonné sur cette Invocation de Lucrèce. Bayle ne la regarde que comme un pur jeu d'esprit, ce sont ses termes; il ajoute que tous les poètes invoquant la divinité qui préside au genre de poésie qu'ils traitent, Lucrèce devait invoquer Vénus comme la divinité des poètes physiens. Mais Bayle n'a vu que la moitié du tableau. D'autres ont regardé cette invocation comme un hommage involontaire que Lucrèce rend malgré lui à la divinité. Ils ne méritent pas d'être réfutés. Lucrèce explique lui-même son invocation par ces vers du premier livre :

Quando alid ex alio reficit Natura, neque ullam
Rem gigni patitur, nisi morte adjutam alienâ.

Vénus était la déesse de la génération, Mars le dieu de la destruction; et tout devient clair au moyen de cette explication que nous fournit Plutarque, *de Isid. et Osir.* *Ἐκ δὲ Ἀφροδίτης καὶ Ἄρεως ἁρμονίαν γεγονέναι μυθολογῶντες ὧν ὁ μὲν ἀπηνῆς καὶ φιλόνομος, ἡ δὲ μελιχίος καὶ γενέθλιος.* *Ex Venere verò et Marte harmoniam natam fabulantur; quorum alter scævus et contentiosus, altera verò milis et fœcunda.*

En général il faut distinguer dans Lucrèce un double caractère, celui de poète et celui de philosophe. De même que les philosophes anciens avaient deux doctrines, l'une publique, externe, exotérique, qu'ils débitaient au peuple, l'autre secrète, interne, ésotérique, qu'ils réservaient pour leurs disciples particuliers; de même Lucrèce, comme poète, paraît quelquefois adopter les idées théologiques de son temps, tandis que, comme philosophe épicurien, il s'arme contre elles, et les combat de toute sa force. Sans cette distinction, plusieurs endroits de son poème deviennent absolument inintelligibles. Par exemple, comme philosophe

NOTES DU LIVRE I. 111

il se montre dans tout son poème l'ennemi déclaré de la providence; et comme poète, il paraît la reconnaître dans le cinquième livre par ces vers :

Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fascas, sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.

En un mot Lucrèce, par Vénus et Mars, ne désigne évidemment que les facultés d'engendrer et de détruire, personnifiées par la mythologie.

Page 26. —² Lucrèce parle ici des *intermondes*, *intermundia*, où Epicure avait relégué les dieux, et qu'il appelle μετακόσμια. La raison qu'en apportent Cicéron et Sénèque, était la crainte que les dieux ne fussent enveloppés dans les ruines du monde, lors de sa destruction future. *Propter metum ruinarum*, Cic. de divin. lib. 11, *in medio intervallo hujus et alterius cæli desertus (deus), sine animali, sine homine, sine re, ruinas mundorum supra se circaque se cadentium evitat*. Mais ils n'ont pas vu que dans les principes d'Epicure, les dieux ne pouvaient pas être en sûreté dans ces intermondes, puisque c'était particulièrement dans ces espaces intermédiaires d'un monde à l'autre que devaient se porter les débris de l'univers.

Ne, volucrum ritu flammæ, mœnia mundi
Diffugiant subito, magnum per inane soluta.

Le but d'Epicure était donc de dépouiller les dieux du gouvernement de notre monde, en les plaçant hors de la sphère des événements humains; c'est là le vrai sens de ce vers qu'on n'a pas jusqu'ici conçu assez clairement :

Semota ab nostris rebus, secretaque longè.

Ibid. —³ Il y avait des philosophes qui soutenaient que dieu était susceptible des passions de faveur et de bienveillance, mais

ils n'iaient tous qu'il fût accessible à la colère. *Omnes philosophi de ira consentiunt, de gratia discrepant*, dit Lactance. C'était un principe généralement adopté par toutes les sectes anciennes, quelles qu'elles fussent. « Les dieux, dit Sénèque, (epist. 95) ne peuvent « ni faire ni recevoir aucune injure ; car ce sont deux choses es- « sentiellement liées que d'offenser et d'être offensé. La nature « suprême et admirable des dieux, en les élevant au dessus du « danger, n'a pas voulu qu'ils fussent dangereux eux-mêmes. » C'était de ce dogme universellement reçu que partaient tous les philosophes pour nier les peines d'une autre vie, comme nous aurons occasion de le remarquer ailleurs. Ce principe et cette conséquence ont extrêmement embarrassé les premiers défenseurs de la religion chrétienne ; ce qui prouve que ce n'était pas un principe obscur de spéculation, mais qu'il était au contraire universellement reçu et adopté. Lactance, pour couper cette difficulté par la racine, composa un discours qu'il intitula *de la colère de Dieu*. « Car j'ai observé, dit-il, qu'un grand nombre de personnes « pensent que dieu n'est pas capable de colère, surprises en ce point « par les faux arguments des philosophes. » *Animadverti plurimos existimare non irasci deum ; iidem tamen à philosophis irretiti, et falsis argumentationibus capti*. Vid. Dissertations tirées de Warburton par M. de Silhouette, diss. xj.

Page 28. — * Ce que Lucrèce appelle ici *omne immensum*, il le nomme ailleurs *natura rerum, summa tota, summa totius summa* ; comme Epicure lui donne les noms de τὸ Πᾶν, *omne* ; τὸ ὅλον, *totum* ; τῶν ὅλων φύσιν, *universorum naturam* ; τῶν ὄντων φύσιν, *rerum naturam* : expressions que nous rendons en français par *le grand tout, l'univers, la Nature, la somme de tous les atomes, la collection de tous les êtres*. Il faut bien se garder de confondre toutes ces façons de parler avec le mot *monde*, dont la signification était beaucoup plus restreinte dans les principes d'Epicure. Il n'entendait par ce mot,

que la collection des corps qui composent notre système ; tels que la terre, le soleil, la lune, les planètes, les étoiles, qu'il désigne quelquefois par cette expression générique, *hæc summa rerum*, la collection des corps qui nous environnent. Mais il croyait qu'au-delà de notre monde il y avait encore une infinité d'autres collections ou systèmes de la même nature ; et c'est la somme de toutes ces collections qu'il comprend sous les termes d'*univers*, de *grand tout*. Au contraire les philosophes qui croyaient, comme les Pythagoriciens, les Platoniciens, les Aristotéliens, qu'il n'y avait rien autre chose dans la Nature que notre seul monde, confondaient ce terme avec celui d'*univers*. Ces mêmes philosophes devaient regarder le monde comme éternel et indestructible, à cause du principe, *Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti*. En conséquence de ce même principe, Epicure n'attribuait l'éternité et l'indestructibilité qu'à l'*univers*, à la somme des atomes, croyant que chaque forme ou chaque monde particulier naissait et se détruisait.

Page 30. — ' Ce passage pourrait avoir un autre sens que celui que je lui ai donné, et se traduire ainsi : « Vous-même nourri dans
« les fictions effrayantes des poètes, vous fermerez peut-être l'o-
« reille à mes leçons ; mais ne pourrais-je pas aussi-bien qu'eux
« inventer des songes lugubres, et troubler tout votre bonheur
« par des craintes chimériques ? »

C'est là le sens adopté par tous les commentateurs et par tous les traducteurs ; mais l'*Et merito* qui vient immédiatement après ne s'entend plus avec cette version, et la marche des idées du poète est entièrement bouleversée.

Page 32. — ⁶ Pour peu qu'on soit initié dans la philosophie des anciens, on voit clairement que, selon leurs principes, ce ne pouvait être ni les corps ni les esprits qui descendissent dans les enfers. Le corps consumé par la flamme, ou décomposé par la

putréfaction, était rendu à ses principes élémentaires : l'ame, suivant les uns, mourait avec le corps, se corrompait comme lui, et servait à former d'autres ames, comme le corps à former d'autres corps ; suivant les autres, elle allait se rejoindre à l'ame universelle dont elle tirait son origine, après avoir préalablement passé par un certain nombre de corps d'animaux plus ou moins considérable, selon certaines lois que je n'examine pas. Ce ne pouvait donc être ni les ames ni les corps qui habitassent les enfers. Mais qu'entendaient les anciens par ces *simulacres* légers qui n'étaient ni corps ni esprits ? Il me paraît assez probable qu'ils n'entendaient par ces *simulacres*, que cette espèce de membrane, de pellicule déliée que les Pythagoriciens et les Platoniciens donnaient pour enveloppe à l'ame, et qu'ils appelaient du nom de *véhicule*. Si les anciens n'ont eu aucune idée d'immatérialité, comme le pensent la plupart des savans, il semble au moins qu'ils l'ont crue composée d'éléments si subtils, que de là à l'immatérialité il n'y a qu'un bien petit intervalle à franchir. Or, ne concevant pas qu'une substance aussi déliée et aussi délicate pût immédiatement agir sur le corps et recevoir l'impression des objets extérieurs, ils ont eu recours à une espèce de substance mitoyenne, qui fût en quelque façon un mélange de corps et d'esprit, ou au moins un point de contact commun, à la faveur duquel l'action et la réaction pût avoir lieu entre ces deux substances qu'ils paraissaient regarder comme étrangères l'une à l'autre par leur nature. C'était cette espèce d'épiderme, moitié corps et moitié ame, qu'ils faisaient descendre dans les enfers.

Page 34. — 7 On regarde communément cet axiome, *Ex nihilo nihil*, comme un principe universellement adopté par les anciens. On cite l'autorité de Cicéron qui dit, (lib. ij. de divin.) *Erit aliquid quod ex nihilo oriatur, aut in nihilum subito occidat? Quis hoc physicus dixit unquam?* celle d'Aristote, qui dit formellement que tous

les physiiciens reconnaissent unanimement ce principe : ὁμογνωμονῶσι τῆς δόξης ἅπαντες οἱ περὶ φύσεως · enfin celle de Burnet dont voici les paroles : *Creatio et annihilatio hodierno sensu, sunt voces fictitiæ; neque enim occurrit apud Hebræos, Græcos et Latinos, vox ulla singularis, quæ vim istam olim habuerit.* On ajoute que le mot hébreu *Barah* et le mot chaldéen *Jatzar* sont rendus dans les Septantes par ἔποισεν; que κτιζειν est la même chose que ποιεῖν et que S. Jérôme regarde comme synonymes les mots *creare, condere, formare*. Malgré ces autorités, j'ai bien de la peine à me persuader que les anciens n'aient pas eu l'idée de la *création*, dans le sens même que nous l'entendons. S'il n'y avait pas eu des philosophes qui soutinssent que quelque chose peut sortir du néant, pourquoi Lucrèce se serait-il cru obligé d'établir le principe contraire sur un si grand nombre de preuves ? pourquoi tout cet appareil pour prouver une chose dont tout le monde serait convenu ? D'ailleurs, que veut dire Sénèque, lorsqu'il met en problème si Dieu a fait lui-même la matière, ou s'il a travaillé sur une matière préexistante ? *Materiam ipse sibi formet, an datâ utatur ?* Nat. quæst. lib. j. in præf.

Ibid. — ⁸ La construction de ce vers n'est pas *Omnes (arbores) possent ferre omnia*, « Tous les arbres pourraient produire des fruits de toute espèce, » parce qu'alors il faudrait *omnes (fructus)*, et non pas *omnia*; mais la construction est *omnia (corpora) possent ferre omnes (fructus)*, ce qui est plus philosophique et plus grammatical.

Page 36. — ⁹ Ce mot *sudante* a beaucoup embarrassé les commentateurs : Lambin y supplée *suadente*; Saumaise lit *sua dante*, qu'il explique ainsi : *Ver sua dat cum dat rosas*; Creech conserve *sudante*, auquel il donne la signification de *humidus, sudores eliciens*. Il me semble qu'il était tout simple de dériver ce mot de l'adjectif *sudus*, employé si souvent dans Virgile pour exprimer un temps pur

et serein. Voilà pourquoi j'ai cru devoir traduire *autumno sudante* par *les beaux jours de l'automne*; ce qui présente un sens d'autant plus vrai, que *fundi* a peut-être ici la même signification que notre mot français *tourner*; et que Lucrèce veut peut-être dire, que les chaleurs de l'automne font *tourner* le raisin.

Page 38. — ¹⁰ Il faut que l'*esse* de ce vers soit gouverné par *futendum est* qui est cinq vers plus haut; à moins qu'on ne regarde *videlicet* comme une abréviation de *videre licet*.

Page 40. — ¹¹ Aussitôt que les hommes commencèrent à s'adonner à la physique, ils divisèrent le monde en deux parties, le *ciel* et la *terre*. A peine sortis des forêts où ils rampaient, pour ainsi dire, ils ne lèvent la tête vers le firmament, cette riche enveloppe de la Nature, que pour s'en regarder comme le centre : tant il est vrai que l'orgueil et la barbarie se touchent de bien près ! Chacun de ces termes de division fut subdivisé en deux autres; le globe, en *terre ferme* et en *mer*; le ciel, en *air* et en *région éthérée*. Comme l'on vit que la terre était habitée par les hommes, les quadrupèdes, les reptiles; les eaux, par les poissons; les airs, par les volatiles de toute espèce; on se crut en droit d'en conclure que la région éthérée devait être peuplée comme le reste, et avoir aussi ses animaux. Et comme les astres avaient avec les animaux que nous connaissons un point de conformité, savoir, la faculté de se mouvoir et de changer de place, on ne douta pas que ce ne fussent là les habitans que la Nature avait donnés au ciel. Delà ces figures d'animaux sous lesquelles sont représentés les signes du Zodiaque : delà un nouveau monde que la Mythologie alla remplir de ses fables.

Neu regio foret ulla suis animalibus orba,
Astra tenent cœleste solum. OVID. *Met. lib. j.*

Ces astres, qui bientôt furent adorés comme autant de divinités, avaient besoin pour vivre d'aliments analogues à leur nature. On

supposa qu'ils se nourrissaient des particules ignées qui s'élèvent sans cesse de notre globe vers les régions supérieures, et que réciproquement la chaleur qui nous vient d'en haut n'est qu'une émanation, et, pour ainsi dire, une transpiration de ces corps de feu. C'était probablement ce commerce continuel du ciel avec la terre, cette espèce d'échange aussi ancien que le monde, qui avait donné à Empédocle la première idée de son système.

Page 42. — ¹² Quoique Lucrèce n'ait pas employé une seule fois dans son poème le mot *atome*, j'ai cru devoir m'en servir; 1°. pour éviter les périphrases, et parceque c'est un mot consacré dans notre langue; 2°. parcequ'Epicure, non seulement a employé ce terme pour désigner les principes de la matière, mais a été le premier qui l'ait introduit dans la philosophie corpusculaire. Démocrite avait appelé les éléments *νασά*, *plena*, parcequ'ils ne sont mêlés d'aucun vide. Métrodore de Scio les avait nommés *ἀδιαίρετα*, *indivisibilia*, parcequ'ils se refusent à toute division. « Mais Epicure, fils de Néoclès, (dit Théodoret, 4 Therap.) donna le nom « d'*atomes* aux corpuscules que ces philosophes avaient désignés « sous les noms de *pleins* et d'*indivisibles* » : *Τὰ ὑπ' ἐκείνων νασά καὶ ἀδιαίρετα κληθέντα ἄτομα προσαγόρευσεν.*

Page 48. — ¹³ L'espace peut être considéré ou comme dénué de corps, ou comme occupé par un corps, ou comme parcouru par un corps. Dans le premier cas, il s'appelle *vide*; dans le second, *lieu*; dans le troisième, *région*. Cette définition, qui est nécessaire pour l'intelligence de la fameuse question du vide, nous est fournie par Sextus Empiricus, 1. plac. 20. *Ἡ ἀυτῆς φυσικῆς, dit-il, ἔρημος μὲν κατασκευαία παντὸς σώματος, κενὸν προσαγορεύεται· καταλαμβανομένη δὲ ὑπὸ σώματος, τόπος καλεῖται· χωρέων δὲ δι' αὐτῆς σωμάτων, χώρα γίνεται. Natura eudem vacuefacta ab omni corpore, INANE appellatur; occupata à corpore, LOCUS dicitur; pervadentibus ipsam corporibus, evadit REGIO.*

118 NOTES DU LIVRE I.

En général, la question du vide présente deux faces. On demande d'abord si au-delà de l'univers il y a du vide; on demande en second lieu si dans l'univers même il y a de petits interstices vides disséminés dans tous les corps. Sur la première question, point de dispute. Ceux qui regardaient l'univers comme un tout limité, étaient obligés de reconnaître au-delà de ses bornes un espace qui ne fût occupé par rien. Ceux au contraire qui lui refusaient des limites, ne pouvaient admettre un espace ultérieur. Il n'y avait donc que le second point du vide disséminé dans les corps qui souffrît de la difficulté; mais cette contestation tient si peu au vrai système de la Nature, que, parmi les atomistes mêmes, on soutenait le pour et le contre. Ajoutez que cette dispute aussi ancienne que la philosophie ne peut jamais être résolue; elle ne donne point assez de prise à l'esprit; elle le conduit dans une région d'hypothèses, où la raison dénuée de faits ne trouve aucun point d'appui; elle l'égare dans les questions à jamais insolubles de la pesanteur, de l'élasticité et du mouvement, et elle l'éloigne toujours de plus en plus de sa route, en le faisant remonter à la cause de ces propriétés, au lieu d'en envisager les effets. On est revenu aujourd'hui de ces vaines subtilités qu'on a abandonnées aux écoles, pour attaquer la Nature d'un autre côté. On ne doute plus que le philosophe ne puisse, entre le plein et le vide, marcher aux plus grandes découvertes, et reculer les limites de l'esprit humain, sans l'avoir auparavant éclairé sur ces spéculations inutiles.

Page 52. — " Cet endroit que personne n'a entendu, devient clair en en faisant la construction, et en distinguant les différents temps dont parle Lucrèce. *Si fortè aliquis, cum corpora dissiluerè, putat id (nempe ut omnia possideantur) fieri, quia àèr se condenseat (in instanti concursûs).* « Si l'on croit qu'au moment de la séparation, l'espace intermédiaire se remplit aussitôt sans rester vide un « seul instant, parceque l'air se condense dans le choc, ou plutôt,

« parceque l'air qui s'était condensé lors du choc, se dilate lors de la séparation, on est dans l'erreur, » etc.

Page 54. — ¹⁵ On a inféré de ce passage de Lucrèce, qui place la matière et le vide sur la même ligne, qu'il les regarde l'un et l'autre comme deux principes réels concourant également à la formation et à l'entretien du grand tout. Plutarque et d'autres anciens avaient déjà fait le même reproche à Epicure. La grande raison sur laquelle on se fondait, était que Leucippe, Démocrite et Métrodore de Scio, avaient aussi fait intervenir dans la composition de l'univers le vide comme un agent actif et positif. Quand cela serait, (ce que nie Gassendi) aurait-on droit d'imputer la même opinion à Epicure, lui qui s'est éloigné dans plusieurs points essentiels de la doctrine de ses prédécesseurs, qui a dépouillé les atomes de la sensibilité que leur attribuait Démocrite, qui a appuyé leur solidité sur une toute autre base que celle que leur donnait Leucippe, et qui enfin se piquait de ne suivre d'autre maître que son génie ? Peut-on concevoir qu'Epicure, cet ennemi déclaré des êtres abstraits, qui avait ôté au temps sa réalité, qui avait banni de la philosophie les nombres de Pythagore, les idées de Platon et les formes d'Aristote, eût réalisé le vide jusqu'à en faire un des principes de l'univers ?

Page 58. — ¹⁶ Cet être métaphysique, qui est, pour ainsi dire, aux modifications de la matière, ce que l'espace est à la matière même; cette ligne idéale que la faiblesse de notre imagination suppose parallèle aux événements; cet être sans consistance et sans réalité où s'abîme l'esprit humain avide de ce qu'il ne conçoit pas; ce fantôme, en un mot, qui n'étant rien par lui-même, devient par les diverses manières de l'envisager, ou l'éternité, ou un instant fugitif, le *Temps* a été la première divinité de la théologie payenne, à cause du caractère d'infinité qu'il semble porter avec lui. Saturne, le Ciel et le Temps étaient un seul et même dieu, un

vieillard terrible, sous la faux duquel tombaient l'aigle et le moucheron, les palais et les cabanes. La philosophie ancienne, qui a plus emprunté qu'on ne croit de la théologie, avait puisé dans ces fables les notions du Temps. Platon le regarde comme une image de l'éternité, créé au même instant que le Ciel; selon d'autres, c'est la Sphère, le Ciel même. Le Temps fut donc réalisé. On lui donna un corps, et des parties qui étaient le passé, le présent et l'avenir. On le regarda comme un être distinct, mais dépendant du monde, qui avait été créé en même temps que lui, et qui finirait avec lui. Et de même que certains philosophes prétendaient que dieu, pour créer un nouveau monde, serait obligé de créer un nouvel espace, on soutint aussi qu'après la destruction de l'univers, un nouveau Temps serait reproduit pour présider un nouveau monde qui remplacerait le premier. C'est contre cette opinion extravagante que s'arme ici Lucrèce, persuadé que l'espace et le temps, ces deux infinis imaginaires, ont été pour les hommes la source des plus grandes erreurs.

Page 61.—¹⁷ La grammaire elle-même semblait avoir adopté ces fausses notions du Temps; et par la manière dont elle exprimait les *passés* des verbes, elle semblait leur donner une existence réelle. Lucrèce, qui savait combien le langage influe sur les opinions des hommes, n'a pas dédaigné de réfuter un sophisme fondé uniquement sur une équivoque de langue. Pour entendre donc ce qu'il veut dire, il faut supposer qu'on lui fait cette objection : *Hoc factum est : Ergo est.* Nous n'avons pas précisément la même ambiguïté en français; parceque, pour exprimer les prétérits des verbes passifs, nous employons bien à la vérité, comme les latins, le participe de ces verbes, mais nous y joignons le prétérif, et non pas le présent du verbe auxiliaire. Cependant, en y réfléchissant, on remarque que notre expression n'est pas exacte, et que nous mettons deux prétérifs où il n'en faut qu'un.

NOTES DU LIVRE I. 121

Page 64. — ¹⁸ Non seulement des atomes parfaitement solides, tels que les suppose Epicure, ne pourraient être divisés, ni brisés, ni décomposés, ni simplement endommagés; mais ils ne pourraient pas même se comprimer et se restituer. Car c'est un principe de physique, que l'élasticité n'existe pas plus dans des corps parfaitement solides, que dans des corps parfaitement mous. Epicure ne pourrait donc pas expliquer la communication du mouvement, puisqu'il est impossible que le mouvement se propage d'un corps à un autre, sans passer par les atomes élémentaires. Je ne sais comment ce philosophe se serait tiré de cette objection qui me paraît insoluble. Au reste, ceux qui soutenaient la matière divisible à l'infini, n'expliquaient pas mieux la communication du mouvement, puisqu'ils étaient obligés de faire passer l'impulsion donnée par un nombre de molécules infini, non pas seulement *virtualiter*, comme on parle dans les écoles, mais même *actualiter*.

Page 68. — ¹⁹ Il est clair que Lucrèce ne parle pas ici d'un corps, d'un agrégat, d'un composé d'atomes : on n'entendrait plus rien ni à son raisonnement, ni sur-tout à sa conclusion, *Sunt igitur solidâ PRIMORDIA simplicitate*. Il ne peut parler que de l'atome; il n'y a que l'atome, dans les principes d'Epicure, dont les parties ne puissent être séparées, ni exister isolées, *Per se nequeunt constare*. L'extrémité d'un corps en état de composition peut exister à part, puisque les simulacres dont le poète développe la théorie dans le quatrième livre, ne sont évidemment que la pellicule extrême des corps; et puisque d'ailleurs un corps, quoique poussé jusqu'à son dernier terme de division, n'est pas encore réduit à l'état d'atome, comme il le dit, livre ij :

Noscere ut hinc possis prius omnem efflare colorem
Particulas, quàm discedant ad semina rerum.

Page 72. — ²⁰ Héraclite, disciple d'Hyppase qui enseignait pour lors la philosophie de Pythagore dépouillée de ses voiles, com-

mença sa carrière par l'exercice de la première magistrature d'Éphèse sa patrie; mais la méchanceté des hommes le dégoûta de les gouverner. Il refusa à plus forte raison les invitations de Darius qui l'appelait à sa cour, bien éloigné de vouloir servir, lui qui dédaignait de commander. Il préféra d'habiter le creux d'un rocher et de vivre de légumes; genre de vie auquel il ne put être arraché que par une attaque d'hydropisie qui le ramena dans sa patrie, où il mourut âgé de soixante ans, après avoir inutilement tenté de se guérir en se faisant couvrir de fumier dans une étable. On lui reproche d'avoir pleuré sur les maux que les vices causent aux hommes. Sans doute il eût été plus du goût de notre nation de tourner la chose en plaisanterie. Le langage obscur qu'il affectait dans ses ouvrages, et que Lucrèce lui reproche ici, lui fit donner le surnom de Ζηλοεινός, *le ténébreux*. L'axiome fondamental de sa physique était, que le feu est principe de tout; principe des âmes, qui ne sont que des particules ignées; principe des corps, dont les éléments sont des molécules de feu, simples, éternelles, inaltérables et indivisibles. Ces atomes ignés ont formé l'air en se condensant; un air plus dense a produit l'eau; une eau plus resserrée a formé la terre. L'âme n'étant qu'un feu, Héraclite en concluait que le comble du malheur est de se noyer, parcequ'alors l'âme s'éteignant dans l'eau, l'on meurt tout entier. Voilà probablement pourquoi dans Homère, Achille, ce héros qui affrontait la mort sur terre, tremblait en combattant sur l'eau. Voilà encore sur quoi sont fondés ces pleurs qu'on reproche tant à Enée, lorsque accueilli par une violente tempête, il s'écrie :

O terque quaterque beati,
 Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
 Contigit oppetere!

Cette erreur n'a pas été ignorée même dans le christianisme. Synésius, évêque de Ptolémaïde au quatrième siècle, raconte

naïvement la frayeur dont il fut pénétré en faisant naufrage sur les côtes de la Libye : cette frayeur, disait-il, était sur-tout causée par les vives impressions que j'avais reçues dans ma jeunesse, que ceux qui se noient meurent tout entiers.

Héraclite eut quelques disciples. Platon, jeune alors, étudia la philosophie sous ses yeux. On dit qu'Hippocrate et Zénon élevèrent aussi leurs systèmes aux dépens du sien. En effet, le système d'Héraclite était celui des Stoïciens. « Vos Stoïciens, dit Cicéron, (*de fin. lib. ij*), qui rapportent tout à un esprit igné, suivent la doctrine d'Héraclite. » Voilà probablement pourquoi Lucrèce traite si mal ce philosophe. On trouve encore une grande conformité entre les principes d'Héraclite et ceux des anciens Perses, qui, selon la doctrine de Zoroastre, regardaient tellement le feu comme la source de tous les êtres, qu'ils en firent une divinité nommée *Oromaze*, donnant le nom d'*Arimane* aux ténèbres qui lui sont opposées.

Page 78. — ²¹ Presque tous les anciens philosophes reconnaissaient les éléments vulgaires pour principes du grand tout ; mais ils n'étaient pas d'accord. Les uns n'en prenaient qu'un seul, dont la condensation et la raréfaction formaient les trois autres, et la combinaison l'univers entier. Ainsi Héraclite, comme nous venons de le voir, donnait à la Nature pour base le feu, Anaximène l'air, Thalès l'eau, Phérécide la terre. D'autres en voulaient deux, par la condensation et la raréfaction desquels ils prétendaient expliquer la formation du monde. Ainsi Xénophane mêlait la terre avec l'eau, Parménide le feu avec la terre, Ænopide de Scio le feu avec l'air, Hippon de Rhège le feu avec l'eau. Il y en avait très-peu qui fissent intervenir trois de ces éléments dans la composition de l'univers. On ne cite qu'Onomacrite qui admettait pour principes le feu, l'eau et la terre combinés ensemble. Les autres, sous la conduite d'Empédocle, ne reconnaissaient pas d'autres éléments que les éléments vulgaires. Cependant, quoique ce philosophe

admit les quatre éléments, il prétendait que ces éléments étaient composés eux-mêmes d'atomes ou de corpuscules, comme on le prouve par des passages de Stobée et de Plutarque.

Page 86. — ²² Voici la construction de ces deux vers qui ne paraissent pas avoir été entendus, et qui sont pourtant fort simples : *At rerum principia possunt adhibere plura (id est plures circumstantias) unde variæ res creari queant.* « Les éléments de la matière sont « soumis à un grand nombre d'autres circonstances qui doivent « jeter une plus grande variété dans la formation des êtres. » Et ce raisonnement est clair. Les vingt-quatre lettres de l'alphabet, en vertu de leur seul arrangement, varient à l'infini les mots de la langue. Quelle variété doivent donc jeter dans les diverses productions de la Nature les éléments de la matière, qui, outre l'arrangement, ont encore bien d'autres circonstances dont les éléments des mots sont privés? Ces circonstances sont celles dont il parle si souvent dans le cours de son ouvrage, *concursum, motum, pondera, plagam, figuram.*

Page 88. — ²³ Anaxagore, né à Clazomène, d'une famille riche et noble, fut disciple d'Anaximène. La passion de l'étude éteint communément le desir d'amasser : elle conduisit plus loin Anaxagore ; elle lui fit abandonner tous ses biens à ses parents, pour se livrer sans entraves à la contemplation de la Nature. Il eut pour disciples deux hommes célèbres dans des genres différents, Périclès et Euripide, auxquels on joint aussi Socrate. Anaxagore fut le premier qui hasarda l'idée brillante et féconde d'une lune habitée. Il ne raisonna pas si juste au sujet du soleil, qu'il regardait comme une masse de feu de la grandeur du Péloponèse. C'était une grande vue à Anaxagore d'avoir senti que tous les corps doivent être formés de principes hétérogènes ; mais par ses Homœoméries il avait ôté à cette idée une partie de son étendue. Ce fut lui qui, au rapport d'Aristote, fit le premier présider une intelligence à l'arran-

gement de l'univers : *Nam et Anaxagoras tanquam machinâ utitur intellectu ad mundi generationem. Et cum dubitat propter quam causam necessariò est, tunc eum attrahit. In cæteris verò, magis cætera omnia, quàm intellectum, causam eorum quæ fiunt, ponit.* (De Metaphysica, lib. j, cap. 4, D, pag. 844, edit. Duval. tom. ij.) Mais il ne fallait pas reconnaître une matière préexistante, sur laquelle cette intelligence ne pouvait s'arroger aucun droit. Il est remarquable que le premier homme qui fit entrer la divinité dans le système de l'univers se mêla de prédire, si le fait de cette pierre dont il avait annoncé la chute, et d'autres histoires pareilles, sont vraies : mais ce qui est plus remarquable, c'est que ce même philosophe à qui ses idées théologiques avaient valu le surnom de Νῆς, *mens*, ait été accusé d'athéisme à Athènes ; et ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'après avoir été accusé d'athéisme pendant sa vie, on lui ait érigé des autels après sa mort. Il est le premier philosophe qui ait publié des livres.

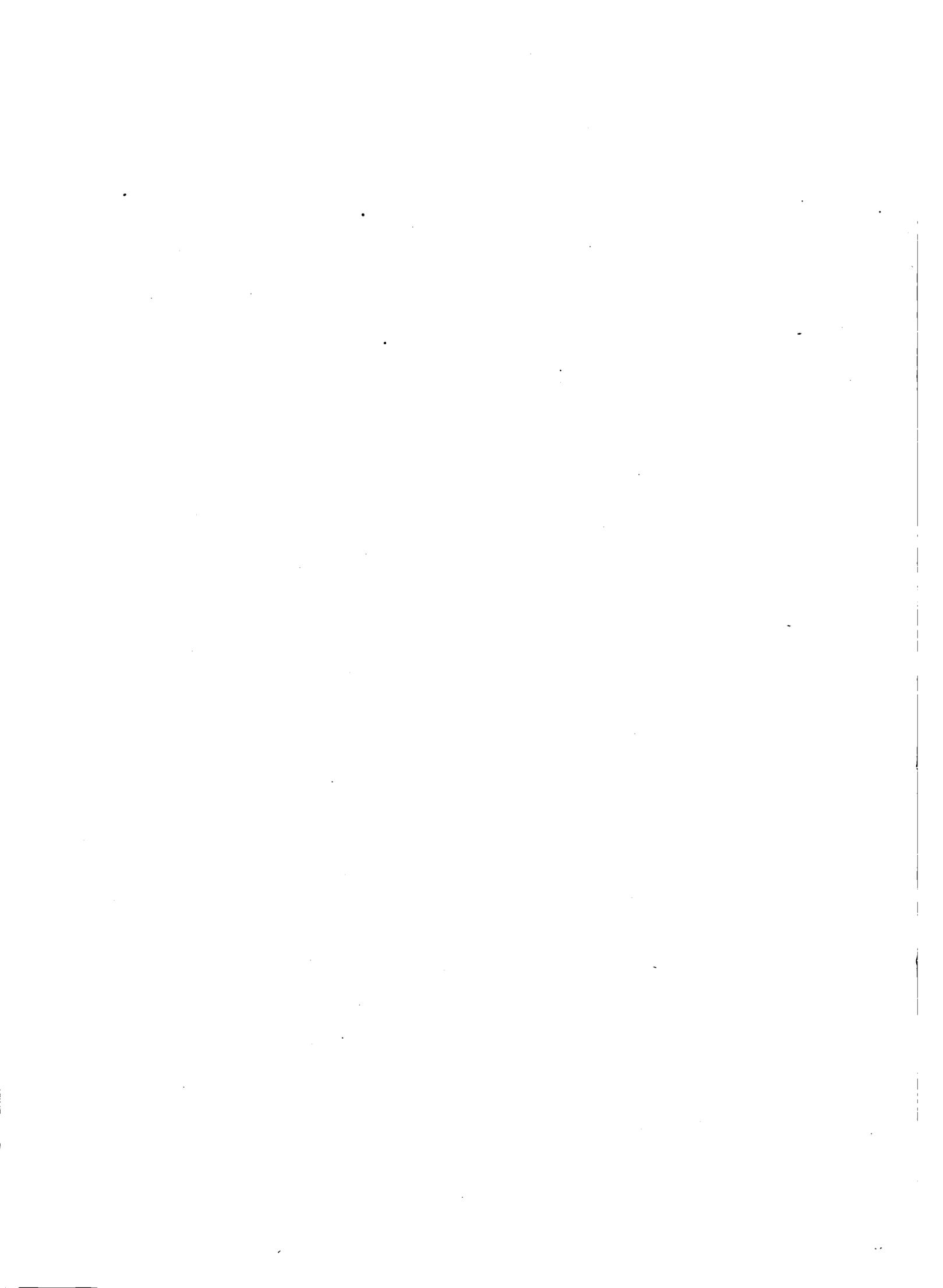
Page 92. — ²⁴ Il est bien singulier que Gassendi, en citant ce passage de Lucrèce, ne fasse aucune réflexion qui le combatte ou le confirme. Bernier, son disciple, rapporte des faits qui paraissent tendre à appuyer celui-ci. « C'est encore pour cette même
« raison, dit-il, que les cordes des machines artificielles qu'on fait
« mouvoir avec beaucoup de violence, sont sujettes à s'enflam-
« mer ; qu'un certain bois des Indes met le feu à la poudre, quand
« il est longtemps et fortement tourné avec elle dans un même
« trou. » Malgré l'induction que Bernier paraît vouloir tirer de ces faits, il n'y a personne qui ne convienne que le vent, qui est très-propre à propager un incendie, ne peut pas le faire naître, et enflammer des arbres : il est très-probable que dans certaines saisons de l'année, et sur-tout en Italie, les grands vents étant assez communément accompagnés de tonnerres, on aura attribué à la première de ces causes, ce qui était l'effet de la seconde. Il était plus

merveilleux de faire naître l'incendie de l'arbre même, que du feu élémentaire de la foudre. Voilà comme on étudiait alors la Nature. Les arbres s'enflammaient d'eux-mêmes; bientôt on les fit parler, on en fit des oracles et des dieux.

Page 96. —²³ Voilà encore une de ces questions métaphysiques auxquelles la philosophie ancienne se livrait avec d'autant plus de plaisir, qu'elle donne moins de prise à la raison. Elle présente deux faces que Lucrèce distingue soigneusement, l'infinité de l'*espace*, et l'infinité de la *matière*. La première question ne souffrait guères de difficultés. Presque tous les philosophes admettaient un espace infini, et c'était le sentiment non seulement des payens, mais même des docteurs chrétiens. « Qu'ils conçoivent, dit S. Augustin, au-delà du monde, des espaces infinis dans lesquels, si quelqu'un dit que le Tout-puissant n'a pas pu créer, ne s'ensuivra-t-il pas, etc. . . . Et ailleurs : Oseront-ils affirmer que la substance divine qu'ils confessent être toute entière par sa présence incorporelle, est absente de ces grands espaces qui sont au-delà du monde, qui n'est qu'un point en comparaison de cette infinité? » Ils'est néanmoins trouvé des théologiens plus pointilleux, qui, donnant à l'espace de la réalité, le concevant comme un corps étendu en longueur, largeur et profondeur, ont craint d'en faire un dieu, s'ils reconnaissaient son infinité; ce qui les a conduits à croire que Dieu ne pourrait créer d'autres corps au-delà du monde, sans être obligé de créer en même temps un autre espace pour les recevoir. Quant à l'infinité de la matière, il est remarquable que les philosophes anciens, qu'on prétend avoir tous regardé la matière comme éternelle, n'osaient pas tous la croire infinie, ce qui est certainement une inconséquence; tandis que parmi les docteurs chrétiens qui rejetaient l'éternité de la matière, et qui l'assujettissaient à la création, il s'en est trouvé qui assuraient que Dieu pouvait créer une matière infinie non seulement en grandeur, mais même en

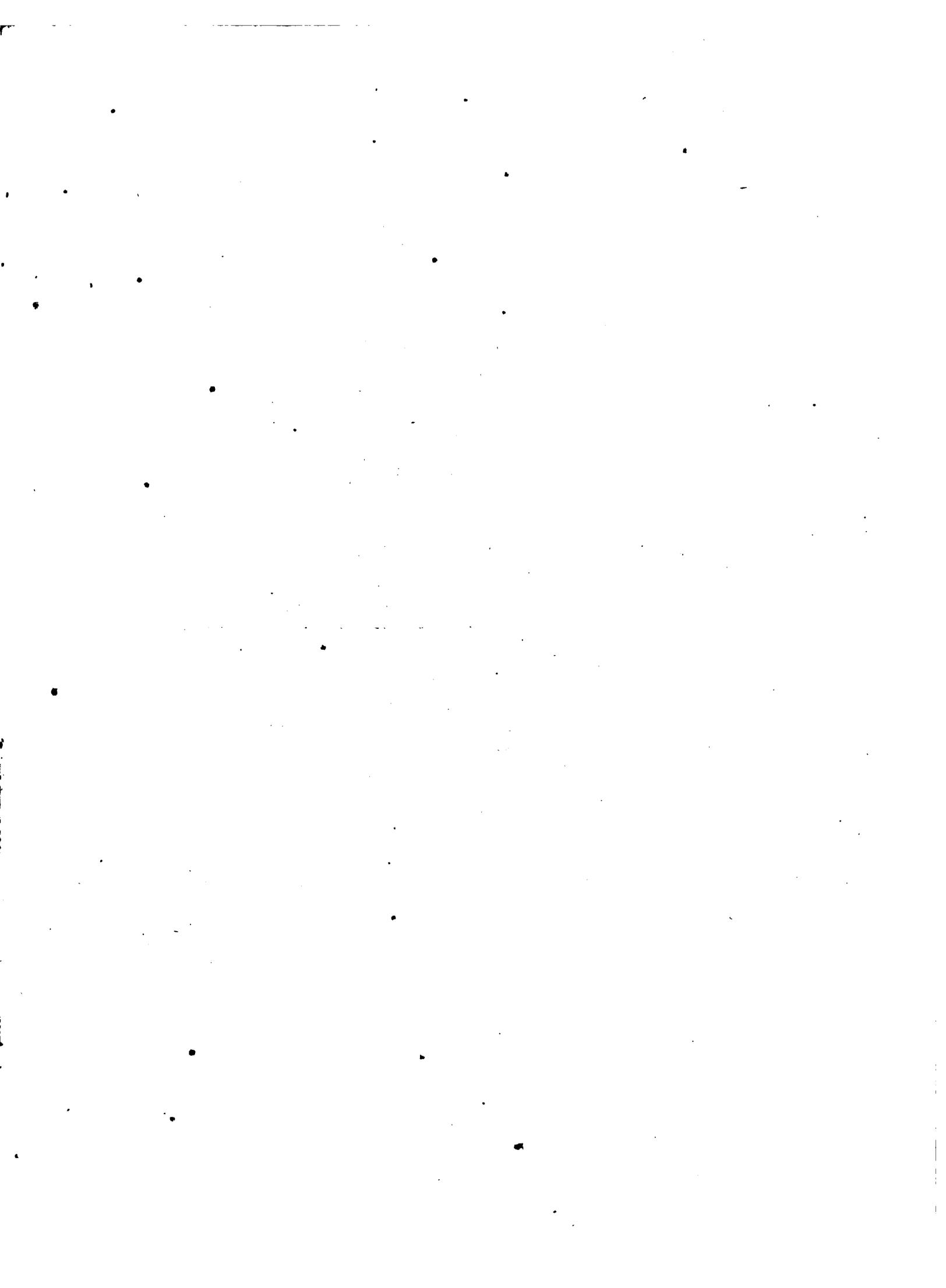
nombre : ils n'en excluent que l'infinité qu'ils appellent *d'essence*, qui, n'étant autre chose que l'essence divine, ne peut pas plus être créée que Dieu même. (Vid. Gassendi, tom. j, pag. 199.)

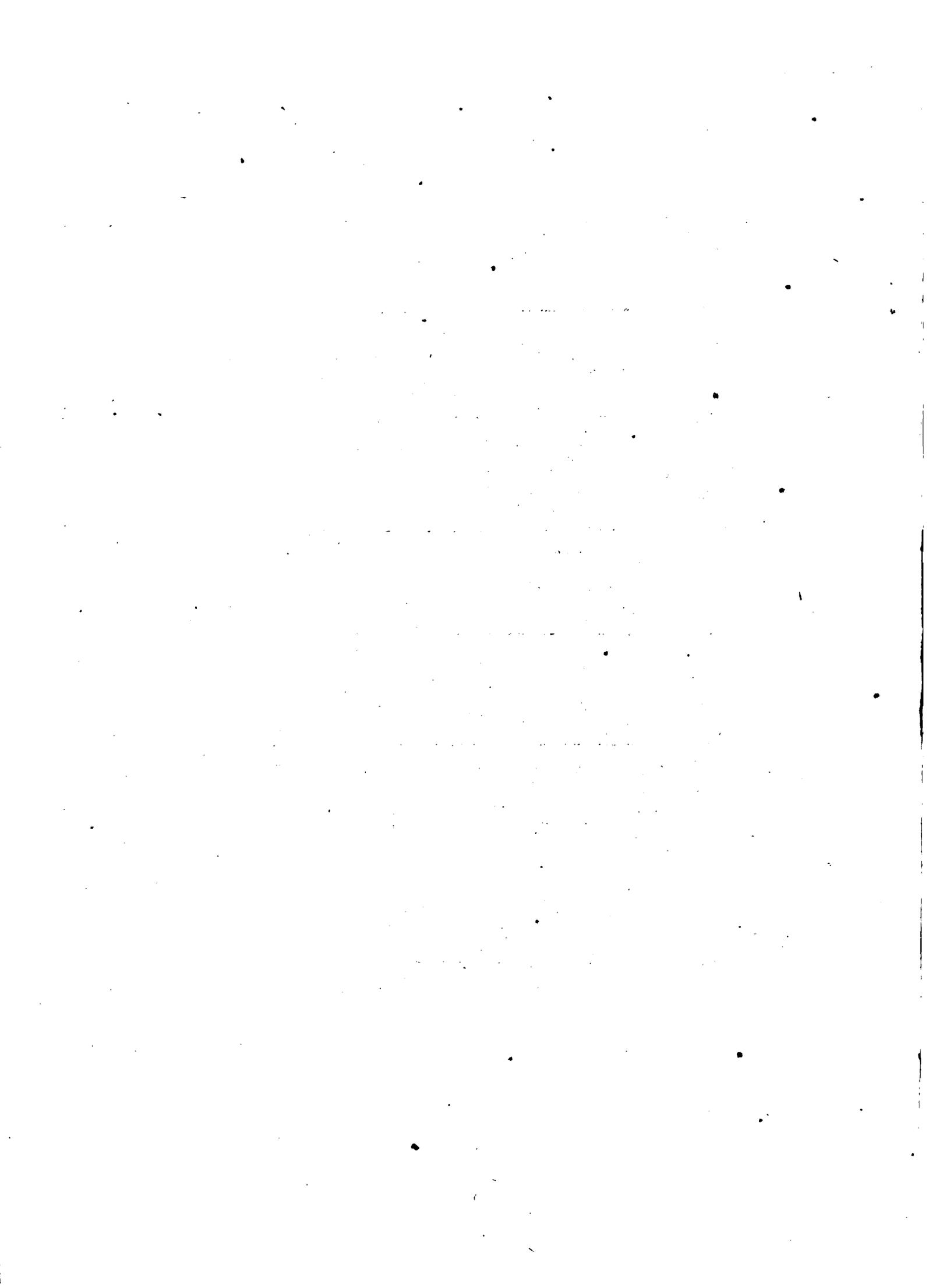
Page 98. — ²⁶ Ces deux vers sont difficiles, mais ils s'entendent clairement au moyen de la construction que voici : *Nullius extremum videtur posse esse, nisi sit ultra (illud) (aliquid) quod finiat, (ita) ut videatur, quò, non longius, hæc sensûs natura (oculus) sequatur (illius corporis superficiem)*; mot à mot : « Un corps ne peut « avoir d'extrémité, à moins qu'il n'y ait au-delà de lui quelque « chose qui le borne, de manière qu'on voie jusqu'ou, et non plus « loin, l'œil peut se porter sur ce corps; » c'est-à-dire, de façon qu'on voie que l'étendue de ce corps va jusques-là, et non pas plus loin. La virgule que j'ai ajoutée après *quò*, et que ne porte aucun texte, est absolument essentielle pour entendre le sens de ce vers.











LUCRÈCE,

DE LA

NATURE DES CHOSES,

LIVRE SECOND.

S U J E T

D U S E C O N D L I V R E .

LE Poète, après un éloge magnifique de la philosophie, à l'étude de laquelle il invite Memmius, continue à traiter des qualités des atomes, et en particulier de leur mouvement. Les changements continuels que subissent tous les corps, ne nous permettent pas de supposer la matière immobile. Ainsi, 1°. le mouvement est essentiel aux atomes, parcequ'il n'y a pas de centre où ils puissent jamais s'arrêter. 2°. Ce mouvement est de la plus grande rapidité, parcequ'ayant le vide pour théâtre, il n'est gêné par aucun obstacle. 3°. La direction en est de haut en bas; et si nous voyons des corps s'élever comme la flamme, c'est un état forcé, contraire à leur tendance naturelle. 4°. Il ne faut pourtant pas croire que la chute des atomes soit rigoureusement perpendiculaire. Parallèles entre eux, ils n'auraient jamais pu s'unir en masse : assujettis à une direction nécessaire, ils n'auraient jamais pu former des ames libres. Il faut donc qu'ils s'écartent un peu (mais le moins possible) de la direction perpendiculaire. Tels sont les mouvements dont les atomes ont toujours joui et jouiront toujours, parceque la quantité de mouvement est toujours la même dans la nature. Voilà ce que la raison nous fait découvrir; car les sens ne peuvent pas même apercevoir l'atome, bien loin d'en distinguer les mouvements. C'est encore la raison qui nous éclaire sur les figures des atomes; elle nous dit que les corps dont nous sommes environnés ne pourraient agir sur nos sens de tant de manières différentes, si leurs atomes n'étaient diversement configurés. Mais elle nous apprend en même temps, que, quoiqu'il y ait une multitude infinie d'atomes dans chaque classe de figures, le nombre de ces classes est borné : il ne pourrait être infini, sans que l'atome fût

S U J E T D U L I V. I I. 131

immense, et les qualités sensibles des corps progressives à l'infini. Ce nombre peu considérable de figures, combiné diversement dans tous les corps, suffit pour établir entre eux cette variété que nous y remarquons. La solidité, l'indivisibilité, l'éternité, le mouvement et la figure, sont les seules qualités qui conviennent à des corps simples tels que les atomes. Quant aux qualités qui ont rapport à la vue, à l'ouïe, au goût et à l'odorat, elles ne sont que le résultat d'une association : en revêtir les atomes, c'est donner à la nature une base trop fragile. Les atomes ne sont donc pas non plus sensibles, et ce n'est qu'à leur situation et à leurs mouvements respectifs qu'est due la sensibilité dont jouissent certains assemblages. A l'aide de ce petit nombre de qualités que le poète assigne aux atomes, ils ont, suivant lui, produit non seulement notre monde, mais encore une infinité d'autres. Car il ne veut pas qu'on borne la puissance de la Nature. Il prétend qu'ayant à ses ordres un nombre infini d'atomes, ce qu'elle fait ici pour nous, elle le fait pour d'autres dans d'autres régions de l'espace ; et que notre monde n'est qu'un individu particulier d'une classe nombreuse, un grand animal, soumis comme les autres à la naissance, à l'accroissement, au déclin et à la mort.

T. LUCRETII

CARI

DE RERUM NATURA,

LIBER SECUNDUS.

SUAVE, mari magno, turbantibus æquora ventis,
È terra magnum alterius spectare laborem;
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
Sed, quibus ipse malis careas, quia cernere suave est:
Suave etiam belli certamina magna tueri
Per campos instructa, tuâ sine parte pericli:
Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
Edita doctrinâ sapientûm templa serenâ,
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare atque viam palantes quærere vitæ,
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore,
Ad summâs emergere opes rerumque potiri.

O MISERAS hominum mentes! ô pectora cæca!
Qualibus in tenebris vitæ quantisque periclis
Degitur hoc ævi, quodcunque est! Nonne videre
Nil aliud sibi Naturam latrare, nisi ut, 'cùm
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, curâ semota metuque?

LUCRÈCE,
DE LA
NATURE DES CHOSES,
LIVRE SECOND.

IL EST doux de contempler du rivage les flots soulevés par la tempête, et le péril d'un malheureux qui lutte contre la mort. Non pas qu'on prenne plaisir à l'infortune d'autrui; mais parce que la vue des maux qu'on n'éprouve point est consolante. Il est doux encore, à l'abri du danger, de promener ses regards sur deux grandes armées rangées dans la plaine. Mais, de tous les spectacles, le plus agréable est de considérer du faite de la philosophie, asyle des sciences et de la paix, les mortels épars s'égarer à la poursuite du bonheur, se disputer la palme du génie ou la chimère de la naissance, et se soumettre nuit et jour aux plus pénibles travaux, pour s'élever à la fortune ou à la grandeur.

MALHEUREUX humains! cœurs aveugles! au milieu de quelles ténèbres et à quels périls vous exposez ce peu d'instants de votre vie! Ecoutez le cri de la Nature. Qu'exige-t-elle de vous? Un corps exempt de douleur; une ame libre de terreurs et d'inquiétudes.

ERGO corpoream ad naturam pauca videmus
 Esse opus omninò , quæ demant cunque dolorem ,
 Delicias quoque uti multas substernere possint ,
 Gratus interdum neque Natura ipsa requirit.
 Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes ,
 Lampadas igniferas manibus retinentia dextris ,
 Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur ;
 Nec domus argento fulget auroque renidet ,
 Nec citharis reboant laqueata aurataque templa :
 Attamen inter se prostrati in gramine molli ,
 Propter aquæ rivum , sub ramis arboris altæ ,
 Non magnis opibus , jucundè corpora curant ;
 Præsertim cùm tempestas arridet , et anni
 Tempora conspergunt viridantes floribus herbas :
 Nec calidæ citiùs decedunt corpore febres ,
 Textilibus si in picturis ostroque rubenti
 Jactaris , quàm si plebeiâ in veste cubandum est.

QUAPROPTER , quoniam nil nostro in corpore gazæ
 Proficiunt , neque nobilitas , neque gloria regni ;
 Quod superest , animo quoque nil prodesse putandum :
 Si non fortè tuas legiones per loca campi
 Fervere cùm videas , belli simulacra cientes ,
 Fervere cùm videas classem latèque vagari ,
 His tibi tum rebus timefactæ Relligiones
 Effugiunt animo pavidæ , mortisque timores
 Tum vacuum pectus linquunt , curâque solutum.

ET les besoins du corps ne sont-ils pas bornés ? Ne pouvez-vous pas à peu de frais le garantir de la douleur, et lui procurer un grand nombre de sensations agréables ? La Nature n'en demande pas davantage. Si vos festins nocturnes ne sont point éclairés par des flambeaux que soutiennent de magnifiques statues ; si l'or et l'argent ne brillent point dans vos palais ; si le son de la lyre ne retentit point sous vos lambris ; vous en êtes dédommagés par la fraîcheur des gazons, le cristal des fontaines, et l'ombrage des arbres au pied desquels vous goûtez des plaisirs qui coûtent peu, sur-tout dans la riante saison, quand le printemps sème à pleines mains les fleurs sur la verdure. La fièvre brûlante ne quitte pas plus promptement le riche étendu sur la pourpre et la broderie, que le malheureux couché sur l'étoffe la plus commune.

Si la fortune, la naissance, et le trône même, ne contribuent point au bonheur du corps, assurent-ils à l'ame un sort plus heureux ? Quand vos nombreuses légions font voler leurs drapeaux dans la plaine, quand la mer écume sous le poids de vos vaisseaux, la superstition est-elle effrayée de cet appareil, et les terreurs de la mort laissent-elles votre cœur en paix ?

QUOD si ridicula hæc ludibriaque esse videmus,
 Reverâque metus hominum curæque sequaces,
 Nec metuunt sonitus armorum nec fera tela,
 Audacterque inter reges rerumque potentes
 Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro,
 Nec clarum vestis splendorem purpureâ;
 Quid dubitas quin omne sit hoc rationis egestas,
 Omnis cùm in tenebris præsertim vita laboret?

NAM, veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
 In tenebris metuunt; sic nos in luce timemus
 Interdum, nihilò quæ sunt metuenda magis, quàm
 Quæ pueri in tenebris pavitant finguntque futura:
 Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est
 Non radii solis neque lucida tela diei
 Discussant, sed Naturæ species ratioque.

NUNC age, quo motu genitalia materiai
 Corpora res varias gignant, genitasque resolvant,
 Et quâ vi facere id cogantur, quæve sit ollis
 Reddita mobilitas² magnum per inane meandi,
 Expediam: tu te dictis præbere memento.

NAM certè non inter se stipata cohæret
 Materies; quoniam minui rem quamque videmus;
 Et quasi longinquo fluere omnia cernimus ævo,
 Ex oculisque vetustatem subducere nostris;
 Cùm tamen incolumis videatur summa manere;

V A I N E illusion ! le cliquetis des armes n'en impose point aux soucis rongeurs : ils se présentent fièrement à la cour des rois , ils s'asséyent à leurs côtés sur le trône , sans respect pour la pourpre ni pour le diadème. Ces vaines terreurs sont donc le fruit de l'ignorance , et des ténèbres où nous vivons plongés.

L E S enfants s'alarment de tout pendant la nuit ; et nous , en plein jour , nous sommes les jouets de craintes aussi frivoles. Pour calmer ces terreurs , pour dissiper ces ténèbres , il n'est besoin ni des rayons du soleil , ni de la lumière du jour , mais de l'étude réfléchie de la Nature.

N E vous laissez point , ô Memmius ! de suivre ses traces. Apprenez par quel mouvement les éléments de la matière forment et détruisent les corps ; par quelle impulsion et avec quelle rapidité ils volent sans cesse dans l'espace immense.

N E croyez pas , en effet , que la matière forme une masse immobile : nous voyons tous les corps diminuer , et leurs émanations continuelles les épuiser à la longue , jusqu'à ce que le temps les dérobe à nos yeux. Cependant la masse générale ne souffre point de ces pertes particulières : les éléments , en appauvrissant une partie , vont en enrichir une autre , et ne laissent d'un côté les rides de la décrépitude , que pour porter ailleurs la

Propterea quia, quæ decedunt corpora cunque,
 Unde abeunt minuunt, quò venère augmine donant,
 Illa senescere, at hæc contrà florescere cogunt;
 Nec remorantur ibi: sic rerum summa novatur
 Semper, et inter se mortales mutua vivunt;
 Augescunt aliæ gentes, aliæ minuuntur;
 Inque brevi spatio mutantur sæcla animantûm,
 Et, quasi cursores, vitai lampada tradunt.

Si cessare³ putas rerum primordia posse,
 Cessandoque novos rerum progignere motus,
 Avius à vera longè ratione vagaris;
 Nam, quoniam per inane vagantur cuncta, necesse est
 Aut gravitate suâ ferri primordia rerum,
 Aut ictu fortè alterius; nam cita supernè,
 Obvia cùm flixère, fit ut diversa repentè
 Dissiliant; neque enim mirum, durissima quæ sint,
 Ponderibus solidis, neque quidquam à tergis obstet.

ET quò jactari magis omnia materiai
 Corpora pervideas, reminiscere totius imum
 Nil esse in summa, neque habere ubi corpora prima
 Consistant; quoniam spatium sine fine modoque est,
 Immensumque patere in cunctas undique partes
 Pluribus ostendi, et certâ ratione probatum est.

QUOD quoniam constat, nimirum nulla quies est
 Reddita corporibus primis per inane profundum;

fraîcheur du jeune âge. Ainsi leur inconstance ne peut jamais se fixer : l'univers se renouvelle tous les jours : les mortels se prêtent la vie pour un moment : on voit des espèces se multiplier , d'autres s'épuiser : un court intervalle change les générations ; et , comme aux courses des jeux sacrés , nous nous passons de main en main le flambeau de la vie.

SI VOUS pensez que les principes de la matière puissent se reposer , et par leur inaction donner lieu à de nouveaux mouvements , vous êtes dans l'erreur. Les atomes , mus au milieu du vide , doivent obéir , soit à la direction de leur pesanteur , soit à l'impulsion d'une cause étrangère. En se précipitant des régions supérieures , ils rencontrent d'autres atomes qui les écartent de leur route : effet très naturel , puisqu'ils sont pesants , durs , solides , et que rien derrière eux ne leur fait obstacle.

MAIS , pour vous convaincre encore plus du mouvement général des atomes , rappelez-vous qu'il n'y a point dans l'univers de lieu inférieur où les corps arrivés s'arrêtent ; parceque l'espace est infini , et n'a de toutes parts d'autres bornes que l'immensité. C'est une vérité que j'ai établie sur des preuves certaines.

AINSI les atomes ne se reposent jamais dans le vide. En proie à un mouvement continuel par sa nature , et

Sed magis assiduo varioque exercita motu ,
 Partim ⁴ intervallis magnis conflictata resultant,
 Pars etiam brevibus spatiis nexantur ab ictu ;
 Et quæcunque magis condenso conciliatu ,
 Exiguus intervallis connexa resultant ,
 Endopedita suis perplexis ipsa figuris :
 Hæc validas saxi radices et fera ferri
 Corpora constituunt , et cætera de genere horum
 Paucula , quæ porro magnum per inane vagantur ,
 Et cita dissiliunt longè , longèque recursant
 In magnis intervallis ; hæc aëra rarum
 Sufficiunt nobis et splendida lumina solis.

MULTAQUE præterea magnum per inane vagantur ,
 Conciliis rerum quæ sunt rejecta , nec usquam
 Consociare etiam motus potuere recepta :
 Cujus , uti memoro , rei simulacrum et imago
 Ante oculos semper nobis versatur et instat ;
 Contemplator enim , cum solis lumina cunque
 Insertim fundunt radios per opaca domorum ;
 Multa minuta , modis multis , per inane , videbis
 Corpora misceri radiorum lumine in ipso ,
 Et velut æterno certamine prælia pugnasque
 Edere turmatim certantia , nec dare pausam ,
 Conciliis et discidiis exercita crebris ;
 Conjicere ut possis ex hoc , primordia rerum
 Quale sit in magno jactari semper inani :

varié par ses directions , les uns sont renvoyés à une grande distance ; les autres s'écartent moins et s'unissent sous le choc. Quand leur union est intime , leur répulsion peu considérable et leur tissu étroitement lié , ils servent de base aux rochers solides , au fer , et à un petit nombre d'autres substances de la même nature. Quand au contraire le choc les rejette , les disperse et les fait flotter dans l'espace , nous leur devons le fluide rare de l'air et la lumière éclatante du soleil.

IL y en a encore un grand nombre qui nagent au hasard dans le vide , qui ont été exclus de tout assemblage , ou incorporés à une masse , sans pouvoir participer à son mouvement général. Vous en avez tous les jours une image sensible sous les yeux. Quand les rayons du soleil s'insinuent par les ouvertures d'un appartement ténébreux , ne voyez - vous pas une infinité de corpuscules s'agiter de mille manières dans le sillon lumineux ? On dirait qu'ils se sont déclarés une guerre éternelle. Ils ne cessent de se livrer des combats et des assauts ; tantôt ils se divisent , tantôt ils se rallient. Leur activité qui ne se ralentit jamais , doit vous donner une idée du mouvement des atomes dans le vide. LES EFFETS les plus communs peuvent seuls nous servir de

Duntaxat rerum magnarum parva potest res
Exemplare dare et vestigia notitiæ.

Hoc etiam magis hæc animum te advertere par est
Corpora, quæ in solis radiis turbare videntur;
Quod tales turbæ motus quoque materiæ
Significant clandestinos cæcosque subesse :
Multa videbis enim plagis ibi percita cæcis
Commutare viam, retroque repulsa, reverti
Nunc huc, nunc illuc, in cunctas denique partes;
Scilicet hic à principiis est omnibus error.
Prima moventur enim per se primordia rerum :
Inde, ea quæ parvo sunt corpora conciliatu,
Et quasi proxima sunt ad vires principiorum,
Ictibus illorum cæcis impulsa cientur,
Ipsaque quæ porro paulò majora, laccessunt.
Sic à principiis ascendit motus, et exit
Paulatim nostros ad sensus, ut moveantur
Illa quoque, in solis quæ lumine cernere quimus;
Nec, quibus id faciant plagis, apparet apertè.

NUNC quæ mobilitas sit reddita materiæ
Corporibus, paucis licet hinc cognoscere, Memmi;
Primum Aurora novo cùm spargit lumine terras,
Et variæ volucres nemora avia pervolitantes,
Aera per tenerum liquidis loca vocibus opplent;
Quàm subito soleat sol ortus tempore tali
Convestire suâ perfundens omnia luce,

modèles et de guides dans la recherche des plus grandes vérités.

CEs corpuscules, mus rapidement aux rayons du soleil, méritent d'autant plus votre attention, que leur mouvement est la preuve d'un choc secret et invisible des atomes. Ce sont les atomes qui, par des coups imperceptibles, les écartent de leur route, les repoussent en arrière, les chassent à droite et à gauche, dans tous les sens, dans toutes les directions. En effet, les éléments, mus par eux-mêmes, impriment leur mouvement aux corpuscules dont la masse est la plus déliée et la plus analogue à leurs faibles efforts : ceux-ci vont attaquer des corps un peu plus grossiers. Ainsi le mouvement né des atomes se communique de proche en proche, jusqu'à ce qu'il devienne sensible dans les corpuscules mus au soleil, quoique la cause de leur agitation se dérobe à nos yeux.

APPRENEZ maintenant en peu de mots jusqu'à quel point les éléments de la matière sont mobiles. Quand l'Aurore verse ses premiers feux sur la terre; quand les oiseaux dans les forêts, voltigeant de branche en branche, remplissent l'air de leur douce harmonie, vous voyez avec quelle promptitude le dieu du jour répand

Omnibus in promptu manifestumque esse videmus;
 At vapor is quem sol mittit lumenque serenum,
 Non per inane meat vacuum; quò tardiùs ire
 Cogitur, aërias quasi cùm diverberet undas;
 Nec singillatim corpuscula quæque vaporis,
 Sed complexa meant inter se cunque globata:
 Quapropter simul inter se retrahuntur et extrà
 Officiuntur, uti cogantur tardiùs ire.
 At, quæ sunt solidâ primordia simplicitate,
 Cùm per inane meant vacuum, nec res remoratur
 Ulla foris, atque ipsa suis è partibus unum,
 Unum in quem cœpère locum connixa feruntur:
 Debent nimirum præcellere mobiliate,
 Et multò citiùs ferri quàm lumina solis,
 Multiplicisque loci spatium transcurrere eodem
 Tempore, quo solis pervolgant fulgura cœlum;
 Nam neque consilio debent tardata morari,
 Nec perscrutari primordia singula quæque,
 Ut videant quâ quidque geratur cum ratione.

AT quidam contrà hæc, ignari, materiai
 Naturam non posse, Deûm sine numine, rentur
 Tantopere humanis rationibus ac moderatis,
 Tempora mutare annorum frugesque creare,
 Nec jam cœtera, mortales quæ suadet adire,
 Ipsaque deducit dux vitæ dia voluptas,
 Ut res per veneris blanditim sæcla propagent,

les flots de sa lumière, et couvre la nature d'un voile éclatant. Cependant, ces brillants corpuscules émanés du soleil n'ont point un espace vide à traverser; leur marche se ralentit sans cesse en divisant le fluide de l'air. D'ailleurs, n'étant point simples ni isolés, mais des faisceaux et des masses, ils trouvent en eux-mêmes, et hors d'eux, des causes de retardement. Au lieu que les éléments de la matière, solides et simples, mus dans le vide, à l'abri des obstacles extérieurs, formant un seul et même tout, et réunissant les efforts de toutes leurs parties vers l'unique but de leur première impulsion, doivent sans doute être plus actifs, et parcourir un espace infiniment plus considérable, dans le même temps où les feux du ciel s'élancent du soleil à nos yeux. Car vous ne direz sûrement pas que les atomes s'arrêtent par réflexion, ni qu'ils aient concerté entre eux un plan régulier de mouvement.

IL Y A pourtant des philosophes qui croient que la matière ne peut, sans le secours des dieux, produire tant d'effets réglés et analogues à nos besoins, varier la scène des saisons, couvrir la terre de végétaux et reproduire les espèces. Insensés ! ils ne voient pas que la Volupté, fille du ciel et mère de tout ce qui respire, invite les animaux à engendrer leurs semblables, et que les caresses

Ne genus occidat humanum; quorum omnia causâ
 Constituisse Deos fingunt; sed in omnibu' rebus
 Magnoperè à vera lapsi ratione videntur;
 Nam, quamvis rerum ignorem primodia quæ sint,
 Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim
 Confirmare, aliisque ex rebus reddere multis,
 Nequaquam nobis divinitùs esse creatam
 Naturam mundi, quæ tantâ est prædita culpâ:
 Quæ tibi ⁵ posteriùs, Memmî, faciemus aperta.
 Nunc id quod superest de motibus expediemus.

NUNC locus est, ut opinor, in his illud quoque rebus
 Confirmare tibi, nullam rem posse suâ vi
 Corpoream sursùm ferri sursùmque meare,
 Ne tibi dent in eo flammæ corpora fraudem:
 Sursùs enim vorsùs gignuntur et augmina sumunt,
 Et sursùm nitidæ fruges arbustaque crescunt,
 Pondera, quantum in se est, cùm deorsùm cuncta ferantur.
 Nec, cùm subsiliunt ignes ad tecta domorum,
 Et celeri flammâ degustant tigna trabesque,
 Sponte suâ facere id, sine vi subigente, putandum est.
 Quod genus, è nostro cùm missus corpore sanguis
 Emicat exultans altè, spargitque cruorem;
 Nonne vides etiam, quantâ vi tigna trabesque
 Respuat humor aquæ? Nam quàm magi' mersimus altum
 Directa, et magnâ vi multi pressimus ægrè,
 Tam cupidè sursùm revomit magis atque remittit,

de Vénus sont les divinités bienfesantes qui perpétuent les êtres. Voilà pourtant les raisons qui leur ont fait imaginer des dieux créateurs; système étroit, démenti par tous les détails de l'univers. Oui, quand même je ne connaîtrais pas la nature des éléments, le spectacle du ciel et les phénomènes du monde me prouveraient assez, qu'un tout aussi défectueux ne peut être l'ouvrage de la divinité. Mais réservons ces vérités pour la suite de ce poème, et continuons à traiter du mouvement des atomes.

C'EST ici, je crois, le lieu de vous prouver qu'il n'y a point de corps qui par sa propre force tende en haut. Ne vous laissez point abuser par la flamme, qui naît et s'augmente toujours en s'élevant. Les arbres et les moissons ne croissent, non plus, qu'en s'éloignant de la terre, quoique la nature des corps graves les en rapproche autant qu'il est possible. C'est donc par une impulsion étrangère, et non par sa propre tendance, que la flamme élevée au faite des maisons dévore les poutres de nos toits; comme le sang, en s'échappant de la veine, lance en l'air un jet de pourpre. Ne voyez-vous pas encore avec quelle force l'eau repousse les plus énormes pilotis? En vain mille bras nerveux s'efforcent de les enfoncer: l'onde se hâte de rejeter ces masses étrangères dont la plus longue moitié flotte à sec au dessus du niveau. Cependant vous ne doutez pas que tous ces corps ne descendent dans

Plus ut parte foràs emergant exsiliantque ;
 Nec tamen hæc , quantum est in se , dubitamus , opinor ,
 Quin vacuum per inane deorsùm cuncta ferantur .
 Sic igitur debent flammæ quoque posse per auras
 Aëris expressæ sursùm succedere , quanquam
 Pondera ; quantum in se est , deorsùm deducere pugnent ,
 Nocturnasque faces cœli sublime volantes ,
 Nonne vides longos flammarum ducere tractus ,
 In quascunque dedit partes Natura meatum ?
 Non cadere in terram ⁶ stellas et sidera cernis ;
 Sol etiam summo de vertice dissupat omnes
 Ardorem in partes , et lumine conserit arva :
 In terras igitur quoque solis vergitur ardor :
 Transversosque volare per imbres fulmina cernis ;
 Nunc hinc , nunc illinc abrupti nubibus ignes
 Concursant ; cadit in terras vis flammea volgo .

ILLUD ⁷ in his quoque te rebus cognoscere avemus ,
 Corpora cùm deorsùm rectùm per inane feruntur
 Ponderibus propriis , incerto tempore fermè ,
 Incertisque locis spatio decedere paulùm ,
 Tantùm quod nomen mutatum dicere possis .

QUOD nisi declinare solerent , omnia deorsùm ,
 Imbris uti guttæ , caderent per inane profundum ,
 Nec foret offensus natus , nec plaga creata
 Principiis ; ita nil unquam Natura creâsset .

le vide, autant qu'il est en eux. La flamme ne s'élève non plus que par l'impulsion d'une force étrangère, tandis que sa pesanteur la fait descendre, autant qu'il dépend d'elle. Ne voyez-vous pas les météores nocturnes tracer de longs sillons de feu par-tout où la Nature leur ouvre un passage? ne voyez-vous pas les étoiles et les astres tomber sur la terre? Le soleil lui-même, du sommet des cieux, répand par-tout sa chaleur, et sème les champs d'une lumière brillante : ses feux tendent donc aussi en bas. Ne voyez-vous pas enfin la foudre s'ouvrir une route à travers les nuages, s'élancer avec impétuosité de toutes parts, et trop souvent éclater sur notre globe?

MALGRÉ cette tendance perpendiculaire des éléments vers les régions inférieures, sachez néanmoins, ô Memmius ! qu'ils s'écartent tous de la ligne droite, dans des temps et des espaces indéterminés. Mais ces déclinaisons sont si peu de chose, qu'à peine elles en méritent le nom.

LES atomes, sans ces écarts, seraient tombés parallèlement dans le vide, comme les gouttes de la pluie : jamais ils ne se seraient ni rencontrés ni heurtés, et jamais la Nature n'eût rien produit.

QUOD si fortè aliquis credit graviora potesse
 Corpora, quò citiùs rectùm per inane feruntur,
 Incidere è supero levioribus, atque ita plagas
 Gignere, quæ possint genitales reddere motus,
 Avius à vera longè ratione recedit ;
 Nam per aquas quæcunque cadunt atque aëra deorsùm,
 Hæc, pro ponderibus, casus celerare necesse est ;
 Propterea, quia corpus aquæ naturaque tenuis
 Aëris haud possunt æquè rem quamque morari,
 Sed citiùs cedunt gravioribus exsuperata.
 At contrà nulli, de nulla parte, neque ullo
 Tempore, inane potest vacuum subsistere rei,
 Quin, sua quod natura petit, concedere pergat.
 Omnia quapropter debent per inane quietum
 Æquè ponderibus non æquis concita ferri :
 Haud igitur poterunt levioribus incidere unquam
 Ex supero graviora, neque ictus gignere per se,
 Qui varient motus per quos Natura genat res.

QUARE etiam atque etiam paulùm clinare necesse est
 Corpora, nec plus quàm minimum, ne fingere motus
 Obliquos videamur, et id res vera refutet ;
 Namque hoc in promptu manifestumque esse videmus,
 Pondera, quantùm in se est, non posse obliqua meare,
 Ex supero cùm præcipitant, quod cernere possis :
 Sed nihil omninò rectâ regione viaï
 Declinare, quis est qui possit cernere, sese ?

Si l'on suppose que les corps les plus graves , mus plus vite dans leur ligne droite , tombent sur les plus légers , et enfantent par leur choc des mouvements créateurs , on s'écarte des principes de la raison. Il est vrai que dans l'eau ou dans l'air , les corps accélèrent leur chute à proportion de leur pesanteur , parce que les ondes et le fluide léger de l'air n'opposent pas à tous la même résistance , mais cèdent plus aisément aux plus graves. Il n'en est pas de même du vide. Il ne résiste jamais aux corps : il leur ouvre également à tous un passage. Ainsi les atomes , malgré l'inégalité de leurs masses , doivent se mouvoir avec une égale vitesse dans le vide , théâtre oisif de leur activité. Les corps les plus graves ne peuvent donc tomber sur les plus légers ni les heurter , ni , en changeant leurs directions , faciliter à la Nature la formation des êtres.

AINSI , je le répète , il est nécessaire que les atomes s'écartent de la ligne droite : mais n'oubliez pas que cet écart doit être le moindre possible , et ne m'accusez point d'introduire dans la nature des mouvements obliques que réprouve la saine philosophie. Il est évident sans doute , et l'œil seul nous en instruit , que les corps graves , dans leur chute , ne suivent pas une direction oblique : mais , qu'ils ne s'écartent point du tout de la ligne perpendiculaire , quel organe assez sûr osera le décider ?

DENIQUE, si semper motus⁸ connectitur omnis,
 Et vetere exoritur semper novus ordine certo,
 Nec declinando faciunt primordia motûs
 Principium quoddam, quod fati fœdera rumpat,
 Ex infinito ne causam causa sequatur,
 Libera per terras unde hæc animantibus extat,
 Unde est hæc, inquam, fatis avolsa voluntas,
 Per quam progredimur, quò ducit quemque voluptas?
 Declinamus item motus, nec tempore certo,
 Nec regione loci certâ, sed ubi ipsa tulit mens;
 Nam, dubio procul, his rebus sua cuique voluntas
 Principium dat, et hinc motus per membra rigantur.
 Nonne vides etiam, patefactis tempore puncto
 Carceribus, non posse tamen prorumpere equorum
 Vim cupidam tam desubitò, quam mens avet ipsa?
 Omnis enim totum per corpus materiai
 Copia conquiri debet, concita per artus
 Omnes, ut studium mentis connexa sequatur:
 Ut videas initum motûs à corde creati,
 Ex animique voluntate id procedere primum,
 Inde dari porro per totum corpus et artus.

NEC simile est, ut cùm impulsus procedimus ictu,
 Viribus alterius magnis magnoque coactu;
 Nam tum materiam totius corporis omnem
 Perspicuum est, nobis invitis, ire rapique
 Donicum eam refrænavit per membra voluntas.

ENFIN, si tous les mouvements sont enchaînés dans la nature ; si un ordre nécessaire les fait naître les uns des autres ; si la déclinaison des éléments ne produit une nouvelle combinaison , qui rompe la chaîne de la fatalité et trouble la succession éternelle des causes motrices, d'où vient cette liberté dont jouissent tous les animaux, ces déterminations indépendantes du destin, ce pouvoir d'aller où nous appelle le plaisir ? D'ailleurs, nos mouvements ne sont affectés ni à des temps , ni à des lieux déterminés : c'est notre volonté qui en est le principe, et la source d'où ils se répandent dans tout le corps. Ne remarquez-vous pas même , au moment où s'ouvre la barrière, les coursiers frémissant de ne pouvoir s'élancer assez tôt, au gré de leur bouillante ardeur ? Il faut que toutes les molécules, éparses dans les membres, se soient rassemblées et mises en jeu pour obéir aux déterminations de l'ame. Ce qui vous fait voir que le principe du mouvement est dans le cœur, qu'il part de la volonté, et de là se communique à tout le corps.

IL n'en est pas de même quand une force étrangère nous pousse et nous subjuge. Il est évident qu'alors la masse de nos corps est emportée malgré nous, jusqu'à ce que la volonté ait su réprimer ces mouvements étrangers. Vous voyez donc que, malgré les causes extérieures

Jamne vides igitur, quanquam vis exera multos
 Pellit, et invitos cogit procedere sæpe,
 Præcipientesque rapit, tamen esse in pectore nostro
 Quiddam, quod contrà pugnare obstareque possit,
 Cujus ad arbitrium quoque copia materiai
 Cogitur interdum flecti per membra, per artus,
 Et projecta refrænatur retroque residit?

QUARE in seminibus quoque idem fateare necesse est,
 Esse aliam, præter plagas et pondera, causam
 Motibus, unde hæc est nobis innata potestas,
 De nihilo quoniam fieri nil posse videmus.
 Ponderus enim prohibet ne plagis omnia fiant,
 Externâ quasi vi; sed ne mens ipsa necessum
 Intestinum habeat cunctis in rebus agendis,
 Et devicta quasi cogatur ferre patique:
 Id facit exiguum CLINAMEN principiorum,
 Nec regione loci certâ, nec tempore certo.

NEC stipata magis fuit unquam materiai
 Copia, nec porrò majoribus intervallis;
 Nam neque adaugescit quidquam, neque deperit inde:
 Quapropter, quo nunc in motu principiorum
 Corpora sunt, in eodem anteactâ ætate fuere,
 Et posthac semper simili ratione ferentur;
 Et quæ consuêrunt gigni, gignentur eâdem
 Conditione, et erunt et crescent inque valebunt,
 Quantum cuique datum est per fœdera naturai.

qui agissent souvent sur l'homme, et le meuvent malgré lui, il y a au fond de son cœur une puissance qui combat ces impressions involontaires, et qui sait à son gré détourner le cours de la matière, mettre un frein à ses transports, et la faire retourner sur ses pas.

CETTE vérité vous force de reconnaître dans les principes de la matière, une affection différente de la pesanteur et du choc, de laquelle naît la liberté, sans quoi vous admettez un effet sans cause. Par la pesanteur, vous empêchez à la vérité que tous les mouvements ne soient l'effet du choc et d'une force étrangère; mais si l'âme n'est pas déterminée dans toutes ses actions par une nécessité intérieure, et si elle n'est pas une substance purement passive, c'est l'effet d'une légère DÉCLINAISON des atomes dans des temps et des espaces indéterminés.

SACHEZ encore que la somme des éléments n'a jamais été plus dense ni plus rare qu'aujourd'hui, parce que leur nombre ne peut augmenter ni diminuer. Ainsi le mouvement dont ils sont doués maintenant, est le même qu'ils ont eu dans les siècles précédents, et qu'ils conserveront à jamais. Les corps qui ont coutume d'être produits, le seront encore suivant la même loi. Ils reparaîtront sur la scène des êtres; ils croîtront; ils acquerront les qualités propres à leur nature. Ne craignez pas

Nec rerum summam commutare ulla potest vis ;
 Nam neque quò possit genus ullum materiai
 Effugere ex Omni, quidquam est; neque rursus in Omne
 Unde coorta queat nova vis irrumpere, et omnem
 Naturam rerum mutare et vertere motus.

ILLUD in his rebus non est mirabile, quare,
 Omnia cum rerum primordia sint in motu,
 Summa tamen summam videatur stare quiete,
 Præterquam si quid proprio dat corpore motus;
 Omnis enim longè nostris ab sensibus infrà
 Primorum natura jacet; quapropter, ubi illa
 Cernere jam nequeas, motus quoque surpere debent;
 Præsertim cum, quæ possimus cernere, celent
 Sæpe tamen motus, spatio diducta locorum:
 Nam sæpe in colli tondentes pabula læta
 Lanigeræ reptant pecudes, quò quamque vocantes
 Invitant herbæ gemmantes rore recenti,
 Et satiati agni ludunt blandèque coniscant;
 Omnia quæ nobis longè confusa videntur,
 Et velut in viridi candor consistere colli.
 Præterea magnæ legiones cum loca cursu
 Camporum complent, belli simulacra cientes,
 Et circumvolitant equites, mediosque repentè
 Tramittunt valido quatientes impete campos:
 Fulgur ibi ad cælum se tollit, totaque circum
 Ære renidescit tellus, subterque virum vi

qu'aucune force vienne à bout de changer ce grand tout. Il n'y a pas d'endroits par où des éléments fugitifs puissent s'échapper de la masse, ni par où des atomes étrangers puissent, par une incursion subite, troubler l'ordre de la nature et en détourner les mouvements.

Vous ne devez pas être surpris que, malgré ce mouvement continuel des atomes, l'univers paraîsse immobile, à l'exception des corps qui ont un mouvement propre. En effet, les éléments de la matière échappent à nos organes; et si leur masse est insensible, leur agitation ne doit-elle pas l'être à plus forte raison, puisque la distance nous dérobe le mouvement des corps même les plus sensibles? Souvent les brebis, en paissant les verts gazons, se traînent sur le dos des collines où les appelle une herbe fraîche et brillante des perles de la rosée, tandis que les tendres agneaux, rassasiés d'un lait pur, s'égayent à côté de leurs mères, et exercent leurs jeunes fronts à des luttes innocentes. Ce tableau mobile, vu de loin, se confond pourtant, et ne laisse distinguer à l'œil que la verdure contrastée par la blancheur des troupeaux. Voyez une armée nombreuse couvrir la plaine et suivre à grands pas ses drapeaux flottans, la cavalerie tantôt voltiger autour des légions, tantôt franchir en un moment des espaces immenses : l'acier renvoie ses éclairs au ciel, les campagnes sont colorées par le reflet de l'airain, la terre retentit sous les pas des soldats, et les monts voisins

Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
 Icti rejectant voces ad sidera mundi;
 Et tamen est quidam locus altis montibus, unde
 Stare videtur et in campis consistere fulgur.

NUNC age jam⁹ deinceps, cunctarum exordia rerum
 Qualia sint, et quàm longè distantia formis,
 Percipe, ¹⁰ multigenis quàm sint variata figuris;
 Non quòd multa, parùm simili sint prædita formâ,
 Sed quia non volgò ¹¹ paria omnibus omnia constant:
 Nec mirum; nam, cùm sit eorum copia tanta,
 Ut neque finis, uti docui, neque summa sit ulla,
 Debent nimirum non omnibus omnia prorsum
 Esse pari filo similique affecta figurâ.

PRÆTEREA genus humanum, mutæque natantes
 Squammigerùm pecudes, et læta arbusta, feræque,
 Et variæ volucres lætantia ¹² quæ loca aquarum
 Concelebrant circùm ripas fontesque lacusque,
 Et quæ pervolgant nemora avia pervolitantes;
 Horum unum quodvis generatim sumere perge,
 Invenies tamen inter se distare figuris;
 Nec ratione aliâ proles cognoscere matrem,
 Nec mater posset prolem; quod posse videmus,
 Nec minùs atque homines inter se nota cluere.

NAM sæpe ante Deùm vitulus delubra decora,
 Thuricremas propter mactatus concidit aras,

repoussent leurs cris guerriers jusqu'aux voûtes du monde ; cependant, du sommet d'une montagne, cette multitude paraît immobile, et son éclat semble appartenir à la terre.

PASSONS maintenant aux autres qualités des atomes, à la différence de leurs formes, à la variété de leurs figures : non qu'il y en ait un grand nombre doués de formes dissemblables, mais parceque les êtres qu'ils composent ne sont jamais parfaitement semblables. Et vous n'en serez pas étonné, si vous vous rappelez que le nombre des atomes est illimité, comme je l'ai prouvé : vous sentirez qu'ils ne peuvent avoir exactement les mêmes formes, ni être terminés rigoureusement par les mêmes contours.

CONSIDÉREZ l'espèce humaine, les muets habitants de l'onde, les reptiles armés d'écaillés, les rians arbrisseaux, les monstres sauvages, les oiseaux de toute espèce, tant ceux qui se plaisent au bord des eaux, des fleuves, des fontaines et des lacs, que ceux qui volent dans les bois solitaires ; comparez les individus de chaque espèce, vous y trouverez des différences : sans ces nuances variées, comment les mères et les enfans pourraient-ils se reconnaître ? Cependant l'instinct ne les trompe jamais ; et les hommes ne se distinguent pas plus sûrement.

QUAND la hache sacrée a fait tomber aux pieds de l'autel un jeune taureau baigné dans son sang, sa mère

Sanguinis exspirans calidum de pectore flumen :
 At mater virides saltus orbata peragrans ,
 Linqvit humi pedibus vestigia pressa bisulcis ,
 Omnia convisens oculis loca , si queat usquam
 Conspicere amissum fœtum , completque querelis
 Frondiferum nemus adsistens , et crebra revisit
 Ad stabulum , desiderio perfixa juvenci ;
 Nec teneræ salices atque herbæ rore vigentes ,
 Fluminaque ulla queunt summis labentia ripis ,
 Oblectare animum subitamque avertere curam ;
 Nec vitulorum aliæ species per pabula læta
 Derivare queunt aliò , curâque levare :
 Usque adeo quiddam proprium notumque requirit.
 Præterea teneri tremulis cum vocibus hædi
 Cornigeras nôrunt matres , agnique petulci ,
 Balantùm pecudes : ita , quod Natura reposcit ,
 Ad sua quisque ferè decurrunt ubera lactis .

POSTREMO quodvis frumentum , non tamen omne
 Quodque suo in genere inter se simile esse videbis ,
 Quin intercurrat quædam distantia formis ;
 Concharumque genus parili ratione videmus
 Pingere telluris gremium , quâ mollibus undis
 Littoris incurvi bibulam pavit æquor arenam :
 Quare etiam atque etiam simili ratione necesse est ,
 Naturâ quoniam constant , neque facta manu sunt

(qui a déjà cessé de l'être) parcourt à grands pas les forêts, et empreint sur le sable la trace profonde de ses pieds. Ses regards inquiets demandent à tous les lieux voisins le tendre nourrisson qu'elle a perdu. Souvent elle s'arrête dans l'obscurité des bois qu'elle fait retentir de ses plaintes : souvent elle retourne à l'étable, elle y reste immobile, occupée de sa perte. Les tendres saules, les herbes rajeunies par la rosée, les bords rians des larges fleuves, n'ont plus de charmes pour la détourner de sa douleur. Les jeunes troupeaux qu'elle voit bondir sur le gazon ne peuvent faire illusion à sa tendresse : ce n'est pas là l'enfant qu'elle cherche ; ses yeux et son cœur savent trop bien le distinguer. Les agneaux bondissants, les chevreaux dont la voix est encore tremblante, savent aussi reconnaître leurs mères, et, guidés par la Nature, ils courent aux mamelles qui doivent allaiter leur enfance.

CHOISISSEZ un épi dans la plaine ; malgré la ressemblance des grains, vous y remarquerez des nuances différentes : elles sont encore plus sensibles dans les coquillages qui colorent le sein de la terre, aux endroits où le sable s'est abreuvé des flots de l'Océan. Pourquoi les éléments ne différeraient-ils pas comme les corps ? Ils sont l'ouvrage de la Nature ; et puisque l'art ne les a pas

Unius ad certam formam primordia rerum,
Dissimili inter se quædam volitare figurâ.

PERFACILE est jam animi ratione exsolvere nobis,
Quare fulmineus multò penetratior ignis,
Quàm noster fluat è tædis terrestribus ortus;
Dicere enim possis cœlestem fulminis ignem
Subtilem magis è parvis constare figuris,
Atque ideò transire foramina, quæ nequit ignis
Noster hic è lignis ortus tædâque creatus.

PRÆTEREA lumen per cornu transit, at imber
Respuitur: quare? nisi luminis illa minora
Corpora sunt, quàm de quibus est liquor almus aquarum.

ET quamvis subito per colum vina videmus
Perfluere, at contrà tardum cunctatur olivum,
Aut quia nimirum majoribus est elementis,
Aut magis hamatis inter se perque plicatis;
Atque ideò fit uti non tam deducta repentè
Inter se possint primordia singula quæque,
Singula per cujusque foramina permanare.

HUC accedit uti, mellis lactisque liquores
Jucundo sensu linguæ tractentur in ore,
At contrà tetra absinthi natura ferique
Centauri, sædo pertorquent ora sapore;
Ut facilè agnoscas è lævibus atque rotundis
Esse ea, quæ sensus jucundè tringere possunt,

fondus dans un moule commun, ils doivent nager dans le vide sous des formes diverses.

PAR ce principe, vous expliquerez pourquoi le feu du tonnerre est plus pénétrant que la flamme des matières terrestres : vous direz que les feux du ciel, formés d'éléments plus subtils, s'insinuent dans des pores où ne peut pénétrer notre flamme grossière.

POURQUOI la corne permet-elle le passage à la lumière, tandis qu'elle le refuse à l'eau? sinon parceque la lumière est composée d'atomes plus déliés que les gouttes de la pluie.

LE vin s'échappe en un moment du filtre ; l'huile au contraire n'en sort que goutte à goutte. Pourquoi? parceque la liqueur paresseuse de l'olivier, formée de principes plus denses, plus liés et plus entrelacés, ne se divise pas assez vite, et ne se répand que lentement dans les pores du filtre.

SI vous considérez, d'un autre côté, que le lait et le miel flattent délicieusement le palais, tandis qu'il est blessé par l'absinthe amère et la sauvage centaurée, vous reconnaîtrez que les saveurs agréables résultent d'atomes lisses et sphériques ; que l'amertume et l'âpreté

At contrà quæ amara atque aspera cunque videntur ,
 Hæc magis hamatis inter se nexa teneri ,
 Proptereaque solere vias rescindere nostris
 Sensibus , introituque suo perrumpere corpus.

OMNIA prostremò bona sensibus et mala tactu ,
 Dissimili inter se pugnant perfecta figurâ ;
 Ne tu fortè putes serræ stridentis acerbum
 Horrorem , constare elementis lævibus æquè ,
 Ac Musæa mele , per chordas organici quæ
 Mobilibus digitis expergefata figurant.

NEU simili penetrare putes primordia formâ
 In nares hominum , cùm tetra cadavera torrent ,
 Et cùm scena croco Cilici perfusa recens est ,
 Araque Panchæos exhalat propter odores.

NEVE bonos rerum simili constare colores
 Semine constituas , oculos qui pascere possunt ,
 Et qui compungunt aciem lacrymareque cogunt ,
 Aut sœdâ specie tetri turpesque videntur :
 Omnis enim , sensus quæ mulcet causa juvatque ,
 Haud sine principali aliquo lævore creata est ;
 At contrà , quæcunque molesta atque aspera constat ,
 Non aliquo sine materiæ squalore reperta est.

SUNT etiam quæ jam nec lævia jure putantur ,
 Esse , neque omninò flexis mucronibus unca ,
 Sed magis angululis paulùm prostantibus , et quæ

naissent au contraire de l'assemblage de principes recourbés qui , fortement unis , ne peuvent pénétrer au siège du sentiment qu'en brisant les fibres de nos organes.

EN un mot , le plaisir et la douleur qu'excitent en nous les corps , dépendent de la configuration de leurs principes : si vous n'aimez mieux croire que l'aigre sifflement de la scie soit produit par des éléments aussi polis que les accords touchants de la lyre sous les doigts agiles d'un harmoniste.

VOUS ne donnerez pas non plus la même forme aux atomes fétides d'un cadavre brûlé , et à ceux qu'exhalent les temples des dieux , ou nos théâtres embaumés des parfums de Cilicie.

VOUS ne donnerez pas les mêmes principes aux couleurs bienfaisantes dont l'œil aime à se repaître , et à celles qui blessent l'organe , lui arrachent des larmes , et le forcent de se détourner avec horreur. Je le répète donc , les corps amis de nos organes sont formés d'atomes polis et sphériques ; les corps malfaisants , d'éléments plus rudes et moins parfaits.

IL y a encore des atomes qui ne sont ni absolument lisses , ni entièrement recourbés , mais hérissés de pointes

Titillare magis sensus quàm lædere possunt,
Fæcula ¹³ jam quo de genere est inulæque sapes.

DENIQUE jam calidos ignes gelidamque pruinam,
Dissimili dentata modo compungere sensus
Corporis, indicio nobis est tactus uterque;
Tactus enim, tactus, proh Divûm numina sancta!
Corporis est sensus, vel cùm res extera sese
Insinuat, vel cùm lædit, quæ in corpore nata est,
Aut juvat egrediens genitales per Veneris res,
Aut ex offensu cùm turbant corpore in ipso
Semina, confunduntque inter se concita sensum;
Ut si fortè manu quamvis jam corporis ipse
Tutè tibi partem ferias, æquè experiare:
Quapropter longè formas distare necesse est
Principiis, varios quæ possint edere sensus.

DENIQUE quæ nobis durata ac spissa videntur,
Hæc magis hamatis inter sese esse necesse est,
Et quasi ramosis altè compacta teneri;
In quo jam genere imprimis adamantina saxa
Primâ acie constant, ictus contemnere sueta,
Et validi silices ac duri robora ferri,
Æraque quæ claustris restantia vociferantur.

ILLA autem debent ex lævibus atque rotundis
Esse magis, fluido quæ corpore liquida constant;

saillantes qui chatouillent l'organe plutôt qu'ils ne le déchirent. Telles sont la fécule et l'aulnée.

ENFIN, que les flammes ardentes et les glaces de l'hiver piquent nos organes avec des aiguillons d'une structure différente, c'est une vérité dont le tact nous force de convenir : le tact, ô dieux ! ce sens du corps entier, qui se manifeste, soit quand un objet étranger pénètre la machine, soit quand une cause intérieure en déränge l'organisation, ou quand la mère des amours en exprime ses germes créateurs, ou lorsqu'enfin le choc, en troublant l'harmonie des principes, y porte la douleur avec la confusion. Vous en ferez l'expérience à chaque instant, en frappant de la main quelque partie de votre corps. On n'explique donc les différentes impressions des objets, que par les différentes figures de leurs éléments.

LES corps durs et compactes doivent avoir des atomes plus recourbés, plus intimement unis, et entrelacés comme des rameaux. Tels sont, entre autres corps de ce genre, le diamant qui résiste aux plus terribles coups, les durs cailloux, le fer inflexible, et l'airain qui gémit aux gonds de nos portes.

MAIS tous les liquides formés d'un corps fluide ne peuvent être composés que de parties lisses et sphériques.

Nec retinentur enim inter se glomeramina quæque,
Et procursus item in proclive volubilis extat.

OMNIA postremò quæ puncto tempore cernis
Diffugere, ut fumum, nebulas, flammisque, necesse est,
Si minùs omnia sunt è lævibus atque rotundis,
At non esse tamen perplexis indupedita,
Pungere uti possint corpus penetrareque saxa;
Nec tamen hærere inter se, quod quisque videmus
Sentibus esse datum; facilè ut cognoscere possis
Non è perplexis, sed acutis esse elementis.

SED quòd amara vides eadem, quæ fluvida constant,
Sudor uti maris est, minimè id mirabile habendum;
Nam, quod fluvidum est, è lævibus atque rotundis
Est; at lævibus atque rotundis mista doloris
Corpora; nec tamen hæc retineri hamata necessum est,
Scilicet esse globosa, tamen cùm squalida constant,
Provolvi simul ut possint et lædere sensus.

ET quò mista putes magis aspera lævibus esse
Principiis, unde est Neptuni corpus acerbum,
Est ratio secernendi seorsumque videndi;
Humor dulcit ubi per terras crebriùs idem
Percolatur, ut in foveam fluat ac mansuescat;
Linqvit enim superà tetri primordia viri
Aspera, quò magis in terris hærescere possunt.

Des globules de cette nature ne pouvant se lier ensemble, roulent plus aisément sur un plan incliné.

LES fluides que nous voyons se dissiper en un moment, comme la fumée, les nuages et la flamme, ne sont pas formés d'atomes entièrement polis et globuleux, puisqu'ils déchirent nos organes : mais, comme en même temps ils pénètrent les rochers, leurs éléments ne doivent pas être recourbés et embarrassés. Vous leur donnerez donc une figure moyenne, et vous les armerez de pointes, plutôt que de crochets.

NE soyez point surpris de rencontrer des corps à la fois amers et fluides, tels que les eaux de l'océan. Comme fluides, ils résultent d'atomes polis et sphériques, auxquels, comme piquants, sont mêlés des éléments propres à exciter la douleur : mais il ne faut pas qu'ils soient liés par des crochets ; il suffit qu'ils soient en même temps sphériques et raboteux, pour pouvoir à la fois et rouler dans leur lit et blesser nos organes.

VOULEZ-VOUS une preuve convaincante de ce mélange d'éléments polis et anguleux qui donne à l'océan son amertume ? il vous est possible d'en examiner les parties séparées. L'eau de la mer devient douce en se filtrant dans le sein de la terre, pour se rendre à de nouveaux réservoirs, parceque ses principes amers, moins polis et plus raboteux, se sont arrêtés et déposés dans les canaux par où l'onde a coulé.

QUOD quoniam docui, pergam connectere rem quæ
 Ex hoc apta fidem ducit, primordia rerum
 Finitâ variare figurarum ratione ;
 Quod si non ita sit, rursum jam semina quædam
 Esse infinito debebunt corporis auctu ;
 Namque ¹⁴ in eadem unâ cujuscujus brevitate
 Corporis, inter se multum variare figuræ
 Non possunt : fac enim minimis è partibus esse
 Corpora prima tribus, vel paulò pluribus auge ,
 Nempe ubi eas partes unius corporis omnes ,
 Summa atque ima locans, transmutans dextera lævis,
 Omnimodis expertus eris, quam quisque det ordo
 Formaï speciem totius corporis ejus ,
 Quod superest, si fortè voles variare figuras,
 Addendum partes alias erit, inde sequetur
 Adsimili ratione, alias ut postulet ordo,
 Si tu fortè voles etiã variare figuras.
 Ergo formaï novitatem corporis augmen
 Subsequitur : quare non est ut credere possis,
 Esse infinitis distantia semina formis,
 Ne quædam cogas immani maximitate
 Esse, suprâ quod jam docui non posse probari.

JAM tibi barbaricæ vestes, melibœaque fulgens
 Purpura thessalico concharum tincta colore, et
 Aurea pavonum ridenti imbuta lepôre
 Sæcla, novo rerum superata colore jacerent ;

A CETTE vérité joignons-en une autre qui y est liée, et dont elle est la preuve; c'est que les figures des éléments sont limitées, sans quoi nous verrions des atomes d'une grandeur infinie. En effet, des corps aussi petits ne sont pas susceptibles d'une grande variété de figures. Imaginez-les divisés en trois ou un peu plus de parties très-petites; arrangez ces parties de toutes les manières possibles; placez-les en haut, en bas; changez-les de droite à gauche: vous aurez bientôt épuisé toutes les combinaisons; et, si vous voulez varier les figures, il vous faudra supposer de nouvelles parties jusqu'à l'infini. Vous ne pouvez donc multiplier les formes des atomes, sans en augmenter le volume, ni par conséquent leur attribuer une infinité de figures, sans leur donner une grandeur infinie; ce que j'ai démontré impossible.

EN EFFET, les brillantes étoffes de l'Orient, la pourpre de Mélybée que la Thessalie exprime de ses coquillages, et le spectacle pompeux qu'étale l'oiseau de Junon, seraient bientôt éclipsés par des couleurs plus éclatantes. On dédaignerait l'odeur de la myrrhe et la saveur du miel. Le cygne harmonieux et le dieu même de l'harmonie seraient réduits à un honteux silence, puisqu'un nouvel ordre de sensations plus

Et contemptus odor myrrhæ, mellisque saporés,
 Et cycnea mele, phœbeaque dædala chordis
 Carmina consimili ratione oppressa silerent;
 Namque aliis aliud præstantius exoriretur:
 Cedere item retro possent in deteriores
 Omnia sic partes, ut diximus in meliores;
 Namque aliis aliud retro quoque tetrius esset
 Naribus, auribus atque oculis orisque saporibus:
 Quæ quoniam non sunt in rebus reddita, certa et
 Finis utrinque tenet summam, fateare necesse est
 Materiam quoque finitis differre figuris.

DENIQUE ab ignibus ad gelidas hiemisque pruinas
 Finitum est, retroque pari ratione remensum est;
 Finit enim calor ac frigus, mediique tepores
 Inter utrumque jacent, explentes ordine summam.
 Ergo finitâ distant ratione creata;
 Ancipiti quoniam mucrone utrinque notantur,
 Hinc flammis, illinc rigidis insessa pruinis.

QUOD quoniam docui, pergam connectere rem quæ
 Ex hoc apta fidem ducit, primordia rerum,
 Inter se simili quæ sunt perfecta figurâ,
 Infinita cluere; etenim, distantia cùm sit
 Formarum finita, necesse est; quæ similes sint,
 Esse infinitas, aut summam materiai
 Finitam constare, id quod non esse probavi.

agréables les unes que les autres se succéderaient sans interruption. Le même progrès à l'infini aurait encore lieu pour les qualités désagréables. Les yeux, l'odorat, l'ouïe et le goût, auraient toujours à craindre des sensations plus choquantes. Mais, comme ces effets sont contraires à l'expérience, et que les qualités sensibles des corps ont des bornes invariables, vous ne pouvez non plus en refuser à la figure des atomes.

ENFIN, depuis la flamme dévorante jusqu'aux glaces de l'hiver, et réciproquement, il y a une distance bornée. Le froid et le chaud occupent les limites; et la tiédeur, qui tient le milieu entre ces deux extrémités, remplit par degrés tout l'intervalle. Convenez donc que les qualités sensibles des objets sont finies, puisqu'elles ont pour bornes, d'un côté les feux brûlans, et de l'autre les frimats glacés.

COMME les figures des atomes sont limitées, il est nécessaire que leur nombre soit infini dans chaque classe de figures; c'est une conséquence naturelle des principes déjà établis: sans cela l'univers serait borné, et nous avons solidement réfuté cette erreur.

QUOD quoniam docui¹⁵ nunc suaviloquis, age, paucis
 Versibus ostendam, corpuscula materiai
 Ex infinito summam rerum usque tenere,
 Undique protelo plagarum continuato.

NAM, quòd rara vides magis esse animalia quædam,
 Fœcundamque minùs naturam cernis in illis;
 At regione locoque alio terrisque remotis,
 Multa licet genere esse in eo numerumque repleri:
 Sicuti quadrupedum cum primis esse videmus
 In genere anguimanos elephantos, India quorum
 Millibus è multis vallo munitur eburno,
 Ut penitùs nequeat penetrari: tanta ferarum
 Vis est, quarum nos perpauca exempla videmus.

SED tamen id quoque uti concedam, quamlibet, esto
 Unica res quædam nativo corpore sola,
 Cui similis toto terrarum non sit in orbe;
 Infinita tamen nisi erit vis materiai
 Unde ea progigni possit concepta, creari
 Non poterit, neque, quod superest, procreare alicque.

QUIPPE etenim sumant oculi finita per omne
 Corpora jactari unius genitalia rei,
 Unde, ubi, quâ vi et quo pacto congressa coibunt
 Materiae tanto in pelago turbâque alienâ?
 Non, ut opinor, habent rationem conciliandi;
 Sed quasi, naufragiis magnis multisque coortis,

MAIS allons plus loin, ô Memmius! et apprenez en peu de mots, que ce n'est qu'à l'aide de leur infinité que les atomes, par des chocs continuels, suffisent à l'entretien du grand tout.

Si vous remarquez des espèces moins nombreuses, et la Nature moins féconde à les produire, sachez qu'en d'autres pays, dans des climats lointains, elle les multiplie et en complète le nombre. Tel est l'énorme quadrupède que la Nature arma d'une trompe; à peine en voyons-nous un seul dans nos contrées, et l'Inde en nourrit une si grande quantité, qu'ils forment autour de ses murs un rempart d'ivoire impénétrable.

MAIS quand même je vous accorderais qu'il y eût dans la nature un corps unique dont le semblable n'existât pas dans le reste du monde, néanmoins, si les atomes destinés à le former ne sont infinis en nombre, jamais cet individu privilégié ne pourra ni être produit, ni s'accroître et se nourrir.

SUPPOSEZ en effet les éléments de votre corps unique, finis et dispersés dans le grand tout. Au milieu de cet océan d'atomes, comment pourront-ils se rassembler? Par quelle force et dans quel lieu se réuniront-ils? Il vous est impossible d'en trouver le moyen. Au contraire,

Disjectare solet magnum mare transtra , gubernas ,
 Antennas , proram , malos tonsasque natantes ;
 Per terrarum omnes oras fluitantia aplustra ,
 Ut videantur et indicium mortalibus edant ,
 Infidi maris insidias viresque dolumque
 Ut vitare velint , neve ullo tempore credant ,
 Subdola cum ridet placidi pellacia ponti ;
 Sic tibi , si finita semel primordia quædam
 Constitues , ævum debebunt sparsa per omne
 Disjectare æstus diversi materiai ;
 Nunquam in concilium ut possint compulsas coire ,
 Nec remorari in concilio , nec crescere adauctas ,
 Quorum utrumque palam fieri manifesta docet res ,
 Et res progigni , et genitas procreare posse :
 Esse igitur , genere in quovis , primordia rerum
 Infinita palam est , unde omnia suppeditantur .

NEC superare queunt motus utique exitiales
 Perpetuò , neque in æternum sepelire salutem ,
 Nec porro rerum genitales auctificique
 Motus perpetuò possunt servare creatas :
 Sic æquo geritur certamine principiorum
 Ex infinito contractum tempore bellum ;
 Nunc hinc , nunc illic superant vitalia rerum ,
 Et superantur item ; miscetur funere vagor ,
 Quem pueri tollunt visentes luminis oras ;
 Nec nox ulla diem , neque noctem Aurora secuta est ,

comme l'on voit après une violente tempête la mer rejeter au loin des bancs, des gouvernails, des antennes, des proues, des mâts et des cordages flottants sur la vaste étendue de ses ondes; leçon terrible pour apprendre aux mortels à fuir les trahisons d'un élément perfide, et à se défier même de son attrait au milieu du calme : de même les éléments dont vous supposez le nombre fini, repoussés par les flots de la matière, nageront dispersés pendant l'éternité; jamais ils ne se rassembleront; ou, si le hasard leur procure un moment de réunion, jamais cet assemblage ne pourra s'accroître et se nourrir. Mais, comme une expérience journalière nous rend témoins de la formation et du progrès de tous les corps, vous êtes obligé de convenir que chaque espèce est entretenue par un nombre infini d'éléments.

VOILA pourquoi les mouvements destructeurs ne peuvent tenir les corps dans un état de dissolution continuelle, ni les mouvements créateurs leur assurer une éternelle durée. Ces principes ennemis se font la guerre avec des succès à peu près égaux : c'est une alternative continuelle de victoires et de défaites. Vous voyez des êtres sortir de la vie au moment où d'autres y font leur entrée; et jamais la tendre aurore ni la sombre nuit n'ont visité ce globe, sans entendre les cris plaintifs de

Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites et funeris atri.

ILLUD in hīs obsignatum quoque rebus habere
Convenit, et memori mandatum mente tenere,
Nil esse in promptu, quorum natura tenetur,
Quod genere ex uno consistat principiorum,
Nec quidquam quod non permisto semine constet;
Et quàm quidque magis multas vis possidet in se
Atque potestates, ita pluria principiorum
In sese genera, ac varias docet esse figuras.

PRINCIPIO tellus habet in se corpora prima,
Unde mare immensum volventes flumina fontes
Assiduè renovent, habet ignes unde oriantur;
Nam multis succensa locis ardent sola terræ,
Eximiis verò furit ignibus impetus Ætnæ;
Tum porro nitidas fruges arbustaque læta
Gentibus humanis habet unde extollere possit;
Unde etiam fluidas frondes et pabula læta
Montivago generi possit præbere ferarum.

QUARE magna deûm ¹⁶ *mater, materque* ferarum,
Et nostri *genitrix* hæc dicta est corporis una:
Hanc veteres Grajûm docti cecinere poëtæ
Sublimem in curru bijugos agitare leones,
Aëris in spatio magnam pendere docentes
Tellurem, neque posse in terra sistere terram:

l'enfant au berceau , et de tristes sanglots autour d'un cercueil.

MAIS une vérité qu'il faut graver dans votre mémoire en traits ineffaçables , c'est que de tous les corps dont la nature nous est connue , il n'y en a aucun qui soit formé d'une seule espèce de principes , aucun qui ne résulte d'un mélange d'éléments ; et plus un corps a de propriétés , plus ses atomes constitutifs diffèrent en nombre et en figures.

COMMENÇONS par la terre. La terre contient les éléments des grands fleuves qui vont sans cesse renouveler la mer ; elle contient les principes des feux souterrains qui la dévorent , de ces flammes bouillonnantes que l'Etna vomit dans sa fureur ; elle contient enfin les germes des grains et des fruits qu'elle offre à l'homme , et des pâturages dont elle nourrit les farouches habitants des montagnes.

VOILA pourquoi on lui a donné les noms brillants de *mère* des dieux , de *nourrice* des hommes et des animaux. Les anciens poètes grecs la représentaient assise sur un char traîné par des lions , nous enseignant que suspendue dans l'espace , elle ne pourrait avoir pour base une autre terre ; les animaux furieux soumis au joug , signifient que

Adjunxère feras, quia, quamvis effera proles
 Officiis debet molliri victa parentùm;
 Muralique caput summum cinxère coronâ,
 Eximiis munita locis quòd sustinet urbes:
 Quo nunc insigni per magnas prædita terras
 Horrificè fertur divinæ matris imago.
 Hanc variæ gentes, antiquo more sacrorum,
Idæam vocitant matrem, phrygiasque catervas
 Dant comites, quia primùm ex illis finibus edunt
 Per terrarum orbem fruges cœpisse creari;
 Gallos ¹⁷ attribuunt, quia, numen qui violarint
 Matris, et ingrati genitoribus inventi sint,
 Significare volunt indignos esse putandos,
 Vivam progeniem qui in oras luminis edant.
 Tympana ¹⁸ tenta tonant palmis, et cymbala ¹⁹ circùm
 Concava, raucisonoque minantur ²⁰ cornua cantu,
 Et ²¹ phrygio stimulat numero cava tibia mentes,
 Telaque præportant violenti signa furoris,
 Ingratos animos atque impia pectora volgi
 Conterrere metu quæ possint numine Divæ.

ERGO cùm primùm magnas invecta per urbes
 Munificat ²² tacitâ mortales muta salute,
 Ære atque argento sternunt iter omne viarum,
 Largificâ stipe ditantes, ninguntque rosarum
 Floribus, umbrantes matrem comitumque catervas.

les bienfaits des parents doivent triompher des caractères les plus farouches. Ils lui ont ceint la tête d'une couronne murale, parce que sa surface est couverte de villes et de forteresses. Cette couronne guerrière inspire encore aujourd'hui la terreur aux peuples chez qui on promène la statue de la déesse. Les nations de tout pays, suivant un usage antique et solennel, l'appellent *Idéenne*, et lui donnent pour cortège une troupe de Phrygiens, parce que le genre humain doit à l'industrie de ces peuples la culture des grains. Des prêtres mutilés célèbrent des sacrifices, pour enseigner aux mortels que ceux qui manquent de respect envers leurs mères, ces images de la bonne déesse, ou de reconnaissance envers leurs pères, sont indignes eux-mêmes de revivre dans une postérité. Ces vils ministres font résonner dans leurs mains des tambours bruyants, des cymbales retentissantes, et le cornet au son rauque et menaçant, et la flûte dont le mode phrygien excite la fureur dans les âmes. Leurs bras sont aussi armés de piques, instruments de la mort, pour jeter l'épouvante dans les cœurs impies et dénaturés.

AUSSI, tandis que la statue muette de la déesse, portée dans les grandes villes, répand en secret sur les mortels les effets de sa munificence, on enrichit tous les chemins d'or et d'argent; on verse à pleines mains les trésors les plus précieux; une nuée de fleurs odorantes ombrage la mère des dieux et sa brillante cour.

Hic armata manus (*Curetas*²³ nomine Graii
 Quos memorant *Phrygios*) inter se fortè catenas
 Ludunt, in numerumque exsultant, sanguine læti, et
 Terrificas capitem quatientes numine cristas,
 Dictæos referunt *Curetas*, qui Jovis illum
 Vagitum in Creta quondam occultâsse feruntur,
 Cùm pueri circùm puerum pernice choreâ
 Armati, in numerum pulsarent æribus æra,
 Ne Saturnus eum malis mandaret adeptus,
 Æternumque daret matri sub pectore vulnus:
 Propterea magnam armati matrem comitantur;
 Aut quia significant Divam prædicere, ut armis
 Ac virtute velint patriam defendere terram,
 Præsidioque parent decorique parentibus esse.

QUÆ bene et eximiè quamvis dispôsta ferantur,
 Longè sunt tamen à vera ratione repulsa;
 Omnis enim per se Divùm natura necesse est
 Immortali ævo summâ cum pace fruatur,
 Semota à nostris rebus, sejunctaque longè;
 Nam, privata dolore omni, privata periclis,
 Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostrî,
 Nec bene promeritis capitur, nec tangitur irâ.

TERRA quidem verò caret omni tempore sensu;
 Sed quia multarum potitur primordia rerum,
 Multa modis multis effert in lumina solis.

ALORS une troupe armée que les Grecs nomment *Curètes Phrygiens*, jouent et se frappent entre eux avec de pesantes chaînes; ils dansent et regardent avec joie le sang qui coule de leurs corps; et les aigrettes menaçantes qu'ils agitent sur leurs têtes, rappellent ces anciens *Curètes* qui couvraient dans la Crète les cris de Jupiter, tandis que des enfants armés exécutaient des danses rapides autour de son berceau, frappant en mesure l'airain bruyant, de peur que de sa dent cruelle Saturne ne dévorât le dieu, et ne portât une éternelle blessure au cœur de sa divine mère. Voilà pourquoi la déesse est environnée de gens armés. Peut-être aussi veut-elle avertir par là les hommes d'être prêts à défendre leur patrie les armes à la main, et d'être à la fois la gloire et le soutien de leurs parents.

CES fictions, quoique le fruit d'une imagination brillante, la philosophie les réprouve. En effet les dieux, par le privilège de leur nature, doivent jouir dans une profonde paix de leur immortalité; hors de la sphère de nos événements, éloignés de notre monde, à l'abri de la douleur et du danger, se suffisant à eux-mêmes, indépendants de nous, ils ne sont ni sensibles à nos vertus, ni accessibles à la colère.

QUANT à la terre, elle n'a été de tout temps qu'un amas de matière privée de sentiment; et les productions que nous lui devons, elle les doit elle-même à la

Hic si quis mare *Neptunum*, *Cereremque* vocare
 Constituet fruges, et *Bacchi* nomine abuti
 Mavolt, quàm laticis proprium proferre vocamen,
 Concedamus ut hic terrarum dictitet orbem
 Esse deùm *matrem*, dum re non sit tamen apse.

SÆPE itaque ex uno tondentes gramina campo
 Lanigeræ pecudes, et equorum duellica proles,
 Buceriæque greges, sub eodem tegmine cœli,
 Ex unoque sitim sedantes flumine aquai,
 Dissimili vivunt specie, retinentque parentùm
 Naturam, et mores generatim quæque imitantur:
 Tanta est in quovis genere herbæ materiai
 Dissimilis ratio, tanta est in flumine quoque.

JAM verò quamvis animantem ex omnibus unam
 Ossa, cruor, venæ, calor, humor, viscera, nervi
 Constituunt, quæ sunt porro distantia longè,
 Dissimili perfecta figurâ principiorum.

TUM porro quæcunque igni flammata cremantur,
 Si nil præterea, tamen ex se ea corpora tradunt,
 Unde ignem jacere et lumen summittere possint,
 Scintillasque agere ac latè differre favillam;
 Cætera consimili mentis ratione peragrans,
 Invenies intùs multarum semina rerum
 Corpore celare, et varias cohibere figuras.

multitude d'éléments divers qu'elle contient. Néanmoins, si l'on veut appeler la mer *Neptune*, et les moissons *Cérès*; si l'on préfère le nom de *Bacchus* au mot propre de notre langue; on est maître de donner aussi à la terre la qualité de *mère* des dieux, pourvu qu'en effet elle ne le soit pas.

MAIS revenons à notre sujet. L'animal qui porte la laine, le quadrupède né pour la guerre, et les troupeaux armés de cornes, nourris dans les mêmes pâturages, abreuvés aux mêmes sources, exposés au même air, n'en sont pas moins des espèces différentes, conservant chacune les mœurs de ses pères, et son caractère spécifique. Il y a donc et dans les herbes de nos champs, et dans les eaux de nos fleuves, des molécules de différente nature.

AJOUTEZ que tout animal est composé d'os, de sang, de veines, de chaleur, d'humidité, de viscères et de nerfs, substances qui ne diffèrent entre elles que par la diversité de leurs éléments.

D'AILLEURS, les corps combustibles contiennent au moins les principes de la flamme, de la lumière, des étincelles, de la cendre et de la fumée. Considérez avec attention toutes les substances existantes, vous leur trouverez les germes de mille autres.

DENIQUE multa vides quibus et odor et sapor unà
 Reddita sunt, cùm adoles; imprimis pleraque dona,
 Relligione animum turpi cùm tangere parto:
 Hæc igitur variis debent constare figuris;
 Nidor enim penetrat, quâ succus non it in artus;
 Succus item seorsùm et rerum sapor insinuatur
 Sensibus, ut noscas primis differre figuris:
 Dissimiles igitur formæ glomeramen in unum
 Conveniunt, et res permisto semine constant.

QUIN etiam passim nostris in versibus ipsis
 Multa elementa vides multis communia verbis,
 Cùm tamen inter se versus ac verba necesse est
 Confitere alia ex aliis constare elementis;
 Non quòd multa parùm communis littera currat,
 Aut nulla inter se duo sint ex omnibus isdem,
 Sed quia non volgò paria omnibus omnia constant:
 Sic aliis in rebùs item communia multa
 Multarum rerum cùm sint primordia, longè
 Dissimili tamen inter se consistere summâ
 Possunt, ut meritò ex aliis constare ferantur
 Humanum genus, ac fruges, arbustaque læta.

NEC tamen omnimodis connecti posse putandum est
 Omnia; nam volgò fieri portenta videres,
 Semiferas hominum species existere, et altos
 Interdum ramos egigni corpore vivo,

ENFIN, un grand nombre de corps se font sentir à la fois au goût et à l'odorat : telles sont les victimes expiatoires que le criminel, pour appaiser ses remords, immole à la divinité. N'est-il pas évident que les éléments de ces corps doivent différer entre eux ? Les odeurs s'introduisent dans nos organes par des passages interdits à la saveur, et la saveur s'y rend par des voies fermées aux odeurs; ces deux qualités naissent donc de la différente configuration des atomes. Ainsi, le même amas de matière renferme dans son tissu des formes différentes, et les corps résultent d'un mélange d'éléments.

DANS ces vers que vous lisez, vous apercevez souvent les mêmes lettres communes à plusieurs mots. Cependant vous êtes obligé de reconnaître une différence entre les éléments des vers et des mots; non qu'ils n'aient plusieurs lettres communes, non qu'ils ne soient quelquefois composés précisément des mêmes éléments, mais parceque la totalité n'est pas le résultat d'un même assemblage. De même, quoique les différents corps de la nature aient des atomes communs, les masses peuvent différer; et on aura raison de dire que les hommes, les moissons et les forêts ne sont pas le produit des mêmes éléments.

NE croyez pourtant pas que les atomes de toute espèce puissent se lier ensemble : les monstres seraient plus communs dans la nature. Vous verriez tous les jours des

Multaque connecti terrestria membra marinis,
 Tum flammam tetro spirantes ore Chimæras
 Pascere naturam per terras omniparentes;
 Quorum nil fieri manifestum est; omnia quando
 Seminibus certis, certâ genitrice creata,
 Conservare genus crescentia posse videmus.

SCILICET id certâ fieri ratione necesse est;
 Nam sua cuique, cibus ex omnibus, intus in artus
 Corpora discedunt, connexaque convenientes
 Efficiunt motus; at contrâ aliena videmus
 Rejicere in terras Naturam: multaque cæcis
 Corporibus fugiunt è corpore percita plagis,
 Quæ neque connecti cuiquam potuère, neque intrâ
 Vitales motus consentire atque animari.

SED, ne fortè putes animalia sola teneri
 Legibus his, eadem ratio res terminat omnes;
 Nam, veluti totâ naturâ dissimiles sunt
 Inter se genitæ res quæque, ita quamque necesse est
 Dissimili constare figurâ principiorum;
 Non quòd multa, parùm simili sint prædita formâ,
 Sed quia non volgò paria omnibus omnia constant.

SEMINA cùm porro distent, differre necesse est
 Intervalla, vias, connexus, pondera, plagas,
 Concursus, motus, quæ non animalia solùm

corps humains terminés en bêtes féroces , des branches touffues s'élever du corps d'un animal vivant , des substances terrestres unies à des substances marines , et des chimères redoutables , dont la gueule armée de feux dévasterait toutes les productions de la terre. Si ces prodiges n'ont pas lieu dans la nature, c'est que tous les êtres formés de certains éléments, par une certaine force génératrice, conservent en s'accroissant leur espèce particulière.

CET ordre ne peut jamais s'interrompre , parceque chaque animal tire des aliments les suc les plus analogues à sa constitution , qui s'unissent au corps , et contribuent au mouvement et à la vie de la machine. Au contraire , les molécules qui n'ont pu s'unir à la masse , recevoir l'impression de la vie , et concourir aux mouvements créateurs , la Nature les rend à la terre , ou s'en débarrasse par une action insensible.

NE croyez pas au reste que les animaux seuls soient assujettis à cette loi ; elle s'étend à toutes les productions de la terre. Comme elles diffèrent toutes entre elles , il faut que leurs éléments soient doués de figures diverses ; non qu'il y ait beaucoup d'éléments de différentes figures , mais parceque les individus qu'ils composent ne peuvent jamais être semblables en tout.

CETTE différence entre les éléments en établit une nécessaire entre leurs distances , leurs directions , leurs liaisons , leurs chocs , leurs rencontres et leurs mouve-

Corpora sejungunt, sed terras ac mare totum
Secernunt, cœlumque à terris omne retentant.

NUNC age, dicta meo dulci quæsita labore
Percipe, ne fortè hæc albis ex alba rearis
Principiis esse, ante oculos quæ candida cernis,
Aut ea quæ nigrant, nigro de semine nata,
Neve, alium quemvis quæ sunt induta colorem,
Propterea gerere hunc credas, quod materiai
Corpora consimili sint ejus tincta colore;
Nullus enim color est omnino materiai
Corporibus, neque par rebus, neque denique dispar.

IN quæ corpora si nullus tibi fortè videtur
Posse animi injectus fieri, procul avius erras;
Nam, cùm cæcigeni, solis qui lumina nunquam
Aspexere, tamen cognoscant corpora tactu,
Ex ineunte ævo, nullo contincta colore;
Scire licet, menti quoque nostræ corpora posse
Verti in notitiam nullo circumlita fuco:
Denique nos ipsi, cæcis quæcunque tenebris
Tangimus, haud ullo sentimus tincta colore.

QUOD quoniam vinco fieri, ²⁴ nunc esse docebo:
Omnis enim color omnino mutatur in omnes;
Quod facere haud ullo debent primordia pacto;
Immutabile enim quiddam superare necesse est,
Ne res ad nihilum redigantur funditùs omnes;

ments; qualités relatives, à l'aide desquelles nous distinguons non-seulement les animaux d'avec les animaux, mais encore la mer d'avec la terre, et la terre d'avec le ciel.

CONTINUEZ, ô Memmius! à recueillir le fruit de mes doux travaux, et gardez-vous de croire que les corps ne vous paraissent blancs ou noirs, ou teints de toute autre couleur, que parceque leurs éléments sont doués de la même qualité. Les éléments n'ont aucune couleur, ni semblable, ni différente.

SI vous pensez que les atomes dépouillés de couleur ne peuvent plus se concevoir, vous êtes dans l'erreur. Les malheureux dont les yeux n'ont jamais été ouverts à la lumière, ne s'accoutument-ils pas, dès l'enfance, à connaître au toucher les objets dont ils ne voient pas la couleur? Nous pouvons de même nous former une idée des corps primitifs, sans qu'ils soient colorés. Enfin nous ne sentons pas la couleur des corps que nous touchons pendant la nuit.

MAIS joignons le raisonnement à l'expérience. Il n'y a pas de couleur qui ne puisse se convertir en toute autre. Or les atomes ne peuvent subir de pareils changements. Leur nature exige qu'ils soient immuables; sans quoi l'univers serait anéanti, puisqu'un corps ne peut franchir

Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
 Continuò hoc mors est illius quod fuit ante:
 Proinde colore cave contingas semina rerum,
 Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes.

PRÆTEREA, si nulla coloris principiis est
 Reddita natura, at variis sunt prædita formis,
 È quibus omnigenos gignunt variantque colores:
 Propterea magni quòd refert semina quæque
 Cum quibus et quali positurâ contineantur,
 Et quos inter se dent motus accipiantque,
 Perfacilè extemplo rationem reddere possis,
 Cur ea quæ nigro fuerint paulo ante colore,
 Marmoreo fieri possint candore repentè;
 Ut mare, cùm magni commôrunt æquora venti,
 Vertitur in canos candenti marmore fluctus:
 Dicere enim possis nigrum quod sæpe videmus,
 Materies ubi permista est illius, et ordo
 Principiis mutatus, et addita demptaque quædam,
 Continuò id fieri ut candens videatur et album;
 Quòd si cœruleis constarent æquora ponti
 Seminibus, nullo possent albescere pacto;
 Nam quocunque modo perturbes cœrula quæ sint,
 Nunquam in marmoreum possunt migrare colorem.

SIN alio atque alio sunt semina tincta colore,
 Quæ maris efficiunt unum purumque nitorem,
 Ut sæpe ex aliis formis variisque figuris,

les bornes de sa nature , sans cesser d'être ce qu'il était. Gardez - vous donc de croire que les éléments de la matière soient colorés , ou ce grand tout tombe dans le néant.

LA NATURE néanmoins , en refusant des couleurs aux atomes , leur a donné différentes formes propres à les produire et à les varier à l'infini. Il importe donc de considérer le mélange , la situation et les mouvements respectifs des éléments ; par ce moyen , vous expliquerez pourquoi les corps teints , il n'y a qu'un moment , d'une couleur noire , la changent tout - à - coup en une blancheur éblouissante ; pourquoi la mer battue par les vents se couvre d'une écume blanchissante. Vous direz que si les éléments d'un corps qui paraît noir se troublent et se confondent , si leur ordre primitif s'altère , si quelques atomes s'échappent pour faire place à d'autres , la surface de ce corps peut se revêtir d'une couleur blanche ; au lieu que si les éléments de la mer étaient azurés , jamais ils ne blanchiraient ; et , de quelque manière qu'on en dérangeât l'ordre , ils n'acquerraient jamais l'éclatante couleur du marbre.

Si vous dites que la couleur de la mer , quoique pure et sans mélange , résulte d'éléments diversement colorés , comme , de l'assemblage de figures différentes , on peut faire un tout carré et uniforme ; il faudrait , puisqu'on

Efficitur quiddam quadratum unæque figuræ;
 Conveniebat, uti in quadrato cernimus esse
 Dissimiles formas, ita cernere in æquore ponti,
 Aut alio in quovis uno puroque nitore
 Dissimiles longè inter se variosque colores.

PRÆTEREA, nihil officiunt obstantque figuræ
 Dissimiles, quò quadratum minùs omne sit extra;
 At varii rerum impediunt prohibentque colores,
 Quò minùs esse uno possit res tota nitore.

TUM porro, quæ ducit et inlicit, ut tribuamus
 Principiis rerum nonnunquam, causa, colores,
 Occidit; ex albis quoniam non alba creantur,
 Nec quæ nigra cluent de nigris, sed variis de;
 Quippe etenim multò procliviùs exorientur
 Candida de nullo, quàm de nigrante colore,
 Aut alio quovis qui contrà pugnet et obstet.

PRÆTEREA, quoniam nequeunt sine luce colores
 Esse, neque in lucem existunt primordia rerum,
 Scire licet quàm sint nullo velata colore;
 Qualis enim cæcis poterit color esse tenebris,
 Lumine qui mutatur in ipso, propterea quòd
 Rectâ aut obliquâ percussus luce refulget?
 Pluma columbarum quo pacto in sole videtur,
 Quæ sita cervices circum collumque coronat;
 Namque aliàs fit uti rubro sit clara pyropo,

distingue dans le quarré les différentes figures qui le composent, qu'on distinguât aussi, soit dans la mer, soit dans les autres corps dont la couleur est pure et sans mélange, ces couleurs si dissemblables dont résulte la couleur totale.

D'AILLEURS, la différence des figures particulières n'empêche point le tout produit au dehors d'être un quarré; au lieu que la différence des couleurs élémentaires nuit à l'unité de la couleur totale.

DE PLUS, puisque, suivant cette explication, la noirceur et la blancheur ne résultent pas d'atomes blancs ou noirs, mais d'un mélange d'éléments diversement colorés, la raison qui vous obligeait de supposer les éléments colorés ne subsiste plus; car la blancheur sera plus aisément produite par des atomes destitués de couleur, que par des atomes noirs, ou doués d'une autre couleur aussi opposée.

ENFIN les atomes ne sont pas colorés, parce qu'ils ne reçoivent pas l'impression de la lumière. C'est la lumière qui produit les couleurs. Comment existeraient-elles dans les ténèbres, puisque souvent, même en plein jour, elles se changent et s'altèrent, suivant que les objets sont frappés par des rayons directs ou obliques? Ainsi le brillant collier qui orne la gorge des colombes, réfléchit tantôt les feux des rubis, tantôt le vert de

Interdum quodam sensu fit, uti videatur
 Inter cœruleum virides miscere smaragdos :
 Caudaque pavonis, largâ cùm luce repleta est,
 Consimili mutat ratione obversa colores ;
 Qui quoniam, quodam gignuntur luminis ictu,
 Scilicet id sine eo fieri non posse putandum est.

ET quoniam plagæ²⁵ quoddam genus excipit in se
 Pupula, cùm sentire colorem dicitur album,
 Atque aliud porro, nigrum cùm et cætera sentit,
 Nec refert ea quæ tangis quo fortè colore
 Prædita sint, verùm quali magis apta figurâ ;
 Scire licet, nil principiis opus esse colores,
 Sed variis formis variantes edere tactus.

PRÆTEREA, quoniam non certis certa figuris
 Est natura coloris, et omnia principiorum
 Formamenta queunt in quovis esse nitore,
 Cur ea quæ constant ex illis, non pariter sunt
 Omnigenis perfusa coloribus in genere omni?
 Conveniebat enim corvos quoque sæpe volantes
 Ex albis album pennis jactare colorem,
 Et nigros fieri nigro de semine cygnos,
 Aut alio quovis uno varioque colore.

QUIN etiam quantò in partes res quæque minutas
 Distrahitur magis, hoc magis est ut cernere possis

l'émeraude avec l'azur du firmament. Ainsi la queue du paon , frappée d'une vive lumière , change de couleur selon ses différentes expositions. Les couleurs dépendent donc de la chute des rayons , et ne peuvent par conséquent exister sans lumière.

CONSIDÉREZ encore que l'organe est autrement affecté par la couleur blanche que par la couleur noire , ou toute autre couleur. Et comme , dans les objets soumis au tact , la figure seule est essentielle , et la couleur indifférente , avouez que les atomes n'ont pas besoin de couleurs , mais de figures analogues aux sensations qu'ils excitent.

NE convenez-vous pas , outre cela , que les couleurs des atomes ne dépendent pas de leurs figures ; que , quelle que soit leur forme , ils sont susceptibles de toutes les couleurs ? Pourquoi donc les corps qui en résultent n'ont-ils pas le même privilège ? pourquoi leur espèce détermine-t-elle leurs couleurs ? pourquoi le corbeau du haut des airs n'éblouit-il pas souvent nos yeux par une blancheur éclatante ? pourquoi les éléments du cygne ne le revêtent-ils pas quelquefois d'une couleur noire , ou d'une autre couleur ?

D'AILLEURS , en divisant les corps , vous remarquez que plus les parties sont atténuées , plus les couleurs

Evanescere paulatim stinguique colorem :
 Ut fit , ubi in parvas partes discerpitur aurum ,
 Purpura pæniceusque color clarissimu' multo ,
 Filatim cùm distractus disperditur omnis ;
 Noscere ut hinc possis , priùs omnem eflare colorem
 Particulas , quàm discedant ad semina rerum .

POSTREMO , quoniam non omnia corpora vocem
 Mittere concedis neque odorem , propterea fit ,
 Ut non omnibus attribuas sonitus et odores ;
 Sic oculis quoniam non omnia cernere quimus ,
 Scire licet quædam tam constare orba colore ,
 Quàm sine odore ullo quædam sonituque remota ,
 Nec minùs hæc animum cognoscere posse sagacem ,
 Quàm quæ sunt aliis rebus privata notisque .

SED , ne fortè putes solo spoliata colore
 Corpora prima manere , etiam secreta teporis
 Sunt ac frigoris omnino calidique vaporis ,
 Et sonitu sterila et succo jejuna feruntur ,
 Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem :
 Sicut amaricini blandum stactæque liquorem ,
 Et nardi florem nectar qui naribus halant ,
 Cùm facere instituas , cum primis quærere par est ,
 Quoad licet ac potis es reperire , inolentis olivi
 Naturam , nullam quæ mittat naribus auram ,
 Quàm minimè ut possit mistos in corpore odores
 Concoctosque , suo contactos perdere viro .

s'éteignent et s'évanouissent. Ainsi l'or réduit en poudre, et la pourpre en fils déliés, perdent tout leur éclat. L'expérience vous enseigne donc que les éléments de la matière se dépouillent de leurs couleurs, avant même d'être réduits à l'état d'atomes.

ENFIN, vous n'êtes pas tenté d'attribuer du son ni de l'odeur à tous les corps, parceque tous ne frappent point les organes de l'ouïe ni de l'odorat. De même, de ce que tous les corps ne sont pas perceptibles à l'œil, vous devez en conclure qu'il y en a sans couleur, comme il y en a qui n'ont ni odeur ni son. Et un esprit pénétrant peut concevoir des corps sans couleur, comme il les conçoit sans les autres qualités.

MAIS ne croyez pas que les couleurs soient la seule qualité sensible refusée par la Nature aux atomes. Ils sont encore inaccessibles au froid, au chaud, à la tiédeur, privés de sons, dénués de sucs, et incapables d'exhaler aucune odeur. Ainsi, lorsque vous composez une essence de marjolaine, de myrrhe et de nard précieux, vous lui donnez pour base l'huile la moins odorante, de peur que sa vapeur échauffée ne corrompe le parfum des fleurs.

PROPTEREA demum debent primordia rerum
 Non adhibere suum gignundis rebus odorem
 Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere possunt;
 Nec simili ratione saporem denique quemquam,
 Nec frigus, neque item calidum tepidumque vaporem, et
 Cætera quæ, cùm ita sunt tandem ut mortalia constent,
 Molli lenta, fragosa putri, cava corpore raro,
 Omnia sint à principiis sejuncta necesse est,
 Immortalia si volumus subjungere rebus
 Fundamenta, quibus nitatur summa salutis,
 Ne tibi res redeant ad nilum funditùs omnes.

NUNC ea quæ²⁶ sentire videmus cunque, necesse est
 Ex insensilibus tamen omnia confiteare
 Principiis constare; neque id manifesta refutant,
 Nec contrà pugnant, in promptu cognita quæ sunt,
 Sed magis ipsa manu ducunt et credere cogunt
 Ex insensilibus, quod dico, animalia gigni.

QUIPPE videre licet vivos existere vermes
 Stercore de tetro, putrorem cùm sibi nacta est
 Impestivis ex imbribus humida tellus:
 Præterea cunctas itidem res vertere sese;
 Vertunt se fluvii, frondes et pabula læta
 In pecudes, vertunt pecudes in corpora nostra
 Naturam, et nostro de corpore sæpe, ferarum
 Augescunt vires et corpora pennipotentùm.

ENFIN les atomes qui entrent dans la composition des corps n'ont point d'odeur ni de son, parce qu'il n'en émane point de parties : pour la même raison, ils ne sont ni savoureux, ni froids, ni chauds, ni tièdes. Quant aux autres qualités qui causent la ruine des corps, telles que la mollesse et la souplesse, la fragilité et la corruptibilité, le mélange de matière et de vide, gardez-vous d'en revêtir les atomes, si vous voulez donner à la Nature des fondements inébranlables, assurer sa conservation, et la sauver de l'anéantissement.

Vous êtes encore obligé de reconnaître que tous les corps doués de sentiment sont pourtant formés d'atomes insensibles. L'expérience, loin de combattre cette vérité, semble vous y conduire par la main, en vous montrant des animaux nés de semences inanimées.

NE voyez-vous pas le vermisseau trouver la vie au sein de la fange, quand la terre a été putréfiée par des pluies trop abondantes ? Tous les corps éprouvent de semblables métamorphoses. Les fleuves, les feuillages, les riantes prairies se changent en troupeaux, les troupeaux deviennent des corps humains ; et trop souvent nos membres eux-mêmes ont accru les forces des monstres sauvages et des oiseaux carnaciers.

ERGO omnes Natura cibos in corpora viva
 Vertit, et hinc sensus animantùm procreat omnes;
 Non aliâ longè ratione, atque arida ligna
 Explicat in flammâs, et in ignes omnia versat.
 Jamne vides igitur, magni primordia rerum
 Referre in quali sint ordine quæque locata,
 Et commista quibus dent motus accipiantque?

TUM porro ²⁷ quid idest animum quod percutit ipsum?
 Quod movet et vario sensus expromere cogit?
 Ex insensilibus ²⁸ nî credas sensile gigni.

NIMIRUM lapides, et ligna, et terra ²⁹ quoque, unâ
 Mista, tamen nequeunt vitalem reddere sensum:
 Illud in his igitur fœdus meminisse decebit,
 Non ex omnibus omnino, quæcunque creant res,
 Sensilia extemplo et sensus me dicere gigni,
 Sed magni referre, ea primùm quantula constant,
 Sensile quæ faciunt, et quâ sint prædita formâ,
 Motibus, ordinibus, posituris denique quæ sint;
 Quarum nil rerum in lignis glebisque videmus:
 Et tamen hæc, cùm sunt quasi putrefacta per imbres,
 Vermiculos pariunt, quia corpora materiai
 Antiquis ex ordinibus permota novâ re,
 Conciliantur ita ut debent animalia gigni.

DEINDE ex sensilibus cùm sensile posse creari
 Constituunt, porro ³⁰ ex aliis sentire suetis,

AINSI la Nature convertit en substances vivantes et animées les aliments de toute espèce, comme elle sait changer en flammes pétillantes le bois aride, et d'autres matières sans activité. Vous sentez donc de quelle conséquence il est de considérer la situation respective des atomes, leur mélange et leurs mouvements réciproques.

EH! de quelle nature sont donc les objets qui agissent sur votre ame elle-même, qui l'émeuvent, qui excitent en elle mille sensations diverses, si vous refusez à la matière insensible la faculté de produire des êtres sensibles?

IL est vrai que les pierres, le bois et la terre elle-même, mêlés ensemble, ne peuvent engendrer le sentiment et la vie: aussi n'ai-je pas prétendu que tous les atomes sans restriction fussent propres à produire en un moment des êtres sensibles, puisque je vous ai prévenu d'avoir égard à leur grandeur, leur nombre, leur figure, leur mouvement, leur ordre et leur situation; circonstances qui n'ont pas la combinaison requise dans les arbres de nos forêts et dans les glèbes de nos champs: et cependant ces corps mêmes, putréfiés par la pluie, font éclore des vermisseaux, parceque leurs éléments, déplacés par cette nouvelle circonstance, acquièrent la combinaison nécessaire pour engendrer des animaux.

DIRE que la sensibilité résulte d'atomes sensibles, formés eux-mêmes d'autres atomes sensibles, c'est en

Mollia tum faciunt; nam sensus jungitur omnis
Visceribus, nervis, venis, quæcunque videmus
Mollia mortali consistere corpore creta.

SED tamen esto jam posse hæc æterna manere;
Nempe tamen debent aut sensum partis habere,
Aut similia totis animalibus esse putari;
At nequeunt per se partes sentire, nec esse;
Namque aliùm sensus membrorum respuit ³¹ omnes,
Nec manus à nobis potis est secreta, neque ulla
Corporis omnino sensum pars sola tenere;
Linquntur ut totis animalibus adsimilentur,
Vitali ut possint consentire undique sensu:
Quí poterunt igitur rerum primordia dici,
Et lethi vitare vias, animalia cùm sint,
Atque animalibu' sint mortalibus una eademque?

QUOD tamen ut possint, ab cœtu concilioque,
Nil facient, præter volgum turbamque animantùm;
Scilicet ut nequeunt homines, armenta, feræque,
Inter sese ullam rem gignere conveniendo
Per Veneris res, extra homines, armenta, ferasque.

QUOD si fortè suum dimittunt corpore sensum,
Atque alium capiunt, quid opus fuit attribui quod
Detrahitur? Tum præterea, (quod ³² fugimus ante)
Quatinus in pullos animales vertier ova

faire des substances molles, puisque la sensibilité est liée aux viscères, aux nerfs et aux veines, qui sont des corps mous et destructibles.

MAIS, quand même ces principes pourraient éternellement subsister, n'auront-ils que la sensibilité d'une partie, ou en ferez-vous des animalcules? La première supposition ne peut avoir lieu, parce qu'une partie isolée ne sent point par elle-même, et que le sentiment des autres membres ne peut lui être communiqué. Ainsi la main séparée du corps, et les autres membres isolés demeurent insensibles; il ne vous reste donc qu'à faire de vos atomes des animalcules, en leur donnant une sensibilité totale: mais alors méritent-ils le nom d'éléments, et la porte du trépas leur est-elle fermée, s'ils sont des animaux semblables à ceux que nous voyons périr tous les jours?

MAIS, quand même cela serait possible, leur assemblage formerait-il autre chose qu'un peuple nombreux d'animaux; de même que les hommes, les troupeaux et les bêtes féroces, unis par la volupté, ne peuvent engendrer que des hommes, des troupeaux et des bêtes féroces?

SI vous dites que les atomes dans leur assemblage se dépouillent de leur sensibilité propre, pour se revêtir de la sensibilité commune, qu'était-il besoin de leur donner une qualité que vous leur ôtez? une qualité

Cernimus alituûm, vermesque effervere, terram
 Intempestivos cùm putror cepit ob imbres,
 Scire licet gigni posse ex non sensibu' sensus.

QUOD si fortè aliquis dicet, duntaxat oriri
 Posse ex non-sensu sensus, mutabilitate
 Ante aliquâ, tanquam partum, quàm proditur extra;
 Huic satis illud erit planum facere atque probare,
 Non fieri partum, nisi consilio ante coacto,
 Nec commutari quidquam sine conciliatu
 Primorum, ut nequeant ullius corporis esse
 Sensus ante ipsam genitam naturam animantis;
 Nimirum quia materies disjecta tenetur
 Aëre, fluminibus, terris flammâque creatis,
 Nec congressa modo vitales convenienti
 Contulit inter se motus, quibus omnituentes
 Accensi sensus animantem quamque tuentur.

PRÆTEREA quamvis animantem grandior ictus,
 Quàm patitur natura, repentè adfligit, et omnes
 Corporis atque animi pergit confundere sensus;
 Dissolvuntur enim posituræ principiorum,
 Et penitùs motus vitales impediuntur;
 Donec materies omnes concussa per artus
 Vitales animæ nodos è corpore solvit,
 Dispersamque foràs per caulas ejicit omnes:
 Nam quid præterea facere ictum posse reamur
 Oblatum, nisi discutere ac dissolvere. quæque?

qui leur est d'ailleurs inutile ? Car , en voyant les œufs des oiseaux se changer en volatiles, et la putréfaction donner la vie à un peuple de vermisseaux , pouvons-nous douter que les êtres sensibles ne soient formés d'atomes non-sensibles ?

Si vous prétendez que le sensible résulte du non-sensible par un changement qui se fait , comme dans la naissance de l'animal , avant qu'il se produise au-dehors ; il suffira de prouver qu'il n'y a aucune naissance , sinon postérieure à une formation , et qu'il ne se fait point de changement sans une association antérieure ; ensorte qu'il n'y a aucun sens avant la formation de l'animal : car, avant cette formation, les éléments sont épars dans l'air, les eaux, la terre et la flamme : ils ne se sont point rencontrés , unis , choqués de la manière qui convient pour allumer ces gardiens éclairés de tout être vivant.

SUPPOSEZ en effet une attaque trop violente pour la constitution de l'animal ; le voilà terrassé tout-à-coup , et les facultés de son ame et de son corps à la fois confondues. Que s'ensuit-il ? Les éléments se déplacent ; les mouvements essentiels à la vie sont suspendus , jusqu'à ce que la matière ébranlée dans tous les membres rompe les liens de l'ame , et la chasse du corps par toutes les issues. Voilà le seul effet que produit un pareil choc : il secoue , il décompose la machine , et ne fait rien de plus.

FIT quoque uti soleant, minus oblato acriter ictu,
 Reliquiæ motûs vitalis vincere sæpe,
 Vincere et ingentes plagæ sedare tumultus,
 Inque suos quidquid rursus revocare meatus,
 Et quasi jam lethi dominantem in corpore motum
 Discutere, ac penè amissos accendere sensus;
 Nam quare potiùs lethi jam limine ab ipso
 Ad vitam possint conlectâ mente reverti,
 Quàm quò decursum prope jam siet, ire et abire?

PRÆTEREA quoniam dolor est, ubi materiai
 Corpora vi quâdam per viscera viva, per artus,
 Sollicitata suis trepidant in sedibus intûs,
 Inque locum quando remigrant, fit blanda voluptas;
 Scire licet nullo primordia posse dolore
 Tentari; nullamque voluptatem capere ex se,
 Quandoquidem non sunt ex ullis principiorum
 Corporibus, quorum motus novitate laborent,
 Aut aliquem fructum capiant dulcedinis almæ:
 Haud igitur debent esse ullo prædita sensu.

DENIQUE, uti possint sentire animalia quæque,
 Principiis si etiam est sensus tribuendus eorum;
 Quid? genus humanum proprium de quibu' factum est,
 Scilicet et risu tremulo concussa cachinnant,
 Et lacrymis spargunt rorantibus ora genasque,
 Multaque de rerum misturâ dicere callent,
 Et sibi proporro quæ sint primordia quærunt;

QUAND l'attaque est moins violente, le mouvement de la vie triomphe quelquefois de cet assaut, en calmant le désordre excité par le choc, en rappelant chaque molécule dans ses conduits naturels, en subjuguant les mouvements destructeurs déjà maîtres de la machine, en rallumant ainsi le flambeau presque éteint du sentiment. Car c'est là tout le mécanisme qui s'opère, et la seule raison pour laquelle l'ame revient des portes du trépas au séjour de la vie, au lieu de céder à l'impulsion fatale qui l'entraînait.

D'AILLEURS, comme nous n'éprouvons la douleur que quand les principes de nos corps, troublés par une force étrangère, se meuvent en désordre dans les viscères et dans les membres, et la volupté, que quand ils rentrent dans leurs postes; il s'ensuit que les atomes ne sentent ni la douleur ni le plaisir, n'étant point composés de parties dont le déplacement puisse, ou les tourmenter, ou les flatter agréablement: ils ne sont donc pas doués de sentiment.

EN un mot, si les animaux pour sentir ont besoin d'éléments sensibles, il faudra donc que les atomes constitutifs de l'homme rient et pleurent, qu'ils méditent les grands objets de la philosophie, et qu'ils analysent les éléments dont ils sont composés eux-mêmes. Car enfin, puisqu'ils sont en tout semblables à l'homme, ils doivent comme lui résulter de principes divers, for-

Quandoquidem totis mortalibus adsimilata,
 Ipsa quoque ex aliis debent constare elementis,
 Inde alia ex aliis, nusquam consistere ut ausis;
 Quippe sequar, quodcunque loqui ridereque dices,
 Et sapere, ex aliis eadem hæc facientibus ut sit:
 Quòd si delira hæc furiosaque cernimus esse,
 Et ridere potest ex non ridentibu' factus,
 Et sapere et doctis rationem reddere dictis,
 Non ex seminibus sapientibus atque disertis;
 Quí minus esse queant ea quæ sentire videmus,
 Seminibus permista carentibus undique sensu?

DENIQUE cœlesti sumus omnes semine oriundi;
 Omnibus ille idem pater est, unde alma liquentes
 Humororum guttas mater cùm terra recepit,
 Fœta parit nitidas fruges arbustaque læta,
 Et genus humanum, parit omnia sæcla ferarum,
 Pabula cùm præbet, quibus omnes corpora pascunt,
 Et dulcem ducunt vitam prolemque propagant:
 Quapropter meritò *maternum* nomen adepta est.
 Cedit item retro, de terra³³ quod fuit ante,
 In terras; et quod missum est ex ætheris oris,
 Id rursum cœli rellatum templa receptant:
 Neve³⁴ putes æterna minus residere potesse
 Corpora prima, quòd in summis fluitare videmus
 Rebus, et interdum nasci subitoque perire:
 Nec sic interimit mors res, ut materiai

més eux-mêmes d'autres éléments, sans que vous osiez jamais vous arrêter. Car je ne me lasserai point ; et toutes les fois que vous me citerez un être capable de rire, de parler et de raisonner, il faudra que ses atomes aient les mêmes facultés : mais, si une pareille prétention est évidemment le comble de la folie, si l'on peut rire sans principes rians, si l'on peut raisonner sagement et s'exprimer éloquemment sans atomes philosophes et orateurs, pourquoi les êtres sensibles ne pourraient-ils pas de même résulter d'atomes entièrement dénués de sensibilité ?

ENFIN, nous sommes tous enfants de l'air. L'air est notre père commun, la terre notre mère commune. Fécondée par les gouttes liquides qu'elle reçoit d'en haut, elle produit à la fois les arbrisseaux, les moissons, les hommes et tous les animaux, puisque c'est elle qui leur fournit à tous les aliments à l'aide desquels ils nourrissent leurs corps, jouissent de la vie, et la partagent avec une génération nombreuse. C'est pour cela que nous lui avons donné avec raison le nom de *mère*. Les corps sortis de son sein y rentrent une seconde fois, et la matière descendue de l'air est reçue de nouveau dans les plaines éthérées. Si les atomes se détachent sans cesse de la surface des corps, s'ils vous paraissent naître et mourir à chaque instant, ne doutez pas pour cela de leur éternité. La mort, en détruisant les corps, ne touche

Corpora conficiat, sed cœtum dissupat ollis;
 Inde aliis aliud conjungit, et efficit, omnes
 Res ut convertant formas mutantque colores,
 Et capiant sensus, et puncto tempore reddant:
 Ut noscas referre, eadem primordia rerum
 Cum quibus, et quali positurâ contineantur,
 Et quos inter se dent motus accipiantque;
 Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem
 Significant, eadem fruges, arbusta, animantes;
 Quin etiam refert nostris in versibus ipsis,
 Cum quibus et quali sint ordine quæque locata:
 Si non omnia sint, at multò maxima pars est
 Consimilis; verùm positurâ discrepitant hæc:
 Sic ipsis in rebus item jam materiai
 Intervalla, viæ, connexus, pondera, plagæ,
 Concursus, motus, ordo, positura, figuræ
 Cùm permutantur, mutari res quoque debent.

NUNC animum nobis adhibe veram ad rationem;
 Nam tibi vehementer nova res molitur ad aures
 Accidere, et nova se species ostendere rerum:
 Sed neque tam facilis res ulla est, quin ea primùm
 Difficilis magis ad credendum constet; itemque
 Nil adeò magnum, nec tam mirabile quidquam
 Principiò, quod non minuant mirarier omnes
 Paulatim: ut cœli clarum purumque colorem,
 Quemque in se cohibent palantia sidera passim,

point aux éléments : son pouvoir se borne à rompre les tissus , à former de nouveaux assemblages , à changer les formes et les couleurs , à donner ou à reprendre à son gré le sentiment. D'où vous devez concevoir combien il est essentiel d'avoir égard au mélange , à l'arrangement et aux mouvements réciproques des atomes ; puisque les mêmes éléments d'où résultent le ciel , la mer , la terre , les fleuves et le soleil , concourent aussi à former les grains , les arbres et les animaux. Ainsi , dans ces vers , l'ordre et la combinaison des lettres sont essentiels , parce que les mots , composés en partie des mêmes éléments , ne diffèrent que par l'arrangement. Il en est de même des corps de la Nature : changez les distances , les directions , les liens , les pesanteurs , les chocs , les rencontres , l'ordre , l'arrangement et la figure des atomes , vous aurez des résultats différents.

MAINTENANT, ô Memmius ! prêtez l'oreille à la voix de la philosophie ; elle brûle de vous faire entendre des vérités inconnues , et d'exposer à vos yeux un nouvel ordre de choses. Néanmoins , comme il n'y a pas d'opinion si simple qui ne soit difficile à adopter au premier abord , il n'y a pas non plus d'objets si admirables qui ne cessent , avec le temps , de nous surprendre. Si l'azur des cieux et les brillants flambeaux de la nuit , la lune et le disque pompeux du soleil , présentés aux humains

Lunæque et solis præclarâ luce nitorem ;
 Omnia quæ si nunc primùm mortalibus adsint ,
 Ex improvise ceu sint objecta repenti :
 Quid magis his rebus poterat mirabile dici ,
 Aut minus ante quod auderent fore credere gentes ?
 Nil, ut opinor, ita hæc species miranda fuisset ;
 Cùm tibi jam nemo fessus satiate videndi ,
 Susplicere in cœli dignatur lucida templa.

DESINE quapropter, novitate exterritus ipsâ ,
 Exspuere ex animo rationem ; sed magis acri
 Iudicio perpende , et , si tibi vera videtur ,
 Dede manus ; aut , si falsa est , accingere contra :
 Quærit enim ratione animus, cùm summa loci sit
 Infinita foris , hæc extrâ mœnia mundi ;
 Quid sit ibi porro ; quò prospicere usque velit mens ,
 Atque animi jactus liber quò pervolet ipse.

PRINCIPIO, nobis in cunctas undique partes ,
 Et latere ex utroque , infrâ superâque , per omne
 Nulla est finis, uti docui , res ipsaque per se
 Vociferatur, et elucet natura profundi :
 Nullo jam pacto verisimile esse putandum est ,
 Undique cùm vorsùs spatium vacet infinitum ,
 Seminaque innumero numero, summâque profundâ
 Multimodis volitent æterno percita motu ,
 Hunc unum terrarum orbem cœlumque creatum ,
 Nil agere illa foris tot corpõra materiai ,

pour la première fois, étonnaient leurs regards par une apparition soudaine, que pourrait offrir la nature de comparable à ce spectacle ? et quelle nation eût osé le croire possible ? Cependant, de ces merveilles nous en sommes rassasiés : à peine daignons-nous jeter un coup-d'œil sur la voûte brillante des cieux.

Ainsi, Memmius, la nouveauté des objets que je vous offre, au lieu de vous rebuter, doit réveiller votre attention, afin de peser mes idées, de les embrasser si elles sont vraies, et de vous armer contre elles si elles sont fausses. J'examine ce qu'il y a au-delà des limites de notre monde, dans ces immenses régions où l'esprit libre d'entraves aime à s'égarer sur les ailes de l'imagination.

JE l'ai déjà dit ; ce grand tout est infini. A droite, à gauche, sur votre tête, sous vos pieds, il n'y a point de limites. Ainsi l'attestent, et la voix de l'évidence, et la nature même de l'infini. Si donc un espace sans bornes s'étend en tout sens, si des germes innombrables, mus de toute éternité, nagent sous mille formes dans ces plaines immenses, est-il probable qu'il n'y ait eu que notre globe et notre firmament de créés, et qu'un si grand nombre d'atomes restent oisifs dans les espaces ultérieurs, sur-tout si vous considérez que notre monde

Cùm præsertim hic sit Naturâ factus, et ipsa
 Sponte suâ fortè offensando semina rerum,
 Multimodis, temerè, incassum frustra que coacta,
 Tandem colârint ea, quæ conjecta repentè
 Magnarum rerum fierent exordia semper,
 Terrâ, maris et cœli, generisque animantûm:
 Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est
 Esse alios alibi congressus materiai,
 Qualis hic est avido complexu quem tenet æther.

PRÆTEREA, cùm materies est multa parata,
 Cùm locus est præsto nec res nec causa moratur
 Ulla; geni debent nimirum et confieri res:
 Nunc et seminibus si tanta est copia, quantam
 Enumerare ætas animantûm non queat omnis,
 Visque eadem et natura manet, quæ semina rerum
 Conjicere in loca quæque queat, simili ratione
 Atque huc sint conjecta; necesse est confiteare
 Esse alios aliis terrarum in partibus orbes,
 Et varias hominum gentes et sæcla ferarum.

HUC accedit, ut in summâ res nulla sit una,
 Unica quæ gignatur, et unica sola que crescat,
 Quin cujusque sient sæcli, permulta que eodem
 Sint genere: imprimis animalibus injice mentem;
 Invenies sic montivagum genus esse ferarum,
 Sic hominum genitam prolem, sic denique mutas
 Squammigerûm pecudes et corpora cuncta volantûm:

est l'ouvrage de la Nature, que les principes des corps, par leur seule tendance naturelle, sans autre guide que le hasard, après mille mouvements et mille chocs inutiles, se sont enfin réunis, et ont construit les masses particulières auxquelles la mer, la terre, le ciel et les animaux doivent leur origine ? Vous êtes donc forcé de convenir qu'il a dû se former ailleurs d'autres agrégats semblables à celui que l'air embrasse dans son enceinte immense.

D'AILLEURS, toutes les fois qu'il y a de la matière en abondance, un espace pour la recevoir, nul obstacle pour arrêter son mouvement, il doit nécessairement se former des êtres : et si avec cela le nombre des éléments est tel, que tous les âges des animaux ne puissent suffire à les compter ; s'ils ont, pour se réunir ailleurs, les mêmes facultés et la même nature que les atomes de notre monde, vous êtes obligé d'avouer que les autres régions de l'espace ont aussi leurs mondes, leurs hommes et leurs animaux divers.

AJOUTEZ qu'il n'y a point dans la nature d'individu unique de son espèce, qui naisse et croisse isolé, et qui ne fasse partie d'une classe nombreuse : c'est ce que vous remarquez dans les animaux, les féroces habitants des montagnes et les hommes, les muets citoyens de l'onde et les volatiles. La même raison doit nous persuader que le ciel, la terre, le soleil, la lune, la mer et les

Quapropter cœlum simili ratione fatendum est,
 Terramque et solem, lunam, mare, cætera quæ sunt,
 Non esse unica, sed numero magis innumerali ;
 Quandoquidem vitæ depactus terminus altè
 Tam manet his, et tam nativo hæc corpore constant,
 Quam genus omne³⁵, quod his generatim rebus abundat.

(36)
 MULTAQUE³⁷ post mundi tempus genitale, diemque
 Primigenum maris et terræ solisque coortum,
 Addita corpora sunt extrinsecùs, addita circùm
 Semina, quæ magnum jaculando contulit omne :
 Unde mare et terræ possent augescere, et unde
 Adpareret spatium cœli domus, altaque tecta
 Tolleret à terris procul et consurgeret aër :
 Nam sua quique locis ex omnibus omnia plagis
 Corpora distribuuntur, et ad sua sæcla recedunt,
 Humor ad humorem, terreno corpore terra
 Crescit, et ignem ignes producunt, ætheraque æther ;
 Donicum ad extremum crescendi perfica finem
 Omnia perduxit rerum Natura creatrix ;
 Ut sit, ubi nihilo jam plus est, quod datur intrà
 Vitales venas, quàm quod fluit atque recedit :
 Omnibus his ætas debet consistere rebus,
 His Natura suis refrænât viribus auctum.

NAM quæcunque vides hilaro grandescere adauctu,
 Paulatimque gradus ætatis scandere adultæ,
 Plura sibi adsumunt quàm de se corpora mittunt,

autres corps de la nature, bien loin d'être des individus uniques, sont infinis en nombre, puisque leur durée est limitée, et qu'ils sont soumis à la naissance, comme toutes les espèces que nous voyons généralement composées d'un grand nombre d'individus.

EN EFFET, après la naissance du monde, et la formation de la terre, de la mer et du soleil, le grand tout, par ses émissions, déposa un grand nombre d'atomes et de semences autour de notre monde, et hors de ses limites. C'est de là que l'océan et la terre solide tirent leur accroissement; c'est de là que le ciel emprunte la matière dont il entretient ses palais si élevés au dessus de notre globe; c'est enfin de là que l'air se renouvelle sans cesse. De tous les points de l'espace, ces recrues d'atomes sont distribuées par le choc aux substances analogues à leur nature. L'eau se joint à l'eau, la terre à la terre, le feu au feu, l'air à l'air; jusqu'à ce que la Nature, cette ouvrière universelle, ait conduit tous les êtres à leur dernier terme; ce qui arrive quand les restitutions se font dans la même proportion que les pertes. Alors la vie reste un moment en équilibre, et la Nature met un frein à ses accroissements.

EN EFFET, les corps que vous voyez, par d'heureux progrès, s'élever lentement à l'état de maturité, acquièrent plus qu'ils ne dissipent; parce qu'alors toute la

Dum facilè in venas cibus omnis diditur, et dum
 Non ita sunt latè dispersa, ut multa remittant,
 Et plus dispendi faciant quàm vescitur ætas :
 Nam certè fluere ac decedere corpora rebus
 Multa, manus dandum est : sed plura accedere debent,
 Donicum olescendi summum tetigère cacumen :
 Inde minutatim vires et robur adultum
 Frangit, et in partem pejorem liquitur ætas,
 Quippe etenim quantò est res amplior, augmine dempto,
 Et quò latior est in cunctas undique partes ;
 Pluria eò dispergit et à se corpora mittit,
 Nec facilè in venas cibus omnis diditur eii,
 Nec satis est, pro quàm largos exæstuat æstus,
 Unde queat tantùm suboriri, ac suppeditare,
 Quantùm opus est, et quod satis est, Natura novare :
 Jure igitur pereunt, cùm rarefacta fluendo
 Sunt, et cùm externis succumbunt omnia plagis :
 Quandoquidem grandi cibus ævo denique defit,
 Nec tuditantia rem cessant extrinsecùs ullam
 Corpora conficere et plagis infesta domare.

SIC igitur magni quoque circùm mœnia mundi³⁸
 Expugnata dabunt labem putresque ruinas ;
 Omnia debet enim cibus integrare novando,
 Et fulcire cibus, ac omnia sustentare :
 Necquicquam, quoniam nec venæ perpetiuntur
 Quod satis est, neque, quantum opus est, Natura ministrat;

substance des aliments circule avec facilité dans les veines, et que les conduits disséminés ne sont pas assez larges pour dissiper un grand nombre de parties, et dépenser par là plus qu'ils ne reçoivent. Il faut convenir que nos corps font des pertes considérables ; mais ils les réparent avec usure, jusqu'au terme de leur accroissement. Alors les forces se perdent insensiblement, la vigueur s'épuise, et l'animal va toujours en déclinant. Ces émanations sont d'autant plus abondantes quand l'accroissement est parvenu à son dernier période, que les corps ont plus de masse et d'étendue : les aliments ne se répandent plus en entier ni avec facilité dans les veines, et la Nature n'est pas assez riche pour réparer les flots de matière qui s'écoulent sans cesse du corps de l'animal. Il faut donc alors que la machine périsse, étant moins dense à cause de ses émanations, et plus faible contre les attaques extérieures. Car dans la vieillesse la nourriture vient enfin à lui manquer ; et dans cet état d'affaissement, les objets du dehors ne cessent de la tourmenter et de la fatiguer par leurs chocs destructeurs.

AINSI les voûtes de notre monde, assaillies de tous côtés, tomberont elles-mêmes en ruines, et deviendront la proie de la corruption : car tous les corps ont besoin d'être réparés et renouvelés par des aliments, des sucS nourriciers, qui soutiennent l'édifice entier de la machine. Mais ce mécanisme ne peut durer éternellement ;

Jamque adeò affecta est ætas, effœtaque tellus
 Vix animalia parva creat, quæ cuncta creavit
 Sæcla, deditque ferarum ingentia corpora partu :
 Haud, ut opinor, enim mortalia sæcla supernè
 Aurea de cœlo demisit funis in arva ;
 Nec mare, nec fluctus ³⁹ plangentes saxa creârunt,
 Sed genuit tellus eadem, quæ nunc alit ex se ;
 Præterea nitidas fruges vinetaque læta
 Sponte suâ primùm mortalibus ipsa creavit,
 Ipsa dedit dulces fœtus et pabula læta,
 Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore ;
 Conterimusque boves, et vires agricolarum
 Conficimus, ferrum vix arvis suppeditatur :
 Usque adeò pereunt fœtus, augentque labores :
 Jamque caput quassans grandis suspirat arator
 Crebriùs incassum magnum cecidisse laborem ;
 Et, cùm tempora temporibus præsentia confert
 Præteritis, laudat fortunas sæpè parentis ;
 Et crepat, antiquum genus ut pietate repletum
 Perfacilè angustis tolerârit finibus ævum,
 Dum minor esset agri multò modus ante viritim :
 Nec tenet omnia paulatim tabescere, et ire
 Ad scopulum spatio ætatis defessa vetusto.

parceque d'un côté les conduits par où se filtrent les aliments ne sont pas toujours en état d'en recevoir autant qu'il en faudrait, et que de l'autre la Nature se lasse de fournir sans cesse aux réparations. En effet, notre monde est déjà sur son déclin; nous voyons déjà les rides de la vieillesse gravées sur ce vaste corps : la terre épuisée n'enfante plus qu'avec peine de chétifs animaux, elle dont le sein fécond créa jadis toutes les espèces vivantes, et construisit les flancs robustes des bêtes féroces. Car je ne croirai pas qu'une chaîne d'or ait descendu les animaux du ciel dans nos plaines, ni qu'ils aient été produits par les flots qui se brisent contre les rochers. La même terre qui les nourrit aujourd'hui, leur donna la naissance autrefois : c'est elle qui créa pour les mortels et qui leur offrit d'elle-même les humides pâturages, les moissons jaunissantes et les rians vignobles. A peine accorde-t-elle aujourd'hui ces mêmes productions aux efforts de nos bras : le taureau maigrit sous le joug, le cultivateur s'épuise à la charrue, les mines produisent à peine assez de fer pour déchirer le sol, et la récolte va toujours en diminuant comme la fatigue en augmentant. Le vieux laboureur, secouant sa tête chauve, raconte en soupirant combien de fois ses pénibles travaux ont été frustrés; il compare le tems passé avec le présent; il envie le sort de ses pères; il parle sans cesse de ces siècles fortunés où l'homme, plein de respect pour les dieux, vivait plus heureux avec moins de terre, et recueillait

QUÆ bene cognita si teneas, Natura videtur
Libera continuò, dominis privata superbis,
Ipsa suâ per se sponte omnia Diis agere expers;
Nam, proh sancta Deûm tranquillâ pectora pace,
Quæ placidum degunt ævum vitamque serenam!
Quis regere immensi summam, quis habere profundi
Endo manu validas potis est moderanter habenas?
Quis pariter cœlos omnes convertere, et omnes
Ignibus ætheriis terras suffire feraces,
Omnibus inque locis esse omni tempore præstò,
Nubibus ut tenebras faciat, cœlique serena
Concutiat sonitu, tum fulmina mittat, et ædes
Sæpe suas disturbet, et in deserta recedens
Sæviat exercens telum, quod sæpe nocentes
Præterit, exanimatque indignos inque merentes?

FINIS LIBRI SECUNDI.

des moissons abondantes de son modique héritage : il ne voit pas que tous les corps vont en dépérissant, et que le temps est l'écueil fatal où tous les êtres font naufrage.

Si ces vérités sont bien gravées dans votre esprit, la Nature devient libre, elle secoue le joug de ses maîtres superbes, et gouverne elle-même son empire sans en répondre aux dieux. Grands dieux ! ames augustes dont la vie est un calme éternel, qui d'entre vous donne des lois à l'univers, et tient dans ses mains les rênes du grand tout ? Qui d'entre vous fait rouler à la fois tous les cieus, fait éprouver à la terre les influences des astres, et suffit en tout temps à tous les besoins particuliers ? Qui d'entre vous suspend les nuages ténébreux, fait gronder le tonnerre, et lance la foudre, cette flamme aveugle qui souvent consume vos propres temples, exerce vainement sa fureur dans les déserts, et passe à côté des coupables pour aller frapper une tête innocente ?

FIN DU SECOND LIVRE.

N O T E S

D U S E C O N D L I V R E .

Page 132. — ¹ V O I C I la construction de ces trois vers que personne ne paraît avoir bien entendus : *Nonne videre est Naturam nihil aliud latrare, nisi ut, cum dolor absit à corpore, ipsa (Natura) fruatur mente (præditâ) jucundo sensu, semota (iterùm Natura) curâ et metu?* « Ne voyez-vous pas que la Nature ne demande rien, « sinon que, le corps étant à l'abri de la douleur, elle jouisse d'une « ame affectée de sensations agréables et exempte de soucis et de « craintes? » Cette construction est claire. *Natura* est évidemment le nominatif de *fruatur*, et le substantif de *semota*. Il ne fallait pas se mettre à la torture, comme ont fait tous les commentateurs, en suppléant *ut qui*, ou *ut cui*, à *ut cum*; *mensque* à *mente*; et *semotu* à *semota*.

Page 136. — ² Ce vers ne pourrait-il pas signifier aussi, que les atomes continueraient de descendre dans le vide pendant l'éternité, sans jamais s'arrêter, s'il ne survenait d'autres atomes qui, en les choquant latéralement, les détournassent de leur direction perpendiculaire? C'était là en effet la doctrine d'Epicure; voilà pourquoi il combattait avec tant d'opiniâtreté pour l'infinité de l'espace: il sentait de quelle conséquence il était pour son système que les atomes ne pussent jamais ni perdre tout-à-fait, ni même ralentir tant soit peu leur mouvement. Aussi prétendait-il non-seulement que les atomes abandonnés à eux-mêmes continueraient de tomber dans le vide pendant l'éternité, mais encore, que poussés par un choc étranger, ils ne cesseraient point de suivre cette direction accidentelle, à moins qu'une nouvelle impulsion ne les fit changer de route. Il faut remarquer que *mobilitas* ne signifie proprement que la faculté de se mouvoir, quoique souvent il

NOTES DU LIVRE II. 227

s'emploie pour exprimer la rapidité du mouvement; et c'est dans ce dernier sens que Lucrèce s'en servira plus bas, p. 142,

Nunc quæ mobilitas sit reddita materiai
Corporibus.

Page 138. — ³ Lucrèce combat ici Aristote qui supposait la matière *inerte*, comme il la croyait sans forme, et qui attribuait à cette même inertie la cause de toutes les transformations de la Nature. Epicure au contraire veut que la matière soit toujours en mouvement :

.....Nimirum nulla quies est
Reddita corporibus primis per inane profundum.
Lib. ij, p. 138.

Il en distingue de deux espèces, le mouvement de pesanteur ou la *gravitation*, qui s'exerce de haut en bas, et qui est une qualité inhérente à la nature même de l'atome ; et le mouvement de réflexion, qui n'est qu'accidentel, qui s'exerce en tout sens, et qui tient, selon Epicure, à la solidité et à la dureté des atomes :

...Neque enim mirum, durissima quæ sint.
Lib. ij, p. 138.

Ainsi, la raison même qui devrait empêcher les atomes de se réfléchir, est précisément celle sur laquelle on appuie leur élasticité. Chacun de ces deux mouvements se subdivisait en deux autres, comme nous aurons occasion de le remarquer par la suite.

Page 140. — ⁴ C'est là la subdivision du mouvement reflex; elle n'est relative qu'à la distance plus ou moins considérable à laquelle les atomes sont renvoyés par le choc. Quand la répercussion est considérable, elle s'appelle *πληγή* : quand elle n'écarte que peu les atomes, et les réunit sous le choc, elle se nomme *παλμός*. C'est

Epicure lui-même qui donne cette distinction. (*Vid.* Diog. Laërt. lib. x. *Vid. etiam* Gassend. tom. j, pag. 216.)

Page 146. — ⁵ Lucrèce développe cette idée au commencement du cinquième livre.

Page 148. — ⁶ Ce n'est pas pour se conformer au langage populaire que Lucrèce fait tomber les étoiles : il ne parle pas ici comme poète, mais comme physicien ; et c'est mal entendre sa doctrine, que de rendre, comme quelques-uns, *stellas* par *des feux nocturnes*. Epicure était réellement dans cette opinion. Persuadé que le soleil, la lune et les étoiles ne sont pas plus gros qu'ils ne nous le paraissent, il devait en conclure que ces vapeurs enflammées que nous voyons tomber la nuit, sont de vraies étoiles. Cette physique si misérable pour un génie comme Epicure, et dont Gassendi le justifie assez mal, est combattue par Pline le naturaliste et par Sénèque : *Nec aliquem extingui decidua significant. . . . Illa nimio alimento tracti humoris igneam vim abundantia reddunt, cum decidere creduntur ; ut apud nos quoque id, luminibus accensis, liquore olei notamus accidere.* Plin. lib. ij, cap. 8. *Illud enim stultissimum est existimare aut stellas decidere, aut transilire, au aliquid illis auferri et abradi ; nam, si hoc fuisset, jam defuissent.* Senec. nat. quæst. lib. j.

Ibid. — ⁷ Voici un des côtés les plus faibles du système d'Epicure : aussi est-ce par là que tous ses adversaires l'ont attaqué. (*Vid.* Cic. 1. *de fin... de fato.*) Ils avaient à la vérité beau jeu : ils combattaient une supposition gratuite que Lucrèce n'appuie sur aucune raison, sinon que la déclinaison des atomes est nécessaire à son système, que sans elle il ne peut expliquer la formation d'aucun être. Mais les adversaires d'Epicure étaient-ils en droit de faire sonner si haut leur victoire ? n'avaient-ils pas à craindre qu'il n'usât de représailles, et ne les attaquât eux-mêmes sur la tendance

vers un centre commun, qu'ils supposaient dans les corps tout aussi gratuitement? Si, comme on le croit communément, les anciens reconnaissaient tous une matière préexistante, ne devaient-ils pas dès-lors même avouer son infinité, puisque, ne devant l'être qu'à elle-même, elle ne pouvait être bornée par rien? L'univers devait donc être infini selon leur doctrine. Admettre le principe et rejeter la conséquence, eût été folie ou mauvaise foi. Si donc Epicure les eût pressés sur cette tendance vers un centre commun, n'auraient-ils pas été aussi embarrassés à expliquer ce que c'est que ce centre, qu'Epicure l'était à rendre raison de la déclinaison de ses atomes?

Page 152. — ⁸ On est surpris qu'Epicure fonde la liberté humaine sur la déclinaison des atomes. On demande si cette déclinaison est nécessaire, ou si elle est simplement accidentelle: nécessaire, comment la liberté peut-elle en être le résultat? accidentelle, par quoi est-elle déterminée? Mais on devrait bien plutôt être surpris qu'il lui soit venu en idée de rendre l'homme libre dans un système qui suppose un enchaînement nécessaire de causes et d'effets. C'était une recherche assez curieuse que la raison qui a pu faire d'Epicure l'apôtre de la *liberté*. Ne trouvant pas cette raison dans ses principes mêmes, il fallait la chercher hors de son système. Je crois en entrevoir quelques traces dans la définition que donne ici Lucrèce de la liberté, et en particulier dans ce vers, *Fatis avolsa voluntas*, « Cette volonté arrachée au destin. » Le but d'Epicure était de rendre l'homme indépendant du destin. Le destin, cet être abstrait, moitié philosophique et moitié théologique, dont les payens n'avaient que des idées fort confuses, qu'on prenait, s'il en faut croire Sénèque, tantôt pour un dieu, tantôt pour la Nature elle-même, était, dans toutes les anciennes religions, une divinité destructive du libre arbitre, qui déterminait irrésistiblement les volontés humaines, et qui punissait avec une sévérité barbare les crimes qu'elle-même avait fait commettre. C'était

pour détourner le cours de cette fatalité, que les hommes immolaient des victimes, élevaient des autels, construisaient des temples, instituaient tous les jours de nouvelles cérémonies religieuses, quoique bien persuadés qu'ils ne pouvaient avec leurs sacrifices changer les arrêts irrévocables de la destinée. On était donc esclave dans toutes ces religions. Voilà pourquoi Epicure regarda le dogme de la liberté comme un des dogmes distinctifs de l'athéisme, et voulut remporter la victoire sur le destin, en lui ravissant, pour ainsi dire, la liberté humaine dont il s'était emparé. Voilà ce que veut dire Lucrèce par ces mots :

.....Fatis avolsa voluntas.

Page 158. — ⁹ Lucrèce ayant déjà traité de quelques-unes des qualités des atomes, savoir, de leur solidité, de leur indivisibilité et de leur éternité dans le premier livre; et dans celui-ci, de leur pesanteur et des lois de leurs mouvements; il serait ridicule de lui faire dire, « Passons maintenant aux qualités des atomes, » qui est le sens qu'on donne communément à ces deux vers. Voici comme on doit en faire la construction : *Nunc age, percipe jam qualia sint deinceps cunctarum rerum exordia*; que je traduis, « Passons maintenant aux autres qualités des atomes. »

Ibid. — ¹⁰ Lucrèce dit ici que les atomes sont doués d'une multitude incroyable de figures. Quelques pages plus bas (p. 170) il dit précisément le contraire, et assure que des corpuscules aussi petits que les atomes, ne peuvent pas être susceptibles d'un grand nombre de figures :

Namque in eadem unà cujuscuq̄us brevitatē
Corporis inter se multūm variare figuræ
Non possunt.

Voilà deux passages contradictoires entre lesquels il faut opter. Gassendi, qui sûrement entendait bien la philosophie d'Epicure,

NOTES DU LIVRE II. 231

soutient que le nombre des figures est incroyable dans les atomes; mais le passage du premier livre dont il s'appuie principalement,

At rerum quæ sunt primordia, plura adhibere
Possunt, unde queant variæ res quæque creari,

ne signifie pas, comme nous l'avons déjà vu, (pag. 124, note 22) que les figures des atomes sont en beaucoup plus grand nombre que les lettres de l'alphabet, mais que les atomes, outre la figure, sont encore aidés, pour la formation des corps, par un grand nombre d'autres circonstances qui doivent jeter une grande variété dans les résultats. Quant aux figures des atomes, Lucrèce, bien loin d'en reconnaître un grand nombre, ne paraît pas même en admettre plus de trois ou quatre espèces :

.....Fac enim minimis è partibus esse
Corpora prima tribus, vel paulò pluribus auge.
Lib. ij, p. 170.

D'ailleurs, la raison qu'apporte Lucrèce de la différente configuration des atomes, ne prouve rien du tout, si l'on veut y faire attention; puisque tous les corps qui nous affectent, quelque déliés qu'on les suppose, sont déjà dans un état de composition. C'est la doctrine d'Epicure. Les éléments de la lumière même, ce corps si subtil, ne sont, suivant Lucrèce, que de petites masses, de petits faisceaux d'atomes :

Nec singillatim corpuscula quæque vaporis,
Sed complexa meant inter se cunque globata.
Lib. ij, p. 144.

Je ne parle pas d'une autre raison qu'Epicure ne soupçonnait pas, et qui par conséquent ne peut être d'aucun poids pour déterminer quels ont été ses sentiments; c'est qu'avec une matière homogène, telle que l'admettait Epicure, il est nécessaire non-seulement que les atomes aient la même figure, mais encore que toutes

leurs autres circonstances soient communes, qu'ils se pénètrent, qu'ils s'identifient, etc.

On peut opposer la même difficulté au système de Spinoza, qui n'admettait qu'une seule substance dans l'univers; sentiment contraire à l'expérience et à la raison.

Voilà en peu de mots les raisons pour lesquelles je me suis cru en droit de choisir celle des deux opinions énoncées par Lucrèce, qui m'a paru la plus conforme au système d'Epicure. J'ai réduit les figures des atomes à un petit nombre, et je me suis permis d'omettre dans ma traduction le *quàm longè* et le *multigenis* de Lucrèce.

Page 158. — "Le sens du premier de ces deux vers demande une virgule après *multa*, et non pas après *parùm*, comme on la trouve dans toutes les éditions de Lucrèce : la construction est *non quòd multa prædita sint formâ parùm simili (dissimili)*.

Quant au second vers, il est très-embarrassant, et contredit manifestement toute la doctrine d'Epicure, si on le fait rapporter aux atomes, comme la construction et l'ordre grammatical de la phrase paraissent l'exiger. Car alors ce vers signifierait que les atomes ne sont jamais parfaitement semblables en tout : d'où il résulterait qu'Epicure admettait l'hétérogénéité de la matière, et croyait qu'il était impossible que deux atomes eussent jamais une parfaite conformité; ce qui est entièrement opposé à ses principes. Il était persuadé au contraire, que ce sont les mêmes atomes qui, diversement arrangés, forment le ciel, la mer, la terre, les fleuves, le soleil, les moissons, les arbres et les animaux :

Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem
Constituunt; eadem fruges, arbusta, animantes.

Lib. j, pag. 86.

Ce ne peut donc pas être aux atomes que se rapporte ce vers; il est nécessaire que Lucrèce parle des corps mêmes, des agrégats

d'atomes. Cette conjecture qui éclaircit cet endroit si obscur, est appuyée sur un autre passage de ce même livre, p. 186, où le même vers, *Sed quia non volgo paria omnibus omnia constant*, est répété, et se rapporte manifestement aux corps. En général ces quatre vers, *Nunc age*, *Jam deinceps*, etc. sont très-embrouillés; ils présentent un grand nombre de contradictions que les commentateurs n'ont pas senties, bien loin de les avoir éclaircies. Je crois que de la manière dont je les ai traduits ils présentent un sens raisonnable, et satisfont à tous les points de la doctrine d'Epicure.

Page 158. — ¹² *Loca lætantia aquarum* ne veut pas dire autre chose que les lieux où il y a de l'eau, *Loca quæ lætantur aquis*, comme Horace a dit, *Amicos Baccho colles*.

Page 166. — ¹³ La fécule, *fax*, *lie*, est une substance réduite en poudre, lavée plusieurs fois, et séchée, telle que la fécule de la racine de bryone, l'amidon qui est la fécule du froment. Comment une pareille substance, privée d'une grande partie de ses principes actifs et savoureux, peut-elle produire ce chatouillement agréable que décrit ici le poète? Faut-il supposer le texte corrompu, et lire *færule* au lieu de *fæcula*? On ne sera pas plus avancé. La plante nommée *fêrule* est fade, dégoûtante, et par conséquent incapable de produire l'effet dont parle Lucrèce.

Enfin, est-il séant de traduire, avec le baron des Coutures, *fæcula* par la *fiente*, et de dire que les particules qui s'en exhalent chatouillent agréablement l'organe? Je doute qu'on veuille se prêter au goût de ce traducteur.

L'aulnée, *Inula* ou *Enula campana*, est à la vérité une belle plante dont la tige s'élève fort haut, et dont la fleur de couleur d'or a la forme d'une cloche; mais elle est en même temps d'une odeur désagréable, d'une saveur âcre et amère, comme le dit Horace, liv. ij, sat. ij, v. 41,

.....Mala copia quando

234 NOTES DU LIVRE II.

*Ægrum sollicitat stomachum, cùm rapula plenus
Atque acidus mavult Inulas.*

et sat. viij, v. 51,

*Erucas virides Inulas ego primus amaras
Monstravi incoquere.*

C'est un fort bon stomachique, mais un fort mauvais manger. Convenons donc franchement que nous n'entendons point ce que veut dire ici Lucrèce, ou plutôt que nous n'entendons rien du tout à la botanique non plus qu'à la chimie des anciens.

Page 170. — ¹⁴ Ce passage paraît faire entendre que Lucrèce suppose tous les atomes de la même grandeur, comme il les suppose de la même matière. Mais il vaut mieux croire ce vers altéré et corrompu, que d'en tirer une induction aussi contraire au système d'Epicure. Il suffit d'avoir lu ce qu'a dit précédemment Lucrèce, de la manière dont les objets agissent sur nos organes, pour être convaincu qu'il est nécessaire, dans ses principes, qu'il y ait des atomes plus grands et d'autres plus petits. Ce n'est que par leurs différentes grosseurs qu'il explique pourquoi la lumière pénètre le verre, tandis que l'eau ne peut s'ouvrir un passage à travers ses pores. On verra dans la suite que les éléments de l'ame sont, suivant lui, les plus petits atomes de la nature, et que ceux dont résultent les simulacres de la vision, sont d'une ténuité inconcevable. On doit même avoir remarqué que la différence des figures des atomes tient, dans les principes d'Epicure, à la différence de leur grandeur; c'est dans ce sens-là qu'on doit entendre les vers 8 et 9 de la même page :

.....Fac enim minimis è partibus esse
Corpora prima tribus, vel paulò pluribus auge.

Au reste, si on objecte à Epicure que les atomes les plus gros deviennent divisibles, et perdent dès-lors leur qualité d'atomes;

il répond que bien que les atomes soient des corpuscules insensibles à l'œil, et d'une ténuité incroyable, ce n'est pourtant pas précisément sur leur petitesse qu'est fondée leur indivisibilité, comme le prétendaient les atomistes ses prédécesseurs, mais sur leur solidité, leur privation de vide. Si on lui objecte, en second lieu, que les différentes figures des atomes nuisent encore à leur indivisibilité, parceque leurs pointes, leurs angles, leurs ramuscules peuvent plus facilement se briser à cause de leur petitesse; il répond que ces particules saillantes étant dépourvues de vide, aussi bien que la masse même de l'atome, ne courent aucun risque, puisque ce n'est qu'à la faveur du vide que la dissolution des corps peut se faire.

Page 174. — ¹⁵ J'ai été obligé de m'écarter ici du texte, parceque, quoique ce début,

Quod quoniam docui, nunc suaviloquis, age, paucis
Versibus ostendam,

paraîsse annoncer un nouvel objet, une nouvelle vérité à prouver; ce n'est pourtant que la suite du même raisonnement, une seconde preuve sur laquelle Lucrèce appuie l'infinité des atomes dans chaque classe de figures. Cette seconde raison, c'est que les atomes ne suffisent à l'entretien de l'univers qu'en vertu de leur infinité, *ex infinito*: car c'est là le sens d'*ex infinito*. Le rendre par *ex æterno*, comme ont fait les commentateurs, c'est ôter au raisonnement du poète le mot le plus essentiel; on n'entend plus rien à ce qu'il veut dire.

Page 178. — ¹⁶ La terre, dit Lucien, fut la première qui rendit des oracles à Delphes. Le langage des oracles était obscur et énigmatique. Lucien ne voudrait-il pas nous apprendre par là que ce fut la manière secrète et mystérieuse dont la terre procède dans ses différentes productions, qui porta les hommes à en faire une

déesse et à lui adresser leurs hommages ? N'est-ce pas là ce que veut dire Lucrèce par ce vers si sublime, que nous expliquerons dans la note 22 de ce livre,

Munificat tacitâ mortales muta salute?

N'était-ce pas là enfin la cause de ce silence mystérieux qui régnait dans les cérémonies secrètes de la bonne déesse ? En effet, en y réfléchissant, on se convaincra que ce fut plus l'ignorance que la crainte, qui multiplia si fort les dieux du paganisme. L'homme, né orgueilleux, se console pour ainsi dire de sa faiblesse, en regardant comme surnaturel tout ce qu'il ne conçoit pas. Les premiers hommes, barbares, grossiers, occupés de l'unique soin de se procurer leur nourriture, jouissaient des productions de la terre, sans lui demander par quel mécanisme intérieur elle avait accru et développé les germes abandonnés à sa fécondité. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui que les laboureurs, ces hommes infatigables qui coopèrent tous les jours avec la terre pour la subsistance du genre humain, sont de tous les hommes ceux qui connaissent le mieux les résultats, et qui ignorent le plus les procédés intérieurs ? Mais quand la philosophie, qui n'était dans l'origine que la théologie même, eut commencé l'étude de la nature par l'examen des objets les plus voisins et les plus familiers ; quand elle eut remarqué dans toutes les productions terrestres, un enchaînement de causes et d'effets concourant à un même but, soumis à des lois constantes et invariables, et portant le caractère d'un plan sage et réglé ; quand, voulant sonder plus avant, elle se fut aperçu que la faiblesse des organes humains ne pouvait suivre une marche aussi fine et aussi délicate, ni suffire à tant de détails compliqués, à tant de nuances imperceptibles ; l'intelligence divine devint alors, pour ainsi dire, le supplément de l'intelligence humaine. On crut que la terre était douée d'une raison surnaturelle : on l'adora comme une divinité bienfesante, qui daignait

présider à tant d'opérations admirables, pour le bonheur des mortels. Son intelligence fut révérée sous les noms de *Forme*, de *Nature plastique*, d'*Ame divine*. Bientôt elle fut subdivisée en autant d'intelligences particulières, qu'elle renfermait de différentes productions dont le mécanisme était ignoré. Delà les Nymphes, les Faunes, les Sylvains, etc. . . . Delà enfin les Métamorphoses, et la Métempsycose qui n'est elle-même qu'une métamorphose renversée.

Page 180. — ¹⁷ Les Galles étaient des prêtres de Cybèle, dont la Phrygie inondait tout l'empire romain. Les anciens nous les ont représentés comme des vagabonds, des fanatiques et des misérables dont on craignait souvent la fureur. Ils portaient tous la petite image de la mère des dieux; ils allaient quêter pour la déesse; ils jouaient des gobelets, et faisaient le métier de devins ou de diseurs de bonne aventure. Leur castration, ou, si l'on veut, leur circoncision en l'honneur d'Atys, et leur point de réunion à Hiérapolis, les font regarder comme un reste de quelque ancien ordre de pénitents, s'il en faut croire l'auteur de l'*Antiquité dévoilée*, tome j, livre ij, chap. 2.

Ibid. — ¹⁸ Le tympanum était un cuir mince, étendu sur un cercle de bois ou de fer, que l'on frappait à peu près de la même manière que font encore à présent nos Bohémiens. Quelques auteurs dérivent ce mot de *χτύπειν*, *frapper*. Vossius le tire de l'hébreu *toph*. Il est du moins certain que l'invention des tympanum vient de la Syrie, selon la remarque de Juvénal :

Jampridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes,
Et linguam, et mores, et cum tibicine chordas
Obliquas, nec non gentilia tympana secum
Vexit.

Sat. iij, v. 62-65.

Ils étaient fort en usage dans les fêtes de Bacchus et de Cybèle, comme l'on voit par ces vers de Catulle :

Cybeles Phrygiæ ad nemora Deæ
Ubi cymbalum sonat, ubi tympana reboant.

Hérodien, parlant d'Héliogabale, dit qu'il lui prenait souvent des fantaisies de faire jouer des flûtes et de faire frapper des tympanum, comme s'il avait célébré les Bacchanales.

Page 180. — ¹⁹ L'instrument que les Latins appelaient *Cymbalum*, et les Grecs *Κύμβαλον*, était d'airain comme nos tymbales, mais plus petit, et d'un usage différent; Cassiodore et Isidore les appellent *acétabule*, c'est-à-dire, l'emboîture d'un os, la cavité ou la sinuosité d'un os dans laquelle un autre os s'emboîte, parce qu'elle ressemblait à cette sinuosité. C'est encore pour cela que Properce les appelle des instruments d'airain qui sont ronds, et que Xénophon les compare à la corne d'un cheval, qui est creuse. Les cymbales avaient un manche attaché à la cavité extérieure; ce qui fait que Pline les compare au haut de la cuisse, et d'autres à des fioles. On les frappait l'une contre l'autre en cadence, et elles formaient un son très-aigu. Selon les payens, c'était une invention de Cybèle : delà vient qu'on en jouait dans ses fêtes et dans ses sacrifices : hors delà il n'y avait que des gens mous et efféminés qui jouassent de cet instrument. On en a attribué l'invention aux Curètes, et aux habitants du mont Ida dans l'île de Crète. Il est certain que ceux-ci, de même que les Corybantes, milice qui formait la garde des rois de Crète, les Telchiniens, peuple de Rhodes, et les Samothraces, ont été célèbres par le fréquent usage qu'ils faisaient de cet instrument, et leur habileté à en jouer. (Voyez *Encyclopédie*, au mot CYMBALE.)

Ibid. — ²⁰ Le cornet était un instrument à vent dont les anciens se servaient à la guerre; les cornets faisaient marcher les

enseignes sans les soldats, et les trompettes les soldats sans les enseignes. Les cornets et les clairons sonnaient la charge et la retraite : les trompettes et les cornets animaient les troupes pendant le combat. Ceux qui sont curieux de connaître la facture de cet instrument, peuvent consulter l'*Encyclopédie*, à l'article CORNET, dont cette note est tirée.

Page 180. — ²¹ Le mode phrygien est un des quatre principaux et plus anciens modes de la musique des Grecs. Le caractère en était fier, ardent, impétueux, véhément, terrible. Aussi était-ce, selon Athénée, sur le ton ou mode phrygien que l'on sonnait les trompettes et les autres instruments militaires. Ce mode, inventé, dit-on, par Marsyas phrygien, occupe le milieu entre le lydien et le dorien, et sa finale était à un ton de distance de l'un et de l'autre.

Ibid. — ²² Ce vers est d'une noblesse et d'une énergie qu'il est bien difficile de faire passer en français. Si je n'ai pas réussi à le faire sentir, j'essaierai du moins de le faire entendre. *Munus* était un terme consacré, dans la langue latine, pour désigner les spectacles gratuits qu'on donnait autrefois au peuple romain. Ainsi, par le mot *munificare*, qui est la même chose que *munus facere*, Lucrèce veut dire que la terre présente de grands spectacles aux hommes.

Les mots *tacitâ* et *muta* qui présentent une idée si opposée, font avec *munificat* un contraste plein de sens et de vérité. Voici donc les deux tableaux que Lucrèce réunit dans un même vers. D'un côté, la terre semble faire parade des biens qu'elle prodigue aux hommes, par la magnificence avec laquelle on la voit revêtir les prairies de verdure, émailler les gazons de fleurs, étendre partout les tapis les plus riches et les plus variés, colorer du plus vif incarnat les fruits de toute espèce, élever jusqu'aux cieux la cime des

plus grands arbres, enfin s'étudier, pour ainsi dire, à parer tous les points de sa surface avec l'art le plus recherché. Mais d'un autre côté, les moyens qu'elle emploie pour opérer toutes ces merveilles, elle nous les cache avec le plus grand soin. Nous ne voyons ni les progrès lents des racines dans le sein de la terre, ni le développement des germes, ni la sécrétion des molécules nutritives, ni l'introduction des suc nourriciers dans les conduits des végétaux, ni la circulation de ces mêmes suc dans la tige des plantes ou le tronc des arbres. La terre a donc pour ainsi dire, comme la philosophie ancienne, sa partie exotérique qu'elle étale avec faste aux regards de tout le monde, et sa partie ésotérique qu'elle tient en réserve et cache à l'œil même le plus attentif.

Voilà probablement la raison pour laquelle, dans le culte de Cybèle, il y avait à la fois et des fêtes d'appareil, telles que la procession solennelle que décrit ici Lucrèce, et des mystères cachés dont les profanes étaient exclus, et dont le secret était la première loi.

Page 182. — ²³ Les *Curètes* étaient regardés comme les plus anciens ministres de la religion : on les représente comme des hommes livrés à la contemplation. Ils étaient, dit-on, en Crète, ce que les mages étaient en Perse, les druides dans les Gaules, les saliens et les sabins chez les Romains. On leur attribue l'invention de quelques arts et de quelques danses sacrées, qu'ils faisaient tout armés au bruit des cris tumultueux, des tambours, des flûtes, des sonnettes. Ils frappaient avec des épées sur des boucliers, ce qui les remplissait d'une fureur divine qui en imposait au peuple épouvanté. C'est là, selon Strabon, ce qui leur fit donner le nom de Corybantes. Il y en avait en Crète, en Phénicie, en Phrygie, à Rhodes, et par toute la Grèce. Lucien dit qu'ils se faisaient des incisions. Les uns couraient échevelés par les précipices, d'autres hurlaient et frappaient sur des tambours et des tymbales : enfin

ils se mutilaient en l'honneur de Cybèle désespérée de la mort de son Atys. Ils observaient outre cela des jeûnes rigoureux, dans lesquels ils ne se permettaient pas même de manger du pain. (Voyez *Antiquité dévoilée*, tome j, livre ij, chap. 2.)

Page 190. — ²⁴ Ce vers, qui est écrit avec toute la précision et la propriété d'expression possible, veut dire mot à mot, « Après « vous avoir convaincu que cela arrive, je vais vous prouver que « cela est essentiel. » Le mot *fieri* a rapport à l'expérience qui juge par les *faits* ; le mot *esse* a rapport au raisonnement qui calcule les possibilités d'après l'essence connue des choses. *Vinco* convient encore à l'expérience qui convainc les esprits, qui triomphe de l'assentiment ; et *docceo*, à la marche méthodique du raisonnement.

Page 196. — ²⁵ Ce vers est remarquable, en ce qu'il fait voir qu'Epicure ne regardait la vision que comme un tact d'une certaine espèce. On verra dans le quatrième livre, que les autres sensations sont aussi rapportées au tact dans son système. Le tact est donc, suivant lui, le sens par excellence, le plus général de tous les sens. En effet, parmi les êtres qui ont ou auxquels nous attribuons de la sensibilité, il y en a qui paraissent privés de la vue, d'autres qui semblent dépourvus d'ouïe et d'odorat ; mais il n'y en a pas un seul auquel la Nature ait refusé le tact. Voilà probablement la raison pour laquelle Lucrèce s'écrie avec tant d'enthousiasme dans ce même livre ij, page 66 :

Tactus enim, tactus, proh Divûm numina sancta !
Corporis est sensus.

Page 200. — ²⁶ Entre les systèmes sans nombre imaginés par les anciens pour la solution du fameux problème de la sensibilité, il y en a sur-tout deux qui méritent d'être remarqués ; celui

d'Aristote; et celui de l'*harmonie* que réfute Platon dans son *Timée*, et dont nous aurons occasion de parler plus amplement dans le troisième livre.

Aristote, imbu du principe de la grande ame du monde, persuadé que les astres, le soleil, la lune, la terre, les étoiles, tous les grands corps de la nature sont animés, et que leur ame ou leur *forme* (car l'une et l'autre sont sûrement la même chose dans les principes de ce philosophe) est une substance, ou, comme on parle dans les écoles, une *entité* distincte d'eux-mêmes, reconnut ces deux choses, la *matière* et la *forme*, non-seulement dans les grandes parties du monde, qu'il regardait comme autant de divinités, non-seulement dans les hommes et les autres animaux, mais encore dans les végétaux, dans les minéraux, dans les corps les plus brutes et les plus étrangers à la sensibilité. Cette forme substantielle dont on a fait un si grand crime à Aristote, n'était donc pas, comme on l'a entendu communément, la figure ou la disposition extérieure des parties; mais une ame, comme l'ame que Thalès donnait à l'ambre et à l'aiman: une portion de cette grande ame du monde, dont la sensibilité essentiellement parfaite, puisque c'était la sensibilité élémentaire même, était plus ou moins restreinte, suivant l'organisation des corps où elle se trouvait captive. Je le répète, le système d'Aristote n'était pas aussi absurde qu'on l'a fait. Il partait à la vérité d'un principe faux; mais il marchait de conséquences en conséquences à une erreur qui ne pouvait être que celle d'un homme de génie.

Dans le système de l'*harmonie* au contraire, on regardait la sensibilité, non pas comme la propriété d'un être distinct de la matière, mais comme une modification de la matière même, qui ne se manifeste pas à la vérité dans tous les corps, mais qui est contenue *virtuellement*; qui, semblable à la pesanteur, est quelquefois arrêtée par des obstacles, mais qui lutte toujours et n'est jamais anéantie. D'après ce principe, on croyait que les éléments de la

matière étaient susceptibles de sensibilité, mais que cette sensibilité, n'étant pas développée ni mise en jeu par une agrégation, était comme nulle : que dans les autres corps brutes il y avait bien une agrégation, mais qu'elle n'était pas telle que la sensibilité pût en éclore ; qu'il n'y avait que dans les animaux, les hommes et les dieux, que l'organisation fût tellement tempérée, qu'il en résultât une sensibilité qu'on nommait *harmonie*.

C'étaient là les deux seuls systèmes qui prescrivissent à la Nature une marche régulière et uniforme ; l'un, en faisant décroître petit à petit la sensibilité depuis le premier être jusques dans le dernier, de façon qu'elle ne fût pourtant pas nulle dans celui-ci ; l'autre, en la faisant naître par degrés depuis l'atome brute, jusqu'à ce qu'elle parvint à son comble dans les êtres les plus parfaitement organisés. Ces deux systèmes avaient plus de rapport entre eux qu'on ne croit : ils admettaient tous les deux un principe de sensibilité dans tous les êtres : ils ne différaient qu'en ce que, dans l'un cette sensibilité était le résultat d'un être distinct de la matière, dans l'autre elle n'était que la matière même modifiée. Voilà ce que pouvaient imaginer de plus raisonnable des hommes qui n'étaient pas éclairés par la révélation, qui ne savaient pas que Dieu ayant créé l'homme à son image, et les autres êtres pour son usage, il a tiré en quelque façon une ligne de démarcation entre lui et eux, en animant l'homme d'un souffle de son esprit divin, et en ne laissant aux autres créatures qu'une matière brute et inanimée.

Page 202. — ²⁷ Je me suis totalement écarté du sens qu'on donne communément à cet endroit. Voici l'interprétation de Creech : *Tum porrò quid demum est quod mentem tuam impellit, quod dubitare et diversam sententiam amplecti cogit ?* Ainsi, pour dire, « Quelle est la raison qui vous fait refuser à des corpuscules « insensibles la faculté de produire une substance sensible ? » il

244 NOTES DU LIVRE II.

fait dire à Lucrèce, « Quelle est donc la raison qui fait une si « forte impression sur votre esprit, qui vous rend flottant, et vous « force à embrasser une opinion différente de la mienne ? » Que de verbiage pour dire la chose du monde la plus simple ! Lucrèce a-t-il jamais parlé de ce style ? D'ailleurs, si l'on veut y faire attention, on verra que cette ridicule interprétation n'a pas même le mérite de rendre le texte. On n'entend ni *l'ipsum*, ni le *varios sensus* de Lucrèce ; car il y a une grande différence entre *varios sensus* et *diversam sententiam*. Il me semble que ma version est plus naturelle, plus sensée, et plus voisine de l'original.

Page 202. — ²⁸ Au lieu de *ne* que portent plusieurs éditions, je lis *nī* qui est nécessaire pour le sens, et adopté par plusieurs commentateurs.

Ibid. — ²⁹ Je me suis permis ici une correction que le sens exige absolument, et qu'on trouvera une bien petite licence, si l'on songe que *quoque* s'écrit par abbréviation *quoq*; d'où il aura pu se faire, par l'inattention des copistes, que le *q* ait été changé en *d*, ce qui aura donné *quod* avec deux points que les commentateurs auront fait disparaître comme une faute de copistes. Au reste ce *quoque* n'est pas un mot inutile, parce que Lucrèce vient de dire plus haut que la terre produit, dans certaines circonstances, des êtres animés.

Ibid. — ³⁰ Ce vers, outre le sens que je lui donne dans ma version, peut encore s'expliquer de deux autres manières. 1°. En sous-entendant *judicando*, et en mettant après *suetis* une virgule au lieu de deux points, on aura, « Du moins s'il en faut « juger par les substances sensibles que nous connaissons déjà. » 2°. Sans faire aucun changement dans ce vers, mais en s'en permettant un léger dans le précédent, on aurait encore un sens tout-à-fait différent. Si, au lieu d'*ex sensilibus* par deux mots, on

n'en faisait qu'un seul, *exsensilibus*, comme *exanimis*, on aurait cette explication qui n'est point du tout déraisonnable : « Dire que « l'insensible peut devenir sensible par son union avec un agrégat « sensible. » Aucun de ces sens n'a été vu par les commentateurs.

Page 204. — ³¹ Gassendi et d'autres commentateurs lisent *omnes*; Creech lit *omnium*, et cette leçon est suivie par quelques textes. L'une et l'autre font un sens intelligible. Dans le premier cas, la construction est *Sensus aliorum membrorum respuit omnes* (subaud. *partes avulsas à corpore*); dans le second, c'est *Sensus omnium aliorum membrorum respuit* (subaud. *partes avulsas à corpore*). *Respuit* est, j'en conviens, une expression bien hardie, pour dire que la sensibilité des autres membres ne se communique pas aux parties séparées de la machine; mais il fait un sens plus clair et plus raisonnable que *res petit omnis*, qu'y suppléent je ne sais quels commentateurs.

Ibid. — ³² Il y a des commentateurs qui prétendent que *fugere* est un terme de pratique, qui signifie *affirmare*. C'est dans ce sens que je l'ai pris.

Page 210. — ³³ Les habitants de l'Indostan n'enterrent point leurs morts, mais les brûlent. On les expose à terre sur le bord d'une rivière, et le bramane qui préside à la cérémonie prononce cette prière : « O terre ! nous te recommandons cet homme qui « fut notre frère pendant sa vie : tu faisais partie de son être ; « il fut formé de ta substance et nourri de tes sucs ; le voilà « mort, nous te le rendons. » Ensuite on environne le corps de matières combustibles qu'on allume à l'aide de l'huile, et sur lesquelles on répand des parfums. Alors le bramane dit : « O feu ! tant que cet homme a vécu, il a été soumis à ton action : « c'est ta chaleur bienfesante qui l'a animé ; reprends et purifie « sa dépouille. » Quand le cadavre est consumé, on en disperse

les cendres dans les airs, et le bramane continue ainsi sa prière : « O air ! c'est par toi que cet homme a vécu et respiré ; maintenant qu'il a rendu le dernier soupir, nous t'en restituons les restes. » Enfin, lorsque les cendres sont tombées dans l'eau, le prêtre finit en ces termes : « Eau salubre, ton humidité soutenait les membres de notre frère pendant sa vie ; reçois la partie de leurs cendres qui t'appartient. » (Vid. Lord. *Hist. de la religion des Baniens*, chap. 9.)

Page 210. — ³⁴ Ces trois vers se trouvent, dans toutes les éditions de Lucrèce, placés dans cette même page après le vers *Et quos dent inter se motus accipiantque*. Il est évident qu'à cet endroit ils coupent le raisonnement de Lucrèce par une parenthèse qui ne signifie rien du tout ; au lieu qu'à la place où je les ai restitués, ils se lient si parfaitement avec les vers qui précèdent et ceux qui suivent, qu'on ne s'apercevrait pas du changement que je me suis permis, si je n'en avertissais.

Page 218. — ³⁵ *Genus omne* ne pourrait-il pas aussi signifier *l'univers, le genre par excellence ?* et serait-ce faire mal raisonner Lucrèce que d'interpréter ainsi ce morceau : « Le soleil, la lune, la terre, la mer, tous les autres corps de la nature, bien loin d'être des individus uniques, constituent des espèces nombreuses, puisqu'ils sont soumis à la destruction et à la naissance, comme le grand tout lui-même, qui est la collection de toutes ces espèces ? »

Ibid. — ³⁶ *entre les vers 6 et 7.* C'est ici qu'on place le morceau que j'ai rejeté à la fin du livre, *Quæ benè cognita si teneas*, etc. . . . C'est une récapitulation de tout ce que le poète a dit, qui est par conséquent fort déplacée ici, puisqu'il n'a pas encore fini de prouver qu'il y a une infinité de mondes. Cette transposition vient de ce qu'on n'a pas entendu cet endroit qui est d'une

philosophie profonde. Pour prouver que notre monde n'est pas un individu unique, Lucrèce prétend qu'il n'y a pas dans la nature d'animal unique de son espèce; ce qui le conduit à comparer notre monde à un grand animal qui, ayant besoin d'aliments pour se conserver, doit nécessairement périr quand les réparations ne seront plus proportionnées aux pertes. Pour peu qu'on y fasse attention, on verra que tout ce morceau, *Multaque post mundi*, etc. . . . n'est que le développement des deux vers précédents, *Quandoquidem vitæ*, etc. . . . et que par conséquent le morceau intercallé, *Quæ benè cognita*, etc. . . . qui jette une confusion horrible dans les idées du poète, n'a subsisté si longtemps à la place d'où je l'ai ôté, que parce qu'on n'a rien entendu au raisonnement de Lucrèce.

Page 218. — ³⁷ Voici un passage que Gassendi et les autres commentateurs de Lucrèce n'ont pas assez remarqué, et qui le méritait pourtant, parce qu'il est fondamental, et qu'il sert à expliquer plusieurs points de la philosophie corpusculaire. Epicure croyait que non-seulement notre monde, mais encore tous les autres mondes dont il supposait le nombre infini, étaient environnés d'une espèce d'atmosphère, d'atomes extérieurs, comme notre globe est environné par l'air. Ces atomes extérieurs placés dans les intermondes, c'est-à-dire dans les intervalles d'un monde à l'autre, avaient différens usages. Le premier était d'alimenter les mondes mêmes, en s'incorporant à leur substance, pour en réparer les pertes, comme nous voyons l'air se disséminer dans tous les corps de notre globe.

Nam sua cuique locis ex omnibus omnia plagis
Corpora distribuuntur, et ad sua sæcla recedunt.

Le second usage était d'empêcher, par leurs chocs continuels, la dissolution des atomes constitutifs de chaque monde, qui sans cette pression extérieure se seraient déliés, séparés, et dispersés

248 NOTES DU LIVRE II.

dans le vide. Voilà le sens de ces vers du premier livre que personne n'a entendus :

Nec plagæ possunt extrinsecùs undique summam
 Conservare omnem, quæcunque est conciliata.

Lucrèce ne nie pas que le choc des atomes ne puisse retenir le monde, mais il prétend qu'il faut que la matière soit infinie pour qu'il puisse y suffire. Le troisième usage de ces atomes extérieurs, était d'être, pour ainsi dire, un milieu pour la communication d'un monde à un autre, en servant de véhicule à leurs émanations réciproques. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le passage du sixième chant, où Lucrèce dit que nous avons peut-être quelquefois dans notre monde des nuages qui nous viennent d'un monde étranger :

Fit quoque ut hunc veniant in cœtum extrinsecùs illa
 Corpora quæ faciunt nubes nimbosque volantes.

Remarquons en passant, que la doctrine de l'infinité des mondes plaisait tant à Lucrèce, qu'il parle, pour ainsi dire, d'un monde étranger, comme il aurait parlé d'une province de l'empire romain :

.....Sed quid possit fiatque per omne
 In variis mundis variâ ratione creatis. Lib. v.

Et magis id possis factum contendere in omni
 In variis mundis variâ ratione creatis. *Ibid.*

C'était probablement cette persuasion où il était de l'infinité des mondes, qui le rendait si peu difficile sur les systèmes de physique, croyant que la combinaison qui n'a pas lieu dans notre monde, peut avoir lieu dans un de ces mondes infinis.

Page 220. — ³⁸ Presque toutes les sectes des philosophes se réunissaient à croire non-seulement que le monde devait périr

un jour, mais encore qu'il approchait de son terme. Le sage Platon prédisait le dépérissement du monde. Le grave Sénèque faisait ses délices de cette contemplation funèbre. Les premiers empereurs de Rome, voyant leur capitale et leur empire troublés par ces idées lugubres, chassèrent de Rome et de l'Italie les philosophes, ainsi que les mathématiciens et les chaldéens. La religion chrétienne saisit avec avidité ce dogme terrible. Saint Cyprien (ad Demetrian.) dit presque mot pour mot ce que Lucrèce dit ici : *Scire debes jam mundum non illis viribus stare quibus ante steterat, nec eo robore valere quo ante prævalebat*, etc. . . .

Delà ces calculs, ces prédictions qui ont rempli de terreur tous les siècles à chaque renouvellement de période. On croyait devoir d'avance se détacher des biens d'ici bas; on les portait aux pieds des nouveaux prédicateurs, qui annonçaient le royaume prochain du ciel; et l'on s'imaginait imiter en cela les premiers fidèles, qui avaient porté les leurs aux pieds des apôtres. Cependant l'époque fixée pour la destruction générale arrivait : le monde subsistait toujours, mais ne se désabusait pas. On recommençait de nouveaux calculs, croyant s'être trompé dans les premiers, et les générations ne cessaient de se transmettre des terreurs périodiques. Ce levain apocalyptique subsiste encore de nos jours. Il y a encore dans ce dix-huitième siècle des fanatiques qui déterminent la venue du grand prophète Elie, et celle de l'Antechrist. La fin du monde est fixée aux années 1789, 1800, 1994. Cette attente ne manquera pas alors d'agiter encore quelques esprits, si une police éclairée, que le fanatisme élude souvent, ne réprime un ferment capable de changer la face des sociétés. (Vid. *Antiquité dévoilée*).

Page 222. — ³⁹ Les premiers théologiens grecs pensaient que les hommes étaient nés de la mer. Platon dit dans son Théotus que cette doctrine était fort ancienne : ὅτι πάντα ἐκ γονα ῥοῆς τε καὶ κινήσεως, « Que tout tire son origine du flux et du mouvement. »

En effet c'était celle de Thalès, le premier des sept Sages de la Grèce. Voilà pourquoi Homère fait naître tous les dieux de l'Océan, c'est-à-dire, de la matière liquide :

Ὠκεανόν τε θεῶν γένεσιν καὶ μητέρα Τηθύν.

Oceanumque deorum originem et matrem Tethim.

Voilà l'opinion sur laquelle était fondée la fable de Vénus sortant de l'écume des eaux. Voilà l'étymologie du nom de *Rhée* ou *Rhée*, cette déesse de l'âge d'or, c'est-à-dire, de la première génération des hommes. C'est encore par là qu'on peut expliquer le culte que presque tous les peuples de la terre ont rendu à l'eau. Les Egyptiens avaient un dieu *Eau*, qu'ils représentaient par un vase qu'on remplissait d'eau à certaines solennités, que l'on ornait avec soin, et que l'on plaçait sur une espèce d'estrade ou d'autel pour l'exposer à la vénération des peuples. Les anciennes nations de l'Italie se rendaient une fois l'an sur les bords du lac *Cutilic*: elles y faisaient des sacrifices, et y célébraient des mystères ou cérémonies secrètes. A Rome les pontifes marchaient, accompagnés des Vestales, vers les rives du Tibre, et faisaient des sacrifices à Saturne, le plus ancien des dieux. Enfin voilà la raison pour laquelle l'eau est entrée dans toutes les cérémonies religieuses des anciens peuples. On s'en servait pour faire des *effusions*, des *libations*, des *ablutions*, des *purifications* et des *expiations*; usages qui se conservent encore chez une infinité de nations. Ainsi, dans l'étude de l'antiquité, on trouve les opinions philosophiques mêlées avec les usages, les usages avec les opinions philosophiques, et la théologie avec tous les deux.